7385

Palat XXIV
33 (2

NOUVELLE SUITE

DES

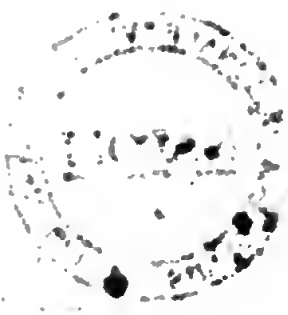
MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS PAR M. GALLAND.

TOME SECOND.

Digitized by Google



Il leva le tapis qui me couvroit, et malgré mes efforts il me tira de l'estrade.

Tome. II. *page 118.*

NAPOLI

18652

NOUVELLE SUITE

DES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS PAR M. GALLAND,

De l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres,

TROUVÉS

Dans les papiers de ce célèbre écrivain.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur, rue Gallande, Nº. 50.

L'AN 6 DE L'ERE RÉPUBLICAINE (1798).

Digitized by Google

SUITE
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

CONTINUATION

De l'Hiſtoire du Sultan Raſibillak.

LE Sultan Raſibillak, malgré les bons effets de la lecture des Contes qui lui provoquoient pendant la nuit le plus doux ſommeil, n'étoit pas moins triſte & mélancolique dans le jour. Etre toujours debout, ſans pouvoir faire le moindre mouvement, eſt une poſition très gênante, ſur-tout depuis le temps qu'il étoit dans cette

fâcheuſe ſituation : joignez a ce déplaiſir, ſon inquiétude de ne ſavoir ce qu'étoit devenu la Sultane ſon épouſe qu'il aimoit avec adoration, & dont l'abſence ajoutoit encore à ſes peines.

Depuis ſon enchantement, les Miniſtres & les Grands de ſon Royaume tenoient conſeil en ſa préſence, & lui rendoient compte de leur Adminiſtration. Chacun d'eux, quand les affaires étoient terminées, ſe faiſoit un devoir d'égayer leur maître, afin de le diſtraire du malheur qui l'accabloit. Ce Prince n'avoit d'autre conſolation que l'eſpérance de revoir la Sultane ſon épouſe & le Médecin Chinois, dont il attendoit le retour avec la plus vive impatience. Il y avoit toujours auprès de lui quelques-uns de ſes Viſirs & des Grands de ſa Cour qui ne le quittoient que pendant ſon ſommeil. Le ſoleil étoit déjà diſparu de l'horiſon, & le fils du Médecin, qui ne manquoit jamais de venir à la même heure, ſe faiſoit déſirer, lorſqu'il arriva tout eſſouflé : Commandeur des Croyans, lui dit-il, pardonnez à votre eſclave s'il vous a fait attendre. L'Hiſtoire que je vais avoir l'honneur de vous raconter,

contient des événemens ſi ſinguliers, que votre Hauteſſe, ſi elle veut bien m'écouter, ne tardera pas à jouir des douceurs du repos. Le Sultan lui répondit par un ſourire (ce qui lui arrivoit rarement). On fit ſilence : les Miniſtres & les Grands s'étant aſſis ſur les couſſins qui leur étoient deſtinés, le jeune Chinois commença ainſi l'Hiſtoire ſuivante.

HISTOIRE

De l'Aventurier de Bagdad.

LE Calife Haroun-Alraſchid, ayant été obligé d'aſſiſter à une fête qui ſe donnoit dans ſon ſérail, ne put ſortir de ſon Palais que fort tard. La nuit étoit déjà fort avancée, & tous les habitans de la Capitale dormoient profondément. Il penſoit, en lui-même, qu'il ne lui arriveroit rien d'extraordinaire, & qu'il rentreroit chez lui beaucoup plutôt que de coutume : il avoit déjà parcouru pluſieurs rues de Bagdad où tout paroiſſoit tranquille.

Voyant que la Police étoit bien observée par le silence qui régnoit partout, il se proposoit de retourner à son Palais, lorsqu'en entrant dans une grande rue qui étoit extrêmement peuplée, en ce qu'elle étoit voisine de la promenade publique, il s'arrêta près d'une fenêtre d'une salle basse au travers de laquelle il apperçut de la lumière. Il distingua la voix d'un homme qui parloit avec véhémence, ce qui piqua sa curiosité, au point qu'il voulut être témoin oculaire de la scène qui se passoit. Mais, comme la fenêtre étoit trop élevée pour que sa vue put facilement y atteindre, il monta sur les épaules de Mesrour, chef de ses Eunuques qui l'accompagnoit avec Giafar son grand Visir. Il apperçut un homme aux genoux d'une belle femme qui étoit couchée sur une pile de riches coussins. Cet inconnu paroissoit plongé dans la plus vive douleur & versoit des larmes en abondance, en baisant les mains de cette personne mais d'un air si pénétré, que le Calife jugeant bien qu'il étoit agité de quelque mouvement extraordinaire, redoubla son attention pour

tâcher de découvrir par les discours de cet homme, la cause du chagrin dont il paroissoit si accablé.

Comme le silence de la nuit favorisoit son dessein, il entendit distinctement ces paroles. « O chère épouse, » comment se peut-il faire, qu'ou- » bliant mes affreux procédés à votre » égard, vous soyez encore assez géné- » reuse pour me rendre toute votre » tendresse, après en avoir abusé » d'une manière aussi horrible : ce » dernier trait me perce l'ame. Je sens » maintenant tout le prix de la pos- » session d'un cœur tel que le vôtre, & » je vous jure que le reste de ma vie, » ne sera pas suffisant pour vous prou- » ver par mon sincère attachement, » combien j'ai eu tort de payer de la » plus grande ingratitude les marques » de tendresse que vous m'aviez pro- » diguées. Je suis un monstre, & mon » désespoir est si vif, que sans vos » bontés..... » Ses larmes l'empêchèrent d'achever. Il reprit la main de cette femme sur laquelle il appuya sa tête. Le Calife qui n'entendoit plus rien & qui n'étoit pas fort à son aise, descendit de dessus les épaules

de Meſrour, qui avoit déjà trouvé cette converſation trop longue. Il remarqua la maiſon; puis après avoir ordonné à Giafar de s'informer quels étoient ceux qui l'habitoient & de lui en rendre compte; il entra dans ſon Palais par une porte ſecrette & ſe coucha.

Le lendemain, Giafar, avant l'heure du Divan, ne manqua pas d'exécuter ſa commiſſion; & s'étant préſenté ſuivant ſa coutume au lever du Calife: Commandeur des Croyans, lui dit-il, j'ai ſuivi ponctuellement les ordres de votre Majeſté. Celui qu'elle a vu cette nuit ſi affligé, ſe nomme Aloph; il paſſe pour être aſſez riche. Il eſt fils d'un Chek, qui, par ſa mort, l'a laiſſé maître d'une fortune conſidérable. On m'a aſſuré qu'il en avoit diſſipé la plus grande partie; il s'eſt marié fort jeune, & s'eſt abſenté pendant huit ou dix ans, & il eſt enfin venu rejoindre ſon épouſe avec laquelle on m'a dit qu'il n'en uſoit pas bien. il a la réputation d'aimer le plaiſir. On le dit d'ailleurs fort inſtruit, & a beaucoup d'eſprit.

Ce récit piqua la curioſité du Calife. Il voulut ſavoir les aventures de cet homme, & il ordonna à Giafar de le

lui préſenter dans le grand ſallon où il avoit coutume de venir ſe délaſſer après ſes repas. Giafar ne tarda pas à exécuter les ordres de ſon maître. Il envoya chercher Aloph de la part du Calife. Aloph ſe rendit chez Giafar, & celui-ci s'empreſſa de le préſenter au Calife à l'heure ordinaire. Aloph, fort inquiet du ſujet pour lequel le Monarque l'avoit mandé, ſe proſterna le front contre le tapis ſuivant l'uſage; mais, le Calife l'ayant fait relever: pourquoi, lui dit-il, paroiſſiez vous ſi conſterné cette nuit en parlant à votre femme? qu'avez-vous fait pendant huit ou dix ans que vous avez été abſent de Bagdad? je veux en être préſentement inſtruit, & je vous ordonne ſur toutes choſes de ne me rien déguiſer.

Aloph, voyant par ces queſtions que le Calife étoit bien informé de la conduite qu'il avoit tenue, demeura tout interdit; mais le Calife l'ayant raſſuré en lui proteſtant qu'il ne l'avoit mandé que pour ſavoir ſes aventures ſans avoir l'intention de lui faire aucun mal, il ſe remit, & prenant la parole: Commandeur des Croyans, lui dit-il, le

discours que je tenois cette nuit, est l'effet du repentir vif & sincère que je ressens de la manière dont j'ai jusqu'à présent traité mon épouse. Les remords cruels dont j'étois accablé, faisoient couler mes larmes, & je jure par la pierre sacrée du tombeau de la Mecque, que désormais cette femme adorable n'aura plus lieu de se repentir du pardon qu'elle a bien voulu m'accorder, tout indigne que j'en étois : Cela ne me suffit pas, reprit le Calife, j'exige que vous me fassiez un détail circonstancié de toutes vos aventures. Commandeur des Croyant, lui répartit Aloph., qui comprit que le Calife vouloit se dissiper par le récit des événemens de sa vie; je ne crois pas ce récit fort amusant pour votre Majesté. La vie d'un particulier tel que moi n'est pas fort intéressante pour être digne de l'attention du plus grand Potentat de l'univers; mais, vous l'ordonnez, c'est à moi d'obéir; trop heureux si mon récit peut amuser un moment votre Hautesse. Alors il s'assit les jambes croisées sur le carreau que le Calife fit apporter, & commença de cette manière.

HISTOIRE

Des Aventures merveilleuſes d'Aloph.

JE ſuis natif de Bagdad. Mon père étoit un Chek auſſi recommandable par ſa probité que par ſa ſcience. Comme il m'aimoit beaucoup & qu'il jouiſſoit d'une fortune conſidérable, il n'épargna rien pour me donner une excellente éducation ; mais, une prodigieuſe vivacité m'empêcha d'en tirer tout l'avantage que mon père avoit droit d'en attendre. Rebuté dès l'âge de ſeize ans, de la dépendance dans laquelle on me tenoit en m'aſſujetiſſant à l'étude de diverſes ſciences, je réſolus de m'affranchir de cette eſpèce d'eſclavage, & je ne cherchois qu'une occaſion favorable pour m'échapper, quand la mort de mon père me fit changer de ſentiment.

Me trouvant libre & maître abſolu d'un grand bien, je ſuivîs mes inclinations. Séduit paa les conſeils de

pluſieurs jeunes débauchés, entraîné par le torrent des paſſions, je me livrai à tous mes goûts, & diſſipai en peu de tems tout le bien que j'avois, de manière qu'il ne me reſtoit plus que quelques fonds, encore étoient-ils ſi arriérés, que je me vis bientôt ſur le point de les vendre pour ſatisfaire des créanciers avides qui me preſſoient de toutes parts.

Ce fut alors que je fis de triſtes réflexions ſur ma conduite, & que je reſſentis vivement ma faute, mais il n'étoit plus tems; & comme je ne voulois pas avoir pour témoins de mon infortune ceux qui m'avoient connu dans l'opulence, je réſolus de ſortir de Bagdad. Je fus trouver ceux à qui je devois, & je leur offris de leur faire un abandon de tout ce qui me reſtoit, à condition qu'ils me remettroient le ſurplus. Un de mes créanciers, plus riche que les autres, m'offrit d'acquitter mes dettes, au moyen de l'abandon que je propoſois, & d'y ajouter mille pièces d'or, dont je pourrois diſpoſer en liberté. Comme je me trouvois léſé par cette propoſition, puiſqu'à peine me donnoit-il

le tiers de la valeur de ce que je lui abandonnois, je le priai de m'accorder un délai de quelques jours pour me conſulter. Puis, le deſeſpoir dans l'ame, je repris le chemin de ma maiſon. J'étois ſur le point d'y rentrer, lorſque je fus abordé par une vieille eſclave qui, m'ayant remis un billet, ſe retira ſans rien dire.

Je n'eus rien de plus preſſé que de l'ouvrir, & ma ſurpriſe fut ſans égale, lorſque j'y lus ces mots : *Pour Aloph. Je vous connois depuis quelques années pour vous avoir ſouvent apperçu ſous mes fenêtres. Votre extérieur m'a plû ; je vous aime, je ſuis veuve, jeune, maîtreſſe de ma perſonne, & je poſsède un bien conſidérable. Je connois tous vos malheurs, j'ai deſſein de les réparer & de vous procurer un état plus brillant que celui que vous aviez avant votre diſgrace ; mais ce n'eſt qu'à condition que vous me prendrez pour votre épouſe légitime, & que vous ne m'aſſocierez pas d'autre femme. Vous me promettrez auſſi de changer de conduite. Si vous vous ſentez aſſez de courage pour accomplir ces deux conditions, venez demain me rendre votre réponſe. Mon*

eſclave viendra vous chercher & vous conduira dans ma maiſon où vous me verrez : adieu, je ſouhaite que vos ſentimens s'accordent avec les miens. Oui, trop généreuſe inconnue, m'écriai-je, avec un tranſport dont je ne fus pas le maître, je vous aimerai toute ma vie, & je tâcherai de ne point vous faire repentir des bontés dont vous voulez me combler : alors le calme revint dans mon ame, & je rêvai toute la nuit au ſort brillant qui m'étoit réſervé.

Le lendemain, l'eſclave étant arrivée, ma bonne mère, lui dis-je, je ſouſcris avec joie à tout ce qu'exige votre maîtreſſe Je brûle du déſir de la voir & de lui témoigner toute ma reconnoiſſance. Suivez-moi, me dit-elle, je vais vous conduire dans ſa maiſon, ainſi qu'elle me l'a commandé. Je m'habillai promptement & je partis avec cette femme qui, m'ayant fait parcourir quelques rues peu fréquentées, s'arrêta devant une porte qu'elle ouvrit & par laquelle elle me fit entrer dans une cour quarrée, pavée de marbres de différentes couleurs, au milieu de laquelle il y avoit une fontaine

de bronze doré. De cette cour, je paſſai dans un corps de logis parfaitement bien bâti. Je vis avec plaiſir que les meubles étoient fort riches, & je conçus la plus haute opinion de la fortune qui m'attendoit.

La vieille ayant été avertir ſa maîtreſſe de mon arrivée, je ne tardai pas à la voir paroître. Elle me parut ſi belle que j'en fus ébloui. Votre préſence ne dément point l'idée avantageuſe que votre procédé généreux m'a fait concevoir de votre perſonne, m'écriai-je, en me précipitant à ſes pieds. Confondu par l'excès de mon bonheur, je doute encore ſi ce n'eſt pas un ſonge. Oui, belle Houri, rien n'égalera ma félicité ſi je parviens à meriter vos bontés. Je lui dis tout ce que l'amour le plus tendre peut inſpirer à un cœur vivement épris. Je lui promis au-delà de ce qu'elle exigeoit, elle en parut extrêmement ſatisfaite & comme nous ne dépendions de perſonne, nous envoyâmes chercher le Cadi qui nous maria quelques jours après. Je paſſe ſous ſilence tous les plaiſirs que nous procura notre tendreſſe, ils furent auſſi vifs qu'ils pouvoient l'être entre deux

perſonnes qui s'aimoient avec tranſport.

Gulnachar, c'eſt le nom de mon épouſe, me fit rentrer dans mes biens, elle paya toutes mes dettes, racheta les fonds que j'avois aliénés & ſe conduiſit avec tant de prudence que je crus devoir lui abandonner abſolument le ſoin de mes affaires. Je me trouvai bientôt dans un état d'opulence beaucoup au-deſſus de celui dont je jouiſſois avant mon déſaſtre, & je paſſai les trois premières années de mon mariage dans une félicité parfaite. Trop heureux, ſi mon inconſtance & mon goût pour les plaiſirs, ne l'euſſent point altéré; mais l'habitude de voir tous les jours le même objet, me le fit paroître moins aimable. Les tendres careſſes de Gulnachar qui m'avoient parues ſi délicieuſes, me devenoient inſipides; je ne pus réſiſter aux agaceries de Zulmé, une de ces femmes galantes que j'avois connues dans le temps où j'étois livré entièrement à la debauche. J'avois oublié les ſages leçons de mon père qui m'avoit ſouvent fait la peinture des maux auxquels on s'expoſe, en ſe laiſſant ſéduire par ces dangereuſes Sirènes qui dreſſent ſans ceſſe des em-

bûches aux jeunes héritiers & ne négligent rien pour les attirer dans leurs filets. Je me replongeai dans mes anciens égaremens. Insensé que j'étois! je fuyois le vrai plaisir pour courir après de vains phantômes. Gulnachar ne tarda guère à s'appercevoir de mon indifférence. Elle y fut extrêmement sensible & m'en fit des reproches de la manière la plus douce & la plus tendre. Honteux de mon procédé, je cherchai d'abord à me disculper par de fausses excuses; mais comme elle avoit trop d'esprit pour s'en contenter, elle ne cessa point ses remontrances & les réitéra si souvent, qu'ennuyé de les entendre, je lui signifiai que je n'étois plus disposé à souffrir ses reproches, & je fus assez cruel pour la menacer des traitemens les plus rudes, si elle continuoit à m'impatienter. Elle se jetta alors à mes pieds & me protesta que désormais je n'aurois plus sujet de me plaindre d'elle. Votre indifférence, me dit-elle, me perce le cœur; mais puisque rien ne peut vous toucher je souffrirai dans le silence, les dédains dont vous m'accablez, j'espère que la mort vous délivrera bientôt d'un ob-

jet qui méritoit toute votre tendreſſe ; & vous vous repentirez, mais trop tard, de m'avoir dédaigné... En effet, elle ſe retira dans le plus grand déſordre & ne me témoigna plus que par ſon ſilence, le deſeſpoir où je l'avois réduite. Ce ſilence me déplut, je lui cherchai querelle pour avoir occaſion de la maltraiter, mais cette femme charmante, n'oppoſoit à mes mauvais procédes que la patience & la douceur. Enfin, ne pouvant tenir à un état ſi violent, ſa préſence étant un reproche continuel de mon ingratitude que je ne pouvois me diſſimuler ; déſeſpéré d'ailleurs des infidelités de Zulmé, qui, après m'avoir jetté dans des dépenſes au-deſſus de mes forces, cherchoit à réparer aux dépens de quelques libertins la fortune qu'elle voyoit prête à lui échapper, je réſolus de m'éloigner d'une ville qui n'offroit plus à mes yeux que des objets odieux. Je pris le tems que Gulnachar étoit à la Moſquée, pour me ſaiſir de ſes bijoux, j'y joignis tout ce qui me reſtoit d'or & d'argent ; puis étant monté ſur un bon cheval, je partis de Bagdad dans l'intention de courir le pays & de me diſtraire dans mes courſes de l'inquiétude dont j'étois tourmenté.

PREMIERE AVENTURE D'ALOPH.

Je ne fus pas long-tems ſans me repentir de mon équipée. Des voleurs arabes que je rencontrai, m'ayant pris tout ce que je poſſédois, me dépouillèrent & me laiſſèrent preſque nud. Jugez de mon déſeſpoir & de mon embarras. je ne voulois pas retourner à Bagdad, dans la crainte d'eſſuyer de la part de Gulnachar, les reproches qu'elle étoit en droit de me faire. J'aimai mieux courir toutes ſortes de riſques que de m'y voir expoſé. Je me trouvois alors ſur le chemin de Balſora, près de la ville de Sus, j'étois ſi fatigué, que me voyant près d'une caverne, je réſolus d'y entrer pour y paſſer la nuit; j'y dormis pendant une heure ou deux, mais à mon réveil, je fus ſurpris de voir une grande lumière & d'entendre le bruit qu'on fit en ouvrant une grille de fer que l'obſcurité qui régnoit dans ce ſouterrain, avoit dérobé à ma vue, lorſque j'étois entré. La curioſité jointe au deſir de trouver quelques ſecours, me détermina à m'avancer de ce côté. Je marchai quelque tems, toujours en deſcendant, ſans rien

rencontrer, mais enfin ayant apperçu de loin une porte qui me parut être de bois de Santal, je me hâtai d'en approcher. Comme elle n'étoit qu'entrouverte, j'eus bientôt franchi cet obſtacle & l'ayant paſſé ſans faire aucun bruit, j'entrai dans une ſalle ſpacieuſe, où tout ce qui s'offrit à mes yeux, m'étonna ſi fort, que je ne pouvois me perſuader que ce ne fut pas un ſonge.

Les murs étoient couverts d'ébène relevée par de grandes feuilles d'or maſſif en arabeſque, parſemées de pierries, dont les différentes couleurs éclatoient avec une vivacité merveilleuſe. Ils étoient coupés par pluſieurs portiques du criſtal le plus pur, à travers duquel, on appercevoit diverſes ſuites d'appartemens ſi ſuperbement ornés, & ſi magnifiquement illuminés que l'œil s'y perdoit avec un plaiſir ſans égal. Une ſource abondante d'eau de ſenteur ſortant d'une large coquille d'albâtre ſoutenue par un griffon d'or, s'élevoit juſqu'à la voûte, puis retombant en nappe dans un baſſin de marbre le plus rare, achevoit d'embaumer l'air qu'on reſpiroit dans ce délicieux ſéjour, mais

ce qui fixa le plus mon attention, ce fut une jeune perſonne d'une rare beauté couchée nonchalamment ſur un riche ſopha.

Surpris de tant de charmes réunis dans un ſeul objet, je me contentai de les admirer ſans proférer une ſeule parole, lorſque cette dame jugeant bien de mon embarras par ma contenance, eut la bonté de me prévenir. Jeune homme, me dit-elle, l'état où je vous vois me prouve que vous venez de courir quelques riſques. Vous me paroiſſez extrêmement fatigué, & je crois que vous avez beſoin de prendre quelques rafraîchiſſemens. Madame, lui répondis-je, il eſt vrai, que je viens d'avoir le malheur de tomber entre les mains d'une troupe d'Arabes qui m'ont réduit à la fâcheuſe extrémité où vous me voyez. J'ai même été ſur le point de perdre la vie, mais je rends graces à mon infortune, puiſqu'elle me procure le bonheur de voir une perſonne d'une ſi rare beauté.

J'eus à peine achevé ce peu de paroles, qu'il parut une table couverte de mets ſuccu'ens & de liqueurs exquiſes qui me firent d'autant plus de

plaiſir que mon beſoin étoit extrême. J'en profitai avec avidité, & lorſque j'eus ſatisfait l'appétit dévorant qui me tourmentoit, je voulus m'approcher de cette femme charmante dans l'intention de me jetter à ſes genoux pour lui témoigner tout l'amour qu'elle m'avoit inſpiré; mais au premier mouvement que je fis pour m'avancer, elle me parut dans une agitation extraordinaire. Qu'allez vous faire, me dit-elle, arrêtez. Gardez-vous de m'approcher, il y va de votre tête ſi vous faites encore un pas avant d'être inſtruit de ma déplorable ſituation.

Surpris de ce diſcours qu'elle prononça d'un ton fort ému, je repris la place que je venois de quitter, puis, lui lançant un regard qui exprimoit le feu dont j'étois animé, ordonnez, Madame, lui dis-je, me voici prêt à vous obéir, il n'y a point de ſacrifice que je ne ſois diſpoſé à faire pour vous prouver mon amour.

Bien loin de vous faire un crime des mouvemens que ma préſence vous inſpire, me répondit-elle, je ne déſire rien tant que de vous voir heureux; mais, agiſſez avec prudence, ne pré-

cipitez rien, & ne vous laiſſez pas enflammer ſans connoître l'objet de vos déſirs. Hélas, continua-t elle en jettant un profond ſoupir, je crains que cet amour ne ſoit bientôt ſuivi de l'indifférence, & même de l'horreur.

Quoi, lui dis-je, charmant objet de toute ma tendreſſe, vous paroiſſez douter de la réalité de mes feux. Je veux vous convaincre des ſentimens que vous avez fait naître en moi, rien ne peut m'arrêter..... Je me relevai à l'inſtant, mais, ſon regard ſévère me pétrifia, & je reſtai comme immobile à la place que j'occupois. Ecoutez-moi un inſtant, me dit elle, vous ferez après ce qu'il vous plaira. Elle me fit ſigne de m'aſſeoir, & me parla en ces termes.

HISTOIRE

De la Princeſſe des Aigues vertes.

JE ſuis la fille unique du Prince Garrant, Souverain du Royaume des Aigues vertes ſitué dans le Giniſtan. Mon père qui m'aimoit avec tendreſſe, prit beaucoup de ſoin pour m'élever, & me fit apprendre les plus beaux ſecrets de la Magie; comme j'aimois beaucoup cette ſcience, j'y fis les plus grands progrès. Malgré ce rare talent, je n'ai pu m'empêcher d'être la victime de la vengeance d'un Génie dont le pouvoir étoit ſupérieur au mien comme vous l'allez voir.

Ayant atteint l'âge de ſeize ans, mon père réſolut de me marier avec quelque puiſſant Génie; mais, comme parmi eux ainſi que parmi les hommes il s'en trouve qui ſont plus ou moins aimables, il ne voulut rien précipiter, & me dit qu'il m'aimoit trop pour

me contraindre, qu'il me laiſſoit la maîtreſſe de faire un choix, & que mon goût détermineroit ſa volonté.

Contente de cette promeſſe, je ne voulus point me preſſer, & je pris le parti de bien éprouver ceux qui aſpireroient à ma main. Pour être plus libre, je me retirai dans le Palais des roſes avec mes femmes. Là, je jouiſſois ſans contrainte, de tous les plaiſirs innocens qui peuvent contribuer à l'agrément de la vie, mais, ces heureux momens s'éclipsèrent bien vîte.

Un ſoir, que, tranquillement couchée ſur la terraſſe du jardin, je goûtois délicieuſement l'agréable fraîcheur qui y régnoit en tous tems, j'eus le malheur d'être aperçue par le Génie Gabda Pharas qui traverſoit les airs. Ma vue fit naître en lui des tranſports ſi violens, que ſans s'embarraſſer s'il me plairoit ou non, il m'enleva malgré mes efforts & mes cris, avec autant de rapidité qu'un aigle qui ravit ſa proie; puis après m'avoir tranſporté dans le Palais où nous ſommes actuellement, & m'avoir demandé pardon de ſa témérité qu'il rejetta ſur la vivacité de ſa paſſion pour moi, il ſe mit à mes

pieds en me conjurant de le traiter favorablement, & de répondre à ſa tendreſſe.

Son procédé me parut ſi odieux, que malgré ſa puiſſance redoutable, je réſiſtai à ſes efforts. Je lui déclarai que rien ne ſeroit capable de me faire condeſcendre à ſes volontés, & que je préférois la mort la plus cruelle, au prétendu bonheur qu'il me faiſoit eſpérer avec lui; mais, loin de ſe rebuter par une déclaration ſi préciſe, il oſa tout eſpérer du temps, & continua ſes pourſuites.

Cependant, comme il voyoit que ſes attentions étoient inutiles, & que ſes efforts ne faiſoient qu'augmenter l'horreur que j'avois pour lui, la haine prit dans ſon cœur la place de l'amour, & comme je faiſois tout ce qu'il falloit pour l'augmenter, elle devint ſi forte & ſi terrible, que je ne tardai pas à en reſſentir les plus triſtes effets.

Puiſque vous perſiſtez, ſi conſtamment dans vos mépris, me dit-il un jour avec fureur, je vous quitte, & j'abandonne ce ſéjour que votre haine me rend odieux, mais vous vous ſouviendrez long-tems de vos rigueurs.

En

En même-tems, prenant de l'eau qu'il me jetta ſur le viſage, reſtez dans ce Palais, me dit-il, juſqu'à ce qu'il ſe trouve un mortel aſſez téméraire pour devenir votre époux, & jouir des faveurs qu'il ne m'a pas été poſſible d'obtenir. Il partit en me lançant un regard furieux, & me laiſſa en proie à l'inquiétude la plus vive.

Cependant il me reſtoit encore quelqu'eſpérance. Comme je connoiſſois une infinité de ſecrets admirables, je me flattai de pouvoir détruire ou du moins affoiblir la force de ſes enchantemens. Je ne tardai pas à éprouver que ſon pouvoir étoit bien ſupérieur au mien. Quelque jours après ſon départ, l'eſprit conduiſit dans ce Palais un Prince de l'Indoſtan qui couroit le monde pour apprendre les ſecrets de notre ſcience. Quoique je ne me ſentiſſe aucune inclination pour lui, je l'invitai à s'approcher; mais, à peine eut-il fait quelques pas pour arriver auprès de moi, mes geſtes, mes regards & le ſon de ma voix devinrent ſi terribles & ſi épouvantables, qu'il n'eut pas le courage de tenter l'aventure & quitta ſur le champ un ſéjour qui lui

cauſoit tant d'horreurs. Pluſieurs autres ſe ſont préſentés depuis, ils n'ont pas été plus heureux. Vous pouvez bien penſer que je ne dois pas aujourd'hui me flatter d'un plus heureux ſuccès, & je vous avoue que cette idée met le comble à mon déſeſpoir. En effet, parmi le nombre de ceux qui ont pénétré juſqu'à préſent dans ce ſéjour, il ne s'en eſt trouvé aucun qui m'ait fait naître les ſentimens que j'éprouve en vous voyant, je ne vous cache point que je ſouhaite ardemment que vous puiſſiez ſurmonter la terreur que je vais infailliblement vous cauſer, ſi l'amour que vous dites reſſentir pour mes foibles attraits, vous fait faire quelques pas pour m'approcher.

Fin de l'Hiſtoire de la Princeſſe des Aigues vertes.

Elle ſe tut, & s'étant panchée ſur les couſſins qui la ſoutenoient, elle verſa des larmes en abondance, & parut ſi affligée, que peu maître de mes tranſports, je me levai avec vivacite & fis quelques pas pour m'avancer près d'elle; mais auſſi tôt la clarté diſparut,

le tonnerre ſe fit entendre, & je ne diſtinguai plus les objets qu'à la lueur des éclairs qui ſe ſuccédoient En même tems la Princeſſe s'étant levée de deſſus ſon ſopha, me regardant d'une manière terrible, grinça les dents, & fit des contorſions ſi horribles, que je reſtai ſans mouvement. Alors, elle s'agita avec une violence extrême, & quoiqu'elle ne ſortît pas de ſa place, elle me tendoit les bras & paroiſſoit prête à me dechirer; elle accompagnoit ces geſtes de hurlemens ſi affreux, que la peur me ſaiſit & me fit reculer avec précipitation juſqu'à l'autre bout de la ſalle.

Je fus à peine éloigné, que les choſes s'étant remiſes dans l'état où elles étoient, j'apperçus la Princeſſe dans une tranquillité parfaite, mais le viſage baigné de pleurs. Je l'avois bien prévu, me dit-elle, que vous ne pourriez pas tenir contre ce ſpectacle horrible dont vous venez d'être le témoin. Hélas! que mon ſort eſt cruel! je ne puis le cacher, votre préſence dans cet inſtant redouble mes douleurs, & je ſerois moins affligée ſi je ne reſſentois pour vous des tendres mou-

vemens qui m'étoient inconnus juſqu'ici.

Trop ému par ce diſcours pour avoir la force d'y répondre, je réfléchis ſérieuſement, ſur ce que je devois faire; mais ma paſſion plus forte que ma crainte ayant ranimé mon audace, je réſolus de mettre fin à cette aventure ou de périr. Je m'avançai donc une ſeconde fois, mais cette ſeconde tentative fut ſuivie de prodiges encore plus effrayans. Ses convulſions redoublèrent, & je me crus à ma dernière heure La peur me fit chanceler & j'allois me retirer une ſeconde fois, mais, comme je m'étois approché aſſez près, je n'en fus pas le maître, elle me ſaiſit, & me tira ſi violemment, qu'obligé de céder à la force, je me trouvai dans ſes bras plus mort que vif ſans pouvoir m'en débarraſſer.

Je me crus perdu ſans reſſource, mais jugez quel fut mon étonnement, lorſque je la vis dans un calme auſſi profond que celui dont elle jouiſſoit, lorſque j'étois éloigné d'elle. Je la trouvai plus belle que jamais, & je commençai à eſpérer un ſuccès heureux. Vous n'avez plus rien à redouter, me

dit-elle, je puis maintenant devenir votre épouse : mon enchantement fini. Trop préoccupé des prodiges surprenans dont j'avois été le témoin, j'hésitois encore & cherchois toujours à m'échapper, mais, la lumière qui revint, & le Palais qui me parut aussi beau que je l'avois vu d'abord, m'ayant donné plus de confiance, je n'écoutai plus que la tendresse qu'elle m'inspiroit, je fus heureux, & la terreur fit place aux plaisirs.

Elle me témoigna la joie qu'elle ressentoit de cet heureux changement & me donna tant de preuves de son amour, que dans l'excès de mon ravissement j'oubliai tout le reste du monde pour n'être plus occupé que du soin de lui plaire. En effet, possesseur de la plus belle Princesse de l'univers dont j'étois aimé tendrement, logé dans un superbe Palais où tout ce qui peut contribuer aux délices de la vie se trouvoit en abondance, que pouvois-je souhaiter de plus. Chaque jour, chaque instant étoit marqué par un nouveau plaisir. Je passai dans ce voluptueux séjour un tems considérable, sans m'ennuyer un seul moment.

Cependant faut-il que par un des plus biſarres caprices de l'eſprit humain, les choſes les plus agréables, & que nous avons deſirés avec le plus d'ardeur, deviennent inſipides par la jouiſſance; je me laſſai de cette continuité de plaiſirs Je regrettai la lumière du ſoleil. Les faveurs de la Princeſſe me devinrent d'abord indifférentes; & par une ſuite de mon inconſtance, je me dégoûtai d'elle comme j'avois fait de mon épouſe au point que je n'étois occupé que des moyens de prendre la fuite.

La Princeſſe ne tarda pas à s'appercevoir de l'ennui qui me dévoroit. Elle mit tout en uſage pour rallumer des feux qui, malheureuſement, n'étoient que trop eteints; mais, voyant que ſes ſoins étoient inutiles, & déſeſpérant de pouvoir me conſerver, elle prit ſon parti, & un jour que je lui paroiſſois plus rêveur qu'à l'ordinaire, elle me parla en ces termes. Mon cher Aloph, car, malgré toutes vos froideurs, je conſerve toujours pour vous le même attachement, je m'apperçois depuis quelque tems que ce ſejour vous devient inſupportable.

Vous êtes d'une légéreté que rien ne pourra fixer. Je ne veux pas vous retenir malgré vous, & quelque ſenſible que me ſoit notre ſéparation, je vois qu'il faut nous quitter. Une autre ſeroit furieuſe de votre changement, & pourroit vous en faire repentir, mais les ſervices que vous m'avez rendus ſont trop préſens à ma mémoire pour que je cherche à vous faire de la peine. Allez, je ne m'oppoſe point à votre départ, prenez de l'or & des pierreries dont ce Palais abonde, cela pourra vous ſervir dans les différentes courſes que je prévois que vous aurez à faire. Elle tira en même tems un anneau qu'elle portoit au doigt : prenez cet anneau, me dit-elle, il a la vertu de préſerver des enchantemens des Génies ordinaires, & ne le quittez jamais. J'allois me jetter à ſes pieds & lui faire des proteſtations d'un amour que je ne reſſentois plus, mais elle ne m'en donna pas le tems. Elle diſparut ſur le champ à mes yeux. Je fus quelque moments dans un étonnement que je ne puis exprimer : je lui adreſſai la parole comme ſi elle eut été préſente ; mais

voyant que perſonne ne me répondoit, je me ſaiſis d'une grande quantité de pièces d'or & de diamans. Auſſitôt le tonnerre gronde, la terre tremble, le Palais s'évanouit, & je me trouvai, ſans trop ſavoir comment, ſur le chemin de Balſora. Etourdi de cette aventure, je balançois ſur le parti que je prendrois, & tremblois de retomber entre les mains des voleurs, qui ne ſont que trop communs dans ces lieux; mais, j'eus le bonheur de rencontrer une caravane dont le maître moyennant le prix qu'il exigea & que je lui donnai, me fit monter ſur un cheval & me conduiſit dans cette Ville où j'arrivai fort heureuſement.

Seconde aventure d'Aloph.

Je ne reſtai dans Balſora que le tems qui me fut néceſſaire pour attendre le départ de quelque navire. Comme je ne ſongeois qu'à ſatisfaire la paſſion que j'avois pour les voyages, je ne daignai pas ſeulement m'informer dans quel pays nous devions aborder, tout m'étoit égal pourvu que je fiſſe du chemin. Je ne tardai pas à m'embar-

quer, le vent nous devint favorable, nous voguames heureuſement, & peu de jours après nous relâchames dans l'Iſle d'Ormus où les Marchands s'arrêtent quelque tems pour échanger leurs marchandiſes contre des perles qu'on y trouve en abondance. Quant à moi qui ne faiſois aucun commerce, j'employai à mes plaiſirs une partie des richeſſes que j'avois emporté du Palais de la Princeſſe des Aigues vertes, & j'attendois en me divertiſſant que notre vaiſſeau fut prêt à remettre à la voile; mais un événement que j'étois loin de prévoir, me retint dans cette Iſle beaucoup plus de tems que je ne l'avois réſolu.

La grande dépenſe que je faiſois m'avoit, comme c'eſt l'ordinaire, procuré beaucoup de connoiſſances. Je m'étois attaché préférablement les plus grands Seigneurs de la Cour du Sultan. Pluſieurs d'entr'eux me témoignoient toute l'eſtime & l'amitié que je pouvois déſirer, mais il n'y en avoit point qui me plut davantage que le grand Ecuyer. Il étoit à peu près de mon humeur, & quoiqu'il fut plus âgé que moi, ſon goût pour les plaiſirs ſurpaſſoit

encore le mien. Cette conformité de caractère me lia plus étroitement avec lui qu'avec les autres Officiers, de ſorte que nous devinmes inſéparables. Je me ſentois tant d'inclination pour lui, que je laiſſai partir le vaiſſeau, aimant mieux ſuſpendre mes courſes que de me priver de la ſociété d'un ami qui m'étoit ſi cher. Le ſéjour que je fis dans cette ville me procura le bonheur de rendre à cet Officier un ſervice important, en lui ſauvant la vie

Un jour que nous avions projetté d'aller nous réjouir dans une maiſon de campagne qu'il poſsède à quelques mille de la Capitale, je partis de bonne heure pour aller le rejoindre; mais au lieu de le trouver auſſi gai qu'à l'ordinaire, je fus fort étonné de le voir plongé dans la douleur la plus vive. Qu'avez-vous donc, Seigneur, m'écriai-je, & quelle peut être la cauſe de votre chagrin ? hélas, mon cher ami, s'écria-t-il en verſant des larmes, les choſes ſont bien changées, depuis hier au ſoir; apprenez qu'il ne me reſte plus que vingt-quatre heures à vivre. Que ſignifie cet étrange diſcours,

pris-je avec vivacité, n'eſt il pas effet de quelque vapeur maligne ? lut au Ciel que cela fut ainſi, me épondit-il, votre préſence la diſſipe; oit bientôt, mais mon infortune n'eſt que trop réelle, & vous allez dans 'inſtant être convaincu de toute la igueur du ſort qui m'accable.

Vous ſavez que le devoir de ma charge m'oblige de prendre ſoin des chevaux du Sultan & de tenir toujours es écuries complettes. Depuis quinze ns, j'ai rempli mes fonctions avec ant de zèle & d'exactitude, que je n'ai jamais été dans le cas d'eſſuyer e moindre reproche. Mais aujourd'hui je ne ſais comment la choſe eſt arrivée, ſon plus beau cheval auquel il eſt ingulièrement attaché ne ſe trouve plus, & depuis hier on ne ſait ce qu'il eſt devenu. Cette nouvelle s'eſt bientôt répandu dans ce Palais, & le Sultan furieux de la perte de ſon cheval, m'a menacé de me faire couper la tête, ſi dans vingt-quatre heures cet animal ne ſe retrouvoit pas. En vain j'ai fait mon poſſible pour m'excuſer, rien n'a pu le fléchir, & comme je ne vois aucun moyen de le ſatisfaire,

je regarde ma perte comme assurée. Jugez donc de l'horreur de ma situation.

Sensiblement touché de l'état déplorable où mon ami se trouvoit, je mêlai mes larmes aux siennes; mais réfléchissant bientôt qu'une vaine pitié ne suffisoit pas dans une conjoncture aussi critique, je résolus d'essayer de le tirer d'embarras par une ruse qui me vint à l'esprit.

Votre mal n'est peut être point sans remède, lui dis-je, si ce cheval n'est point sorti de la ville, ou s'il n'est pas mort, je vous promets de vous le ramener avant qu'il soit deux heures. Je ne crois pas, me dit-il, que personne ait été tenté de tuer un si bel animal, je suis presque sûr qu'il ne peut être sorti de la ville, les Gardes qui sont aux portes, l'auroient infailliblement reconnu, mais je crains que quelqu'ennemi secret ne l'ait caché pour me perdre, & que le Sultan prévenu... Si cela est ainsi, repris je en l'interrompant, ne vous abandonnez pas au désespoir; comptez sur ma parole; je crois pouvoir vous assurer que je réussirai: au reste, quoi qu'il soit reconnu pour une infinité de traits que les par-

iculiers ne ſont que trop ſouvent la
ictime du caprice & de la fantaiſie
es Grands, je ne puis m'empêcher
l'être étonné de la barbarie du Sultan
ui, pour un ſi petit objet ſe réſoud
i aiſément à ſacrifier un bon Officier
lont il n'a jamais eu qu'à ſe louer.
e le priai enſuite de me donner un
ordre ſigné de ſa main par lequel il
toit enjoint au chef des Gardes des
écuries de me laiſſer emmener celui
l'entre les chevaux que je voudrois.

Muni de cet ordre je me rendis
romptement aux écuries; puis m'étant
ait conduire dans celle où l'on mettoit
e cheval en queſtion, j'examinai ſoi-
gneuſement tous ceux que j'y trouvai,
armi leſquels il y avoit pluſieurs
avales. Je fis ſeller celle qui étoit la
lus près de la place que ce cheval
ccupoit, & l'ayant montée je la con-
uiſis dans toutes les rues de la ville
ns paroître avoir d'autre deſſein que
elui de me promener.

La choſe réuſſit comme je l'avois
révus. Le haſard m'ayant conduit
ans une petite rue fort écartée; quand
fus au milieu, la cavale s'arrêta
is-à-vis d'une porte aſſez baſſe, elle

ſe cabra & hennit avec force ; en même-tems j'entendis le henniſſement d'un cheval qui paroiſſoit venir du fond d'une cour à laquelle cette porte ſervoit d'entrée. J'y fis une marque pour la reconnoître, puis après avoir eu bien de la peine à faire avancer ma cavale qui continuoit à ſe cabrer ſans vouloir quitter la place, je me rendis chez le grand Ecuyer qui demeuroit auprès de cette rue. Réjouiſſez-vous, Seigneur, m'écriai-je en entrant d'un air ſatisfait, j'ai trouvé le cheval du Sultan & vous ne mourrez point. Eſt il bien vrai, me dit-il, que vous ayez retrouvé le cheval du Sultan ? ſi cela eſt, je vous dois la vie, mais comment avez-vous fait ?.... Suivez-moi, lui dis-je, & vous allez être ſatisfait. En même-tems ayant pris la cavale par la bride, nous ſortîmes enſemble, & je le conduiſis à la porte que je venois de marquer, il la reconnut auſſi tôt pour être celle des arrières cours de ſon hôtel, il l'ouvrit promptement, & ſuivis de la cavale qui, par ſes henniſſemens, excitoient ceux du cheval que je venois d'entendre ; nous nous rendîmes à l'endroit

où ils ſemboient partir ; puis ayant fonçé la porte d'un caveau dans quel il étoit enfermé, nous reconnûmes beau cheval dont le Sultan étoit ſi rt en peine.

Le grand Ecuyer ne pouvoit revenir e ſon étonnement. Il ſe jetta à mon ol & me tint étroitement embraſſé : ue je vous ai d'obligations, me dit il, t comment pourrai-je reconnoître le ervice important que vous venez de ne rendre. Par la barbe ſacrée de notre grand prophete, il y a plus de vingt ns que je fais une étude particulière les chevaux, & je crois ſans vanité ue je connois à peu près tout ce qui es concerne, mais je vous jure que e n'aurois jamais imaginé ce moyen.

Cependant ce cheval trouvé dans on hôtel lui fit naître d'étranges ſoupçons. Il avoit une épouſe de laquelle il étoit fort amoureux, & quoiqu'il eût en partage toutes les qualités qui peuvent fixer le cœur d'une femme, il n'avoit jamais pu réuſſir à s'en faire aimer, cette perfide, épriſe des feux les plus honteux, lui préféroit ſecrettement l'homme de tout le royaume le plus mépriſable. La nouvelle diſ-

grace dont il venoit d'être menacé, lui fit ouvrir les yeux. Pour s'en convaincre, il queſtionna tous ſes eſclaves & promit non-ſeulement la liberté, mais encore une récompenſe honnête à celui qui lui donneroit des éclairciſſemens ſur cette malheureuſe affaire. Il ſçut par l'un d'eux que cette malheureuſe avoit engagé ſon amant à ſouſtraire le cheval, ne doutant pas que le Sultan irrité ne lui fit payer de ſa tête la perte d'un animal qui lui étoit auſſi cher, & qu'elle pût, étant veuve, épouſer le vil objet de ſa paſſion.

Ce rapport le mit dans une colère épouvantable; il courut d'abord vers l'appartement de ſa femme pour les poignarder; mais, ayant fait quelques réflexions, il crut devoir diſſimuler & acquérir des preuves certaines de ſon déshonneur avant que d'en venir à cette extrêmité. Il ne fit rien paroître du trouble qui l'agitoit, & alla ſur le-champ annoncer au Sultan que ſon cheval étoit retrouvé. Il ne lui diſſimula pas la manière dont je m'y étois pris pour y parvenir, & lui dit qu'il ne ſavoit pas encore quel étoit l'auteur

u larcin, mais, qu'il ne négligeroit en pour le connoître. Le Sultan, harmé d'avoir retrouvé ſon cheval & nchanté de la manière dont je m'y tois pris pour le découvrir, fut curieux e me voir. Je me rendis à ſes ordres, 'eus l'honneur de paroître en ſa pré- ence, & je fus parfaitement bien eçu.

L'Ecuyer n'avoit pas oublié l'injure ju'on lui avoit faite, il épia les dé- narches de ſa femme, & inſtruit par on eſclave d'un rendez-vous qu'elle ıvoit donné à ſon indigne amant, il es prit ſur le fait & lava dans le ſang le ces perfides, l'atrocité de leur crime. Délivré par ce moyen de toutes ſes ınquiétudes, il reprit ſa gaieté natu- elle, & nous recommençâmes nos arties de plaiſir que ces événemens ıvoient interrompues.

J'allois ſouvent à la Cour, où j'étois liſtingué par le Sultan. Comme je ouois paſſablement de divers inſtru- nens de muſique, & que le ſon de na voix eſt aſſez gracieux, ce Prince ui ſe plaiſoit à m'entendre, voulut ue je chantaſſe en m'accompagnant n préſence de la Sultane favorite.

Un jour qu'il étoit de bonne humeur, il me conduisit dans une des salles du Palais, où j'apperçus plusieurs femmes assises sur des sophas, mais je ne pus les voir au visage, ces femmes étant couvertes de grands voiles qui leur tomboient jusqu'aux pieds. Je chantai sur plusieurs modes en m'accompagnant avec le Luth. Je m'attachai sur-tout aux airs expressifs & tendres. Le Sultan enchanté de mes talens, me renvoya au bout de deux heures en me témoignant tout le plaisir que je lui avois fait.

Le lendemain une esclave noire, s'étant fait introduire à mon réveil dans mon appartement, me remit un billet cacheté dans lequel je trouvai ces mots : *La douceur de votre voix m'a touchée. Je veux avoir un entretien secret avec vous; je vous crois trop galant pour craindre un refus, & je compte que vous voudrez bien vous rendre à l'entrée de la nuit vers la petite porte des jardins du Palais où vous ne m'attendrez pas long tems.* Ce billet qui m'annonçoit un commencement de bonne fortune, me flatta beaucoup. Je promis tout. Cette occasion me

›mettant beaucoup, je me trouvai
rendez vous. Je fus bientôt introduit
r un Eunuque affidé qui me con-
ıfit par une allée fort ſombre juſqu'à
porte d'un pavillon bâti dans le fond
jardin. Ce pavillon étoit magnifique.
trouvai une femme dont la beauté
e charma, je lui tins les diſcours les
us paſſionnés ; & comme nous étions
accords, nous mîmes le tems à profit,
nous nous retirâmes fort contents
n l de l'autre. Cette intrigue dura
ıelque tems. J'appris de ma belle
aîtreſſe qu'elle étoit la favorite du
ıltan, ce qui ne ſervit qu'à enflammer
ıvantage, & quoique je craigniſſe
s ſuites de cette affaire en cas qu'elle
int à ſe découvrir, je ne pouvois me
ſſer de me louer de ma bonne fortune ;
ıais une nuit, je fus ſurpris par le
ultan qui ſe trouva près de la porte
ar laquelle j'avois coutume de me
:tirer. Je m'eſquivai heureuſement ;
: courus promptement juſqu'au Pont
ì je m'embarquai ſur le premier
aiſſeau que je trouvai prêt à mettre
la voile, aimant mieux abandonner
s grandes richeſſes que je poſſédois
ue de m'expoſer à perdre la vie.

Troiſième aventure d'Aloph.

J'avois heureuſement ſur moi quelques pièces d'or qui me ſervirent à payer mon paſſage & ma nourriture, mais, il ne me reſtoit preſque plus rien, lorſque nous arrivâmes au Pégu qui étoit le terme de votre voyage, enſorte que je me trouvai dans le plus grand embarras.

Je commençai par vendre mon habit que je trouvai trop magnifique pour ma ſituation; j'en pris un des plus communs afin d'être moins remarqué, & j'allai me loger dans un quartier fort ſolitaire, chez un pauvre Cordier qui fut bien aiſe de gagner quelqu'argent avec moi.

Cependant, je faiſois de triſtes réflexions ſur ma miſère, je me reprochai bien ſincèrement les erreurs de ma jeuneſſe; mais, comme j'ai toujours ſçu prendre mon parti, je ne perdis point courage. Je réſolus de mettre tout en uſage pour me tirer de la triſte ſituation où j'allois être réduit. L'occaſion s'en préſenta bientôt, & j'en profitai par un ſtratagême qui me réuſſit fort heureuſement.

Comme j'allois ſouvent me pro-
ner dans la ville & que j'avois grand
i de me trouver dans les lieux les
s fréquentés dans l'eſpérance de
lque favorable aventure, j'entrai
haſard un jour dans une pagode
ieuſe où l'on adoroit une idole à
uelle on faiſoit beaucoup d'offran-
, & comme les Talapoins laiſſoient
t long-tems ces offrandes aux pieds
leur idole pour provoquer la libé-
ité des dévôts, & qu'elles conſiſtoient
ıs une aſſez grande quantité d'or
d'argent, je reſolus d'en avoir ma
t.

Je me rendis pluſieurs jours de ſuite
a Pagode, je fis connoiſſance de
elques Talapoins; & ayant bientôt
gné leur confiance, je leur dis que
vois un ſûr moyen d'augmenter leurs
heſſes, ſi ils vouloient me donner
e ſomme dont je convins avec eux.
ımme l'intérêt eſt le premier mo-
e qui anime les gens de cette eſpèce,
ı propoſition fut favorablement
ɔutée. L'on m'introduiſit auprès du
ef de ces Prêtres. Je lui fis part de
ɔn projet. Comme j'étois étranger,
que je n'avois d'autre but que de

me procurer de quoi continuer mes voyages, il crut pouvoir s'en rapporter à moi ſans courir aucun riſque, & me promit beaucoup plus que je ne lui avois demandé.

Je le quittai fort joyeux, & l'aſſurai que je lui ferois voir avant peu un eſſai de ce que j'étois en état de faire.

Voici comme je m'y pris. Je commençai mon rôle dans la maiſon où je logeois en préſence du Cordier & de toute ſa famille, & rentrant un ſoir, au lieu de converſer avec lui ſelon ma coutume; je contrefis l'inſenſé, je feignis d'être dans une grande agitation. Je jettai des hurlemens épouvantables, je ſerrai les poings, je fis des grimaces horribles, & je me tourmentai de manière que ces bonnes gens y furent trompés. Auſſi ſurpris qu'affligés de l'état où je paroiſſois être, ils mirent tout en uſage pour me procurer quelque ſoulagement, & lorſque j'eus jouée cette comédie pendant une demie heure, je parus revenir à moi-même, puis faiſant l'étonné de les voir ſi fort occupés à me retenir, je leur demandai la cauſe;

leur empreſſement, & ils me firent récit de la ſcène qui venoit de ſe paſſer.

Alors affectant une grande confuſion, leur demandai beaucoup d'excuſes, & leur dis comme en confidence que j'étois malheureuſement tourmenté par un mauvais génie qui me réduiſoit quelquefois dans l'état dans lequel ils m'avoient vu. Ce récit fit un effet qui ſurpaſſa mon attente. La femme du Pagodier naturellement compatiſſante, ne me ſoupçonnant pas d'être Muſulman, m'aſſura que la divinité que l'on adore dans la grande Pagode diſſiperoit bientôt par ſa puiſſance les cruels effets de la malignité du Génie qui m'obſédoit, & que le lendemain elle me conduiroit devant les Prêtres qui deſſervoient les autels de l'Idole.

Je la remerciai fort de la bonne volonté qu'elle me témoignoit, & comme, ſans le ſavoir, elle étoit parfaitement bien entrée dans mes vues, la ſuivis peu de tems après le lever du ſoleil, & nous nous rendîmes à la grande Pagode. Les Bonzes qui étoient au fait de l'aventure, firent ſemblant de ne pas me connoître. Ils nous de-

mandèrent le ſujet qui nous amenoit, elle les inſtruiſit de tout ce qui m'étoit arrivé la veille, elle exagéra même encore les choſes, & finit en les priant d'obtenir ma délivrance par leurs prières, ce qu'ils promirent de faire. Ils me dirent qu'il étoit néceſſaire que je différaſſe de quelques jours, qu'ils devoient célébrer inceſſamment une grande fête, que la pompe & la majeſté de leurs cérémonies raſſembloient beaucoup de monde dans leur pagode, & qu'ils ſeroient bien aiſe que ma guériſon put s'opérer en public afin de manifeſter davantage la puiſſance du Dieu qu'ils adoroient.

Je parus ſouſcrire à tout ce qu'ils voulurent, & le moment de la fête étant arrivée, je me rendis à la Pagode, & conduit par les Bonzes, je m'avançai juſqu'à l'Idole après avoir traverſé la foule; mais feignant que la préſence de leur Dieu cauſoit à mon prétendu Génie des violentes agitations, je fis le même rôle que celui que j'avois déjà fait chez le Cordier; mes hurlemens, mes contorſions épouvantèrent tous les aſſiſtans; enſuite je fis ſemblant d'être beaucoup plus tranquille, & après quelques

ſoupirs,

»upirs, je parus revenir dans mon on ſens : je me proſternai devant 'Idole à laquelle je fis une prière pour a remercier de ma guériſon. Tout le »euple cria au miracle. On vint me félicite des faveurs que je venois de recevoir du Ciel, & chacun s'empreſſoit de me jetter des pièces de monnoie que j'eus grande attention de ramaſſer. De-là je paſſai chez le chef des Bonzes qui me compta la ſomme qu'il m'avoit promiſe; & me trouvant en fonds, je ne reſtai pas plus long-tems à Pégu.

Je gagnai la campagne, & je marchai juſqu'à la ville de Tangut; puis après avoir traverſé la Cochinchine ſans qu'il me fut arrivé rien de remarquable, je me rendis à Brampour, dans l'intention de m'embarquer ſur le premier vaiſſeau que je trouverois prêt à mettre à la voile. J'en trouvai un qui étoit chargé pour l'Iſle de Bornéo, je fis prix pour mon paſſage avec le Capitaine, & nous partîmes à la faveur d'un bon vent.

Quatrième Aventure d'Aloph.

Nous voguames fort heureuſement pendant quelques jours, après leſquels nous fûmes battus par la tempête. Elle fut même ſi violente, que ne pouvant plus tenir la mer, nous fûmes obligés de relâcher dans l'Iſle de Kapal, ſituée vers l'orient de celle de Bornéo. Nous y ſéjournâmes pendant quelques jours, & comme cette Iſle eſt fort agréable, & remplie de vallées délicieuſes, ſoit par la variété des arbres qui y croiſſent en abondance, ſoit par la fraîcheur & la pureté des eaux dont elles ſont arroſées, j'en parcourus la plus grande partie ne pouvant me laſſer d'admirer les différens ſites de ces fertiles payſages.

Un jour que, me promenant ſur les bords d'une rivière couverte par pluſieurs palmiers qui formoient un ombrage impénétrable aux rayons du ſoleil, je m'étois livré ſans m'en appercevoir à cette douce rêverie qu'inſpire ordinairement une belle ſolitude, je fis beaucoup de chemin ſans m'en appercevoir, & je me trouvai inſen-

ſiblement engagé dans une route pratiquée entre deux collines, au bout de laquelle j'apperçus un château qui me parut ſi magnifique, que je réſolus de m'en approcher pour contenter ma curioſité.

Comme je trouvai la porte ouverte, j'entrai ſans obſtacle. Je parcourus pluſieurs appartemens parfaitement bien meublés; mais, n'ayant rencontré perſonne, & croyant qu'il étoit inhabité, je me préparois à en ſortir, lorſque traverſant une galerie qui communiquoit à un vaſte ſallon, je diſtinguai la voix de quelqu'un qui parloit. Je m'avançai doucement, & prêtant une oreille attentive, je fus frappé des diſcours d'une femme qui s'exprimoit de manière à exciter le déſir le plus vif de l'entendre.

Pourquoi, ma chère Princeſſe, diſoit cette femme, vous affliger ſans meſure & pourquoi vous obſtiner à reſter dans ce Palais? Ces triſtes reſtes de votre époux que vous avez ſans ceſſe devant les yeux, ne ſervent qu'à nourrir la douleur dont vous êtes accablée, croyez-moi, Madame, profitez mieux du printems de vos jours; pluſieurs Princes

briguent votre alliance, ne rejettez pas leurs vœux, faites un choix qui puiſſe vous conſoler; rendez-vous à mes prières, à vos ſujets, à la raiſon qui vous parle par ma bouche, & ne mépriſez pas les conſeils que mon reſpectueux attachement pour votre perſonne m'engage à vous donner.

Celle qui parloit ſe tut après ce diſcours, & je n'entendis plus que de fréquens ſoupirs qui parurent partir du fond d'un appartement plus reculé. Peu maître des mouvemens de curioſité que cette aventure excitoit dans mon ame, je réſolus (quelque choſe qui put en arriver) de m'éclaircir de ce qui en étoit, & comme je fis quelque bruit en avançant vers la porte du ſallon, cette femme qui venoit de parler, vint s'oppoſer à mon paſſage, en me conjurant de la ſuivre & de garder un profond ſilence: Qui êtes vous, me dit-elle, & par quel haſard vous trouvez-vous dans ce Palais? ſavez-vous bien que ſi vous êtes découvert, vous courez riſque de perdre la vie? comment avez-vous fait pour échapper à la vigilance de l'Eunuque prépoſé pour garder la porte? Madame,

lui dis-je, je ſuis un étranger. J'ignorois la défenſe d'entrer dans ce château. Battus par la tempête, mes compagnons ſe ſont vu forcés d'aborder dans cette Iſle dans l'intention d'attendre uu tems plus favorable pour ſe remettre en mer. J'ai profité du peu de ſéjour que nous y devons faire pour connoître la ſituation du pays & le haſard ayant conduit mes pas vers ce Palais, j'y ſuis entré ſans obſtacle. Je me préparois à en ſortir, le croyant inhabité, lorſque les diſcours que je viens d'entendre m'ont obligé de m'arrêter. Ils m'ont paru ſi ſingulier, que je n'ai pu réſiſter au déſir qu'ils m'ont inſpiré d'en connoître la cauſe. Puis-je eſpérer que vous voudrez bien m'en informer : peut-être pourrai-je trouver de ſûrs moyens de remettre le calme dans l'eſprit de la Princeſſe ?

Quoique je n'ai preſque point d'eſpoir que vous puiſſiez adoucir nos chagrins, me répondit-elle, je ne refuſerai cependant pas de vous donner les éclairciſſemens que vous me demandez. J'ai un ſecret preſſentiment que cet aveu pourra être utile à la Princeſſe, & ſi vous ne réuſſiſſez pas,

j'aurai au moins la conſolation d'avoir fait tout mon poſſible pour la guérir de la funeſte paſſion qui la tourmente. Au reſte, ce n'eſt pas moi qui vous ai introduit dans ce Palais, & vous n'y avez pénétré que par la négligence de l'Eunuque qui ſe ſera enyvré comme cela lui arrive ſouvent.

Je lui fis les plus belles promeſſes, & je tâchai de lui perſuader que, quoique jeune, je poſſédois des ſecrets merveilleux dont elle ne tarderoit point à voir les effets.

Quels que puiſſent être vos ſecrets, me dit-elle, je crains bien qu'ils ne ſoient inutiles dans cette circonſtance.

La Sultane Lindahar, Reine de Kapal, à laquelle s'adreſſoient les paroles que vous avez entendues, eſt tellement abſorbée par ſa douleur, & ſon obſtination eſt ſi forte qu'elle ne voudra jamais changer ſa façon de vivre. Les plus habiles Médecins du pays y ont perdu leurs peines, & ont inutilement épuiſé tout leur ſavoir. Au reſte, vous jugerez vous-même de la difficulté de l'entrepriſe, lorſque vous ſerez au fait de l'aventure.

Abenbuker, Sultan de Kapal, ayant été tué dans la dernière révolution par l'uſurpateur Scharouk, la Sultane ſa veuve, fut forcée d'épouſer le traître pour ſauver ſa Couronne, ſon honneur & ſa vie. La Princeſſe Lindahar fut le ſeul enfant qu'Abubeker avoit laiſſé de ſon mariage. La Sultane ſa mère eut grand ſoin de la ſouſtraire à la cruauté de Schaicuk qui n'auroit pas manqué de la faire périr pour affermir ſa domination en éteignant les reſtes du ſang d'Abenbuker. Alémaſſoud, ſecond fils du Sultan de Bendarmuſſin, épris des charmes de la belle Lindahar, étoit alors à Kapal ſous un autre nom que le ſien. La Sultane qui ne l'ignoroit pas & qui ne déſiroit rien tant que de ſe voir délivrée du tyran, promit à ce jeune Prince la main de ſa fille & le trône, en cas qu'il put la venger par la mort de ce perfide. Le jeune Prince, animé par l'eſpoir d'une ſi belle récompenſe, promit tout, & ſaiſit l'occaſion qui ſe préſenta bientôt pour punir le tyran de ſes forfaits en le privant de la vie.

La Sultane lui tint parole; elle lui accorda la Princeſſe & le fit reconnoître

pour Sultan au grand contentement des Grands & du peuple qui déteſtoient l'uſurpateur. Mais, ces jeunes époux ne jouirent pas long-tems du bonheur d'être unis. Quatre ans après, le nouveau Sultan étant mort, Lindahar qui l'aimoit à l'excès fut ſi touchée de ſa perte, qu'elle a vécu depuis ce tems-là, de la manière la plus extraordinaire.

Peu contente de s'abandonner ſans meſure à la douleur la plus vive, elle a cherché les moyens les plus propres pour l'entretenir & la renouveller, tant par la préſence de l'objet qui la cauſe que par ſon obſtination à ne vouloir point écouter les conſeils qu'on lui donne pour ſe guérir. Au lieu de faire porter le corps de ſon époux dans la ſépulture Royale comme c'eſt l'uſage, elle l'a fait embaumer ſoigneuſement, puis, après l'avoir dépoſé dans un cercueil découvert, elle a donné ſes ordres pour qu'on le tranſporta dans ce Palais Ayant enſuite abandonné les rênes de ſes Etats à ſes Viſirs, elle s'y eſt renfermée dans l'intention d'y terminer ſes jours, uniquement occupée du ſujet de ſes larmes.

Depuis ce tems, elle ne ceſſe de gémir & de ſe plaindre de la rigueur de ſon ſort, & n'a d'autre conſolation que celle d'embraſſer ces reſtes inanimés qui font horreur. Depuis deux ans qu'elle vit de cette manière, ſes Viſirs ont fait de vains efforts pour l'engager à ſe remettre à la tête du gouvernement. Je vous avoue que ſi on pouvoit la déterminer à reprendre ſes auguſtes fonctions, ce ſeroit un ſervice ſignalé qu'on rendroit à ſes peuples qui la chériſſent & qui reſpectent en elle le reſte du ſang de leurs Rois & les talens qu'elle a reçu de la nature pour régir ſes Etats. Mais, on commence à perdre toute eſpérance, & l'on craint qu'à la fin, ſa ſanté altérée par un genre de vie ſi extraordinaire, ne dépériſſe tout-à-fait, & que cette Princeſſe adorée n'aille dans peu rejoindre ſon époux.

N'eſt-ce que cela, m'écriai-je, & riant en moi-même d'un ſtratagême qui me vint ſur le champ à l'eſprit & dont je réſolus de me ſervir: Allez, raſſurez vous, & ſoyez ſûre que ſi vous voulez me ſeconder, je tirerai la Princeſſe de l'état fâcheux où elle eſt réduite.

J'ai fait des cures bien plus difficiles, & l'expérience ne tardera pas à vous convaincre de l'efficacité de mon art.

L'air de confiance avec lequel je parlois, fit beaucoup d'effet ſur l'eſprit de cette femme. Elle promit de faire exactement tout ce que je lui preſcrirois; je lui dis que je ne pouvois travailler à la guériſon de la Princeſſe que lorſque le ſoleil auroit terminé ſa carrière, & que comme il étoit abſolument néceſſaire que cette belle affligée ignorât que je fuſſe auſſi près d'elle, il falloit qu'elle me dérobât à ſa vue. Elle me conduiſit dans un appartement écarté, & m'y fournit abondamment de quoi réparer mes forces épuiſées par la fatigue du chemin que j'avois fait, & ſe rendit auprès de ſa maîtreſſe en lui cachant ſoigneuſement ce qui s'étoit paſſé entre nous, après m'avoir promis de venir me rejoindre lorſque la Reine ſeroit endormie.

Dès que je fus ſeul, je réfléchis ſérieuſement ſur mon projet. La crainte de ne pas réuſſir & le danger auquel je m'expoſois, me firent repentir de la démarche que j'avois faite. J'étois

preſque réſolu de me dérober par la fuite au châtiment qui m'étoit réſervé ſi j'étois découvert, lorſque cette fille vint me tirer de ma rêverie en me diſant que la Reine étoit profondément endormie, & que je pouvois ſans crainte exécuter le projet que j'avois formé en ſa faveur.

Je la ſuivis & m'introduiſis ſans bruit dans l'appartement qu'elle occupoit. Dieux! qu'elle étoit belle ! je ne fus plus maître de mes ſens, & je réſolus bien de profiter de la circonſtance pour éteindre le feu dont j'étois conſumé, au riſque de tout ce qui pourroit en arriver. Secondé par ſa confidente, j'enlevai le cadavre de ſon mari que je portai dans le jardin où je l'enterrai. Puis après m'être bruni le viſage & m'être couvert de la même robe dont il étoit revêtu, je dis à la confidente qu'elle me laiſſat ſeul & qu'elle ſe donnat bien de garde de ne rentrer que lorſque je l'appellerois. M'étant enſuite couché dans le cercueil, j'attendis avec impatience le réveil de la Princeſſe.

Ses inquiétudes la tirèrent bientôt de ſon aſſoupiſſement, & ſes plaintes

recommencèrent. Jugeant alors qu'il étoit tems de jouer mon rôle, je fis un mouvement qui la fit treſſaillir. Elle n'oſoit jetter les yeux ſur le cercueil, & déſiroit cependant ſavoir ce qui pouvoit occaſionner ce mouvement. Je profitai de ſon trouble, & compoſant ma voix, chère épouſe, lui dis-je, ne craignez rien & ceſſez de vous affliger. Le grand Brama, ſenſible à vos peines, me rend enfin à vos tendres empreſſemens. Il vient de me ranimer & de me tranſporter dans un lieu de délices ignoré des mortels. Il m'a permis de le quitter toutes les nuits pour les venir paſſer auprès de vous. Soyez reconnoiſſante d'un ſi grand bienfait. Remontez ſur le trône, rendez vous à vos ſujets & à vous-même. Songez que vous vous devez à l'état bien plus qu'à ma mémoire, & n'employez plus à vous plaindre un tems que vous devez partager entre les ſoins du gouvernement & les plaiſirs que vous prépare notre mutuelle tendreſſe Au reſte, gardez ſur tout ceci, un ſecret inviolable, autrement, nous ſerions bientôt privés du plaiſir de nous voir réunis. J'oubliois de vous

dire, ajoutai je encore, qu'une des conditions de mon retour eſt que nous nous entretenions ſans lumière, au moins les trois premiers jours de notre réunion. Eteignez donc cette lampe importune & je ne tarderai pas à voler à vos pieds & à vous donner les marques les moins équivoques de ma tendreſſe.

Effrayée de ces paroles, elle tomba évanouie ſur le ſopha où elle reſpiroit. Je profitai de cet évanouiſſement, j'éteignis la lumière qui éclairoit foiblement cette ſombre demeure, & j'allai me précipiter à ſes pieds. Je ſaiſis une de ſes mains que je parvins à réchauffer, & la tendreſſe qu'elle avoit pour moi cédant peu à peu à l'effroi que lui avoit cauſé cette aventure, elle ſouffrit d'abord mes embraſſemens ſans y répondre; mais, bientôt n'écoutant plus que ſon amour, elle me rendit le plus heureux des hommes. Je goûtai dans ſes bras mille douceurs, & lui perſuadai que Brama en me rendant à la vie, m'avoit doué de dons ſupérieurs à ceux dont jouiſſoient les êtres qui n'avoient pas encore parcouru les rivages des morts.

Cependant quelque fut le plaiſir que je goûtois avec une femme auſſi charmante, la crainte que le jour ne me ſurprit & ne découvrit la vérité, me fit ſonger à m'éloigner. Je ſuis forcé de vous quitter, lui dis-je, ma Sultane. Je vais me rendre dans le ſéjour que je dois habiter lorſque je ne ſerai point avec vous. Faites exactement tout ce que je viens de vous preſcrire, & gardez-moi un ſecret inviolable. Adieu, tendre épouſe, je vous tiendrai parole; faſſe le Ciel que votre tendreſſe ſoit toujours égale à la mienne.

En même-tems, m'étant arraché de ſes bras, j'allai rejoindre ſa confidente à laquelle je dis que la Princeſſe étoit abſolument revenue de ſa foibleſſe, qu'elle étoit toute diſpoſée à reprendre le gouvernement de ſes Etats. Après lui avoir recommandé fortement la plus grande diſcrétion ſur ce qui s'étoit paſſé, ce qu'elle me promit avec ſerment, je repris mes habits, & ſortis promptement de ce château pour me rendre à la ville. J'eus le bonheur de n'être point apperçu du gardien du Château qui, vraiſemblablement, étoit encore ivre.

L'événement répondit à mon attente. La crédule Sultane qui ne vit plus le corps de ſon époux, ne ſe doutant point de la tromperie, ſe rendit à ſon Palais & ſe remit à la tête des affaires. Pour moi, je me hâtai de rejoindre mes compagnons de voyage, & le même ſoir, le vent étant devenu favorable, nous en profitames pour mettre à la voile. Je laiſſai la Sultane Lindahar dans l'attente de revoir ſon époux qu'elle aura ſans doute oublié.

Le Calife ne put s'empêcher de rire de la ſimplicité de la Sultane; puis après qu'elle eut fait quelques momens le ſujet de la converſation, Aloph reprit ainſi la ſuite de ſes aventures.

Cinquième Aventure d'Aloph.

Nous arrivames bientôt dans l'Iſle de Bornéo qui contient pluſieurs Royaumes que je parcourus ſans qu'il me fut arrivé rien de remarquable; mais, m'étant rendu dans la ville d'Arondon, Capitale du Royaume qui porte ce nom; je fus témoin de l'événement le plus ſingulier & que ſi les choſes ne ſe fuſſent paſſées ſous mes yeux,

il me paroîtroit ſurpaſſer toute croyance. Je fus d'abord ſurpris en entrant dans cette ville de voir les femmes de toutes conditions aller & venir librement la tête chargée d'une eſpèce de monticule compoſée de pluſieurs touffes de cheveux aſſez artiſtement arrangés, & ſurmontés d'un panache de plumes de deux pieds de haut. Je les pris d'abord pour des courtiſannes qui ſont fort communes en ce pays là, & je ne pouvois pas concevoir qu'une ville de médiocre grandeur put entretenir un ſi grand nombre de femmes deſtinées aux plaiſirs des habitans; mais, qu'elle fut ma ſurpriſe lorſque j'appris que ces femmes étoient les épouſes des principaux du Royaume, & qu'il n'y avoit aucune différence entre leur manière de ſe mettre & celles des filles de joie dont elles copioient les modes & les ajuſtemens. Les hommes ne me parurent pas moins ridicules. Serrés dans des habits étroits qu'ils avoient ſubſtitués aux vêtemens commodes des Orientaux, à peine pouvoient-ils faire uſage de leurs bras enchaînés dans des eſpèces d'étuis qui paroiſſoient avoir été adoptés avec effort ſur les muſcles

qu'ils comprimoient. Un pourpoint d'une brièveté qui choquoit la décence les couvroit ſeulement juſqu'à la ceinture, & plus ils étoient ridicules, plus ils paroiſſoient avoir attrapé ce qu'ils appelloient le bon ton. Envain le Sultan qui régnoit dans cette contrée avoit tenté de rappeller parmi ce peuple léger les mœurs antiques de ſes illuſtres ayeux, tous ſes efforts avoient été inutiles; & comme ce peuple eſt naturellement gai, il prit le parti de le laiſſer vivre à ſa fantaiſie & de rire de ſes travers.

Après avoir ſatisfait ma curioſité ſur les objets qui méritoient d'être vus, je voulus connoître les environs de la Capitale, la ville étoit entourée de forêts immenſes où le Prince alloit ſouvent prendre le plaiſir de la chaſſe. Je réſolus de les parcourir & de viſiter les maiſons de plaiſance qui avoiſinoient ces forêts.

Un jour que fatigué des courſes que j'avois faites, je me repoſois à l'ombre d'un platane au pied duquel couloit une ſource d'eau vive, je vis arriver un homme de bonne mine. Il deſcendit de cheval ſans m'appercevoir, l'atta-

cha à un arbre peu éloigné du lieu où je repoſois, & vint droit à la ſource dans le deſſein de ſe rafraîchir. Il parut ſurpris à ma vue & me demanda qui j'étois & ce que je faiſois en ce lieu. Je ſuis un étranger, lui dis-je, qui parcours les endroits délicieux de cette forêt. Fatigué de ma courſe, j'ai choiſi ce lieu pour m'y repoſer & me ſouſtraire à la chaleur du jour.

Après s'être rafraichi, il vint s'aſſeoir à mes côtés & alloit commencer avec moi une converſation que je déſirois autant que lui, lorſqu'il fut interrompu par le bruit que fit un petit homme boiteux qui paroiſſoit courir de toutes ſes forces vers l'endroit où nous nous repoſions. Dès qu'il fut à dix pas de nous, il s'arrêta. Et nous ſifflant de la manière la plus comique, il fit cinq ou ſix gambades, & vint ſans façon ſe placer à côté de nous. Le Sultan, car c'étoit lui, qui, ayant quitté le gros des Chaſſeurs, étoit venu ſeul en cet endroit, ſurpris de la familiarité de ce petit homme, lui demanda d'où il venoit & pourquoi il avoit témoigné tant d'empreſſement de nous rejoindre. Ce Nain, au lieu de lui

répondre le fixa d'une manière encore plus groteſque, & ſe mit à rire encore plus fort.

Le Prince irrité ſe préparoit à le punir de ſon indiſcrétion, mais celui-ci prenant ſon ſérieux : Seigneur, lui dit-il, il ſeroit indigne d'un homme de votre rang de tirer vengeance d'une inſulte qui lui ſeroit faite de la part d'un homme tel que moi. Ne croyez pas au reſte que ce ſoit la crainte qui me faſſe parler ainſi ; c'eſt votre propre gloire qui me touche, & je ſerois fâché qu'un auſſi grand Prince ſe déshonorat par une action ſi peu conformé à la raiſon ; mais, lui dit le Sultan, comment me connois-tu ? as-tu pris naiſſance dans mes Etats ? parles, je veux abſolument ſavoir qui tu es. Je veux, je veux, repri: le petit homme, ne voiſa-t-il pas encore de ces ſaillies qui échappent à la Grandeur ! & ſi je ne le veux pas, moi, pouvez-vous me forcer de parler ? le Sultan dont la ſurpriſe augmentoit à chaque inſtant, ne ſavoit plus quelle contenance tenir. Eh bien, lui dit-il, fais ce que tu voudras ? je ne veux pas te contraindre ; mais, ſi tu ne veux pas me ſatisfaire,

laiſſe-moi du moins jouir tranquillement du repos que je ſuis venu chercher dans cette ſolitude.

C'eſt fort bien dit, reprit le petit homme, repoſons-nous donc & ne parlons plus. Alors jettant un regard malin ſur le Sultan, il fit encore un éclat de rire qui acheva de déconcerter le Monarque. Sors de ma préſence, lui dit le Prince, ou je te ferai repentir de ton inſolence. Le petit homme ſe relevant, fit encore quelques gambades accompagnées de grimaces ſi ridicules, que le Sultan malgré ſa colère, finit par en rire le premier. Approche, lui dit-il, ne crains rien, je jure par le grand Prophête qu'il ne te ſera fait aucun mal..... A la bonne heure, j'aime la douceur, c'eſt le ſeul moyen de tirer quelque choſe de moi. Alors il vint s'aſſeoir aux pieds du Sultan, lui témoignant le plus grand reſpect; ordonnez, lui dit-il, me voici prêt à vous obéir.

Mais, dis-moi d'abord qui tu es?.... Qui je ſuis? je n'en ſçais rien. D'où viens-tu?... Encore moins. Où te propoſes-tu d'aller? Je n'en ſçais pas davantage; car je voyagerai juſqu'à

ce que j'aie trouvé un homme parfaitement heureux, ainſi vous voyez que j'ai encore bien du chemin à faire. Pas tant que tu le crois, reprit le Sultan, tu dis que tu me connois & tu cherches encore ? tu ne ſçais donc pas que perſonne ne jouit d'un bonheur plus inaltérable que le mien ? Le petit homme le regarda d'un air dédaigneux en ſecouant la tête, pour lui faire ſentir qu'il n'étoit pas de ſon avis; en vérité dit le Sultan, tu me fâcherois ſi tu en valois la peine; mais, puiſque tu me connois, comment peus-tu douter de mon bonheur ?... Si vous n'êtes pas heureux, au moins vous croyez l'être, & c'eſt toujours quelque choſe, car le bonheur ne gît que dans l'opinion; & ſi vous êtes ſage, vous ne chercherez pas à vous détromper. Mais, dit le Sultan, ne ſuis-je pas le maître du plus beau canton de l'univers ? mes ſujets m'obéiſſent plutôt par inclination que par devoir; mes femmes m'aiment beaucoup plus que ſouvent je ne le voudrois; car, leur tendreſſe m'eſt quelquefois à charge. Je n'ai pas à la vérité de ſucceſſeurs de ma lignée, mais, j'en

ſuis plus heureux, étant exempt des inquiétudes & des chagrins inſéparables de la paternité. Mes Miniſtres ſont d'une capacité rare; mes troupes les plus braves de l'Inde, mes Généraux d'une valeur & d'une expérience conſommées; mon Royaume eſt peuplé de ſavans qui font l'admiration de mes voiſins, la Muſique, la Poéſie & tous les Arts ont atteint dans cette heureuſe contrée un dégré de perfection que les autres Nations s'efforceroient en vain de vouloir égaler, il n'y a pas juſqu'aux bagatelles dans leſquelles mes ſujets n'excellent; les extravagances mêmes de mes Marchandes de Modes ſont copiées avec avidité par mes rivaux, & tu prétends que je ne ſuis pas heureux? que faut-il donc pour jouir du bonheur?

Tout celà eſt fort bon, dit le petit homme, mais permettez-moi de n'être pas de votre avis. J'en ſuis fâché, mais je ne ſuis pas courtiſan, & la flatterie m'a toujours paru le vice le plus bas & le plus odieux. Au reſte jouiſſez de votre bonheur, & ne cherchez pas par une curioſité mal placée à diſſiper

les nuages qui cachent à vos yeux toute votre misère.

En vérité, dit le Sultan, tu m'impatientes ! Jamais on n'a pouſſé l'inſolence auſſi loin, mais, tu m'amuſes, & je t'ai promis de ne point me fâcher. Dis-moi donc en quoi tu me trouves malheureux ; je te permets de déchirer ce voile officieux dont tu viens de me parler. Je me ſens aſſez de force pour ſupporter l'idée d'un malheur que tu ne repréſentes à mes yeux que pour troubler la félicité dont je jouis.... Gardez-vous bien de toucher à ce voile, reprit le petit homme, une fois déchiré il n'y auroit plus de remède, & la vérité toute nue ſeroit pour vous d'un poids accablant, car je ne vous ſoupçonne pas aſſez de Philoſophie pour voir de ſang-froid les illuſions dont vous êtes environné.... Tu me déſeſpères, s'écria le Sultan, parles donc malheureux ; & ſi tu t'obſtines à te taire, je crains de n'être pas le maître de tenir la parole que je t'ai donnée.

Le Nain, loin d'être épouvanté des menaces du Sultan, le regarda d'un air de pitié. Puiſque vous l'ordonnez,

dit il, il faut bien vous ſatisfaire Alors il tira une plume du bonnet qui lui couvroit la tête, & la remit entre les mains du Sultan. Allez, lui dit-il, rejoindre vos Chaſſeurs qui ſont inquiets de votre abſence, & retournez dans votre Capitale : cette plume a la vertu d'ouvrir toutes les portes, vous ſerez le maître de vous inſtruire de la vérité que vous n avez jamais connue juſqu'ici. Dans trois jours je vous reverrai & vous me ferez pa t de vos découvertes. Il ſe leva en même-tems, traça autour de lui un cercle avec ſa baguette, ſe tourna vers les quatre parties du monde en prononçant des mots auxquelles nous ne pûmes rien comprendre, & diſparut à nos yeux.

Le Sultan ſurpris du prodige qui venoit de s'opérer, reſta un moment comme immobile, je n'étois pas moi-même ſans inquiétude ; mais, curieux de voir à quoi tout celà aboutiroit, je me levai & me préparai à retourner dans la Capitale, me doutant bien que je pourrois y apprendre quels ſeroient les effets des promeſſes du Génie, car je ne pouvois pas imaginer

giner qu'il fut autre choſe, lorſque le Sultan ſortant de l'eſpèce de l'éthargie dans laquelle il étoit plongé, jeune étranger, me dit il, je vous recommande le plus profond ſecret ſur ce que vous venez de voir & d'entendre. Rendez-vous demain à mon Palais, je veux ſçavoir qui vous êtes, & ſi vous êtes diſcret, je vous mettrai dans le cas de ne point regretter le lieu de votre naiſſance. Songez bien que votre tête me répondra de la moindre indiſcrétion de votre part. Il remonta ſur le champ à cheval, & partit comme un éclair. Je le perdis bientôt de vue.

Comme je n'étois pas fort éloigné de la ville, j'arrivai au bout d'une heure dans le Fauxbourg; mais, quelle fut ma ſurpriſe lorſque j'approchai de la principale porte, de voir tous les Chaſſeurs qui avoient accompagné le Sultan dans le même ordre qu'ils gardoient en marchant, faiſant tous les mouvemens que font ordinairement les Cavaliers lorſqu'ils preſſent leurs chevaux & criants *place, place, voici le Sultan.*

Je m'approchai d'eux ſans rien dire; je les conſidérai avec un étonnement

que je ne puis exprimer, & m'apperçus que les chevaux galoppoient ſans avancer d'un pas & que les Cavaliers les preſſoient ſans ſuccès. Je m'adreſſai à l'un d'eux, & je lui demandai ſi le Sultan étoit rentré dans la ville, mais il ne parut pas m'entendre, & continua le même manége ſans m'appercevoir. Je les examinai tous avec la dernière attention, ils étoient tous dans le même état; alors je ne doutai plus que tout ceci ne fut un effet de l'enchantement du Génie, & je m'avançai vers l'intérieur de la ville. Quel ſpectacle vint frapper mes yeux! les habitans, les uns debout, les autres dans les diverſes attitudes où ils s'étoient trouvés au moment de l'enchantement étoient aſſez ſemblables à un tableau mouvant & offroient le ſpectacle le plus ſingulier. Comme la faim me preſſoit, j'entrai dans la première maiſon que je trouvai à ma bienſéance. Je pris tout ce les proviſions dont j'avois beſoin, & je parcourus toute la ville en conſidérant attentivement les différentes attitudes de ſes habitans.

Je n'oſai cependant pas me préſenter au Palais, réſolu d'attendre juſqu'au

lendemain ſuivant, l'ordre que m'avoit donné le Sultan. Je paſſai la nuit dans un ſuperbe hôtel dont je trouvai la porte ouverte, & le lendemain à la pointe du jour, je voulus pénétrer dans les appartemens pour être témoin des ſcènes qui s'y paſſoient; mais, comme je n'avois pas la plume du Génie, il me fut impoſſible de paſſer plus avant, les portes étant exactement fermées.

Dès que je m'apperçus que je pouvois ſans indiſcrétion me préſenter au Sultan, je gagnai les cours du Palais que je trouvai ouvertes. Les Gardes y étoient à la place qu'ils avoient coutume d'occuper, mais je n'éprouvai de leur part aucune réſiſtance, & je paſſai ſans obſtacle juſqu'à la troiſième enceinte. C'étoit là que réſidoit le Sultan. J'apperçus au fond de la cour un eſcalier de marbre qui conduiſoit à la terraſſe qui régnoit autour des appartemens. Cette terraſſe étoit occupée par quarante Eunuques armés de pertuiſannes, & qui étoient dans la même attitude que les Gardes des autres enceintes. Je paſſai à côté d'eux ſans qu'ils y fiſſent la moindre

attention ; & après avoir parcouru pluſieurs ſalles meublées avec la dernière magnificence, je pénétrai juſqu'au cabinet du Sultan. Je le trouvai couché ſur un ſopha, la tête appuyée ſur ces deux mains & tellement abattu, qu'il ne s'apperçevoit pas que je fuſſe à côté de lui.

Je reſtai quelque tems à le conſidérer ſans oſer avancer. Les ſoupirs redoublés qu'il laiſſoit échapper me faiſoient partager le trouble dont ſon ame étoit agitée. La crainte me ſaiſit à l'inſtant, & j'allois me retirer, lorſque ce Prince ayant fixé les yeux ſur moi, ſe leva avec précipitation. Il me prit la main qu'il me ſerra fortement ; & me faiſant parcourir avec lui la galerie qui répondoit à ſon appartement, il m'en fit faire pluſieurs fois le tour ſans me dire un ſeul mot. J'étois dans l'état le plus violent, je n'oſois pas lui adreſſer la parole, & je tremblois de devenir la victime de la fureur, dont il paroiſſoit animé. Mes ſens ſe glacèrent dans mes veines, & les forces m'abandonnèrent au point que je tombai à ſes pieds ſans mouvement.

L'état où je me trouvois fit ſur lui la plus vive impreſſion. Il me releva avec bonté & me procura des ſecours qui furent ſi efficaces, que je ne tardai pas à en reſſentir les effets. Ne crains rien, me dit-il, quand il me vit un peu plus tranquille, j'ai beſoin de ton ſecours, tu es le ſeul être dans ce Palais avec lequel je puis m'entretenir, ſuis moi, & vois ſi je ne ſuis pas le plus malheureux des ſouverains. Fatale curioſité, que tu me coûtes cher! & que j'euſſe été bien plus ſage de ſuivre les avis de ce Génie qui me conſeilloit de conſerver la bonne opinion que j'avois de mon prétendu bonheur ſans chercher à déchirer le voile qui cachoit mes foibleſſes! Il me fit aſſeoir à ſes côtés, & me raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre ſéparation.

Etonné, me dit-il, de me trouver ſeul à l'entrée de la ville, je retournai ſur mes pas pour voir ce que ma ſuite étoit devenue; mais, quel fut mon étonnement, lorſque je vis mes Officiers & mes Eunuque dans l'état où ſans doute tu les a vus. Envain je les preſſai de me ſuivre, ils étoient ſourds à ma voix. Furieux, je voulois

uſer de violence pour les obliger de marcher ; mais, au moment où je voulus faire uſage de mon ſabre, je me ſentis le bras appéſanti, & au lieu de tirer cette arme du fourreau, je l'enfonçois encore plus avant. Déſeſpéré de ce contre-tems, je les quittai & je parcourus ſeul toutes les rues de ma Capitale.

Je trouvai par-tout le peuple dans un mouvement convulſif, & répétant ſans ceſſe des mots ſans ſuite dont je ne pouvois concevoir le ſens. Je vis alors clairement que le charme opéroit, je pris le parti de me ſoumettre. Je me rendis à mon Palais. J'entrai dans l'appartement de mes femmes. Que te dirai-je ? je vis clairement que j'étois trahi. Ce qui me mit au déſeſpoir, ce fut de voir celle pour laquelle j'avois le plus d'attachement & qui me donnoit les marques les plus vives de ſa tendreſſe, qui ſe dédomageoit des complaiſences qu'elle avoit pour moi en prodiguant les careſſes les moins équivoques à l'un de mes eſclaves. Je voulus laver dans ſon ſang l'injure qu'elle me faiſoit, mais une force irréſiſtible s'oppoſa à ma rage.

Je fus obligé de ſouffrir un attentat dont je ne pouvois punir les auteurs.

Je paſſai dans les différens appartemens du Palais. Je ne vis par tout que des images qui me retraçoient fidèlement mes malheurs. Epuiſé de fatigue, je me trouvai machinalement dans ce cabinet & j'y reſtai dans une eſpèce d'anéantiſſement dont je ne ſuis ſorti qu'au moment de ton arrivée.

Raſſuré par les bontés du Sultan, je me haſardai de lui donner des conſeils qui ne lui furent pas inutiles. Seigneur, lui dis-je, tout ce que vous voyez n'eſt qu'une illuſion. C'eſt l'effet d'un enchantement, & peut-être que le Génie, choqué de l'opinion que vous aviez de votre bonheur, & de l'eſpèce de défi que vous lui avez fait, veut vous punir, en ne faiſant paroître à vos yeux que des objets qui peuvent vous affliger.

Que je ſerois heureux, me dit-il, ſi cela étoit ainſi? mais, je vois trop bien qu'il ne m'eſt pas poſſible de douter de ce que j'ai vu. La Sultane ma mère, la Sultane Reine, & quelques autres pour leſquelles je n'avois que de l'eſtime, gémiſſent de ma

paſſion pour l'infâme Fatmé. J'ai compris par les dernières paroles qui leurs ſont échappées au moment de l'enchantement que cette malheureuſe paſſion faiſoit le ſujet de leur entretien. Fatmé eſt trop mépriſable, diſent-elles, pour conſerver long tems les bonnes graces du Sultan Eh bien, Prince, loin de vous affliger des ſcènes dont vous avez été le témoin, vous devez être fort content d'avoir pu découvrir une vérité qui, connue peut-être trop tard, vous auroit cauſé des chagrins encore plus cuiſans.

Profitez donc de la liberté que vous avez de parcourir ſans obſtacle toutes les maiſons de la Ville, vous y trouverez ſûrement des motifs de conſolation, & vous verrez que vous n'êtes pas le ſeul homme qui ait à ſe plaindre des infidélités d'un ſexe fragile dont la foibleſſe doit faire excuſer les défauts.

Eh bien, dit le Sultan, je veux ſuivre tes conſeils. Tu m'accompagneras par-tout où j'irai, & tu ſeras le témoin de mes découvertes; mais, comme nous ne ſommes pas enchantés, nous avons beſoin de réparer nos forces. Il me conduiſit alors dans l'endroit où

l'on préparoit les mets qu'on avoit coutume de lui ſervir. Nous y trouvâmes les Officiers dans la même poſture où ils étoient la veille. Les uns faiſoient rôtir les viandes, d'autres préparoient le ſorbet. Un autre verſoit dans une coupe d'une grandeur extraordinaire du vin de Schiras qu'il ſe préparoit à boire au dépens du Sultan. Plus loin, un des moindres Officiers avec deux de ſes compagnons dépecoit des perdrix, qui, à en juger par l'odorat, devoient être excellentes, nous nous ſaiſimes du plat, & nous voulûmes bien nous contenter du déjeûner de ces Meſſieurs.

Le Sultan ne put s'empêcher de rire en voyant la manière dons ſes gens en uſoient à ſon égard. Ces différens groupes, aſſez plaiſans par leur diverſes attitudes, parurent le diſtraire un inſtant de ſes chagrins; mais, reprenant bientôt ſon air ſérieux, il devint rêveur & me fixa attentivement ſans me dire un ſeul mot. Je ne négligeai rien pour le tirer de cet état. Souvenez-vous, Seigneur, lui dis-je, de la promeſſe que vous m'avez faite de m'introduire dans les

principales maiſons de la Ville. Profitons du tems qui nous eſt accordé, que ſçavons nous ſi le Génie qui a fait l'enchantement ne changera pas bientôt de volonté ? alors, vous vous repentiriez, mais trop tard, de n'avoir pas profité des lumières qu'il vouloit vous procurer. Tu as raiſon, me dit le Sultan, ſuis moi, & nous verrons ſans doute des choſes plus ſurprenantes que celles que nous avons vues juſqu'ici.

Nous commençâmes nos courſes par le Palais du grand Viſir. Nous ne trouverons rien ici de fort amuſant, me dit le Prince. Alvanach eſt un homme ſage & laborieux, il eſt ſûrement occupé actuellement à parcourir les dépêches de mes Gouverneurs ou à leur faire réponſe ; mais, qu'importe, je ſuis bien aiſe de ſavoir ce qu'il fait actuellement. Nous entrâmes ſans parler à qui que ce fut. Nous trouvâmes dans les antichambres pluſieurs eſclaves occupés à jouer aux échecs. Nous n'y fimes pas la moindre attention. Nous pénétrâmes dans le cabinet du Viſir ; mais, quel fut notre étonnement lorſque nous le vîmes occupé très-ſérieuſement à pourſuivre des

mouches qui, voltigeant autour de lui, sembloient l'occuper tout entier. Sur le bureau, au lieu de papiers, nous ne vîmes qu'un livre à demi ouvert; c'étoit un recueil assez gai des galanteries des femmes de la Cour. Trois ou quatre lettres qui paroissoient lui avoir été adressées dans le jour, nous parurent mériter toute notre attention. Nous les ouvrîmes, & nous découvrîmes à la lecture que nous en fîmes, que c'étoient autant de rendez-vous qui lui étoient donnés par les plus belles personnes de la Cour. Voilà, me dit le Sultan, les brillantes occupations de l'homme en qui j'avois mis toute ma confiance. Malheureux, s'écria-t-il.....Seigneur, lui dis-je, ne vous souvenez-vous pas qu'il n'est pas en votre pouvoir de punir? passons dans les autres appartemens, & nous verrons peut-être des choses plus interressantes, nous découvrîmes dans le cabinet une Portière qui fermoit une pièce assez vaste, nous nous y rendîmes, & nous apperçûmes un grand homme sec entouré de papiers qu'il paroissoit avoir lus fort attentivement. Il tenoit à la main une dépêche de

l'Ambaſſadeur du Sultan qui contenoit les détails les plus circonſtanciés d'une irruption qu'un puiſſant Prince de ſes voiſins ſe préparoit à faire dans ſes Etats, & nous l'entendîmes répéter à pluſieurs repriſes, *que dira le Sultan lorſqu'il apprendra cette nouvelle* ? auprès de lui étoient différens projets ſur la guerre & la Finance, tous appoſtillés de ſa main. Plus loin, un état de dépenſe & de recette avec des notes fort inſtructives & une infinité d'autres mémoires qui prouvoient l'importance des occupations de ce perſonnage. Voici donc, dit le Sultan, mon principal Miniſtre. Le Viſir n'eſt que ſon repréſentant, il jouit d'une réputation brillante qu'il ne doit qu'aux veilles de cet homme obſcur qui m'eſt abſolument inconnu; mais, je dois au moins lui ſavoir gré d'avoir fait auſſi bon choix. Si les choſes viennent à changer, je ſçais à qui je dois accorder ma confiance.

Nous ſortîmes de cet arrière cabinet & nous pénétrâmes juſqu'à l'appartement des femmes. Dieu ! que de beautés nous découvrîmes ? mais, quelle fut notre ſurpriſe lorſque nous

apperçûmes celle qui paroiſſoit jouir de toute la faveur du Miniſtre, embraſſant étroitement un jeune Derviche à qui vraiſemblablement elle alloit accorder la dernière faveur, lorſquelle fut arrêtée par l'enchantement du Génie boiteux. Le Sultan malgré toute la colère dont il étoit animé ne put s'empêcher de rire. De quoi nous ſervent, s'écria-t il, nos ſerrures & nos verrouils, puiſque malgré toutes ces précautions nous ſubiſſons le ſort des Nations Européennes dont nous trouvons les mœurs abominables par la liberté qu'ils accordent à leurs femmes qui en jouiſſent ſans aucune pudeur. Mais, c'eſt trop long-tems s'occuper de ces ſottiſes, je ſuis curieux de ſavoir ce qui ſe paſſe chez mon grand Tréſorier.

C'eſt un homme fort intelligent. Il aime un peu la dépenſe; mais la ſageſſe de ſon Adminiſtration & les reſſources abondantes qu'il me procure me font oublier ſa prodigalité.

Nous arrivâmes bientôt à ſon Hôtel. Des eſclaves vêtus magnifiquement garniſſoient toutes les Cours qui conduiſoient aux appartemens. Mais, il

eſt impoſſible d'exprimer la fureur que fit éclater le Sultan, lorſqu'il vit le luxe qui régnoit dans cette maiſon. Le Palais du Souverain qui paſſoit pour le plus ſuperbe de l'Orient, n'étoit rien en comparaiſon de ce qui ſe voyoit chez ſon Tréſorier. L'or, les pierres précieuſes & toutes les autres choſes auxquelles les hommes attachent un ſi haut prix, y étoient prodigués de toute part.

Le plus petit meuble étoit d'une richeſſe & d'un fini qu'on auroit peine à concevoir. Ce nouveau Créſus, étalé ſur un ſopha de brocard tiſſu des plus belles perles, dormoit profondément. Deux femmes de la plus grande beauté & à demie nues rafraîchiſſoient l'air qu'on reſpiroit en cet endroit avec des éventails faits de la matière la plus précieuſe. Sur une table faite d'un aſſortiment d'émeraudes & d'amethiſtes, étoit un portrait peint en miniature qui attira toute notre attention. Ce portrait repréſentoit une femme dont les traits avoient quelque choſe de divin. Auprès de ce portrait étoit une lettre décachetée Le Sultan la lut avec avidité. Elle portoit en ſubſtance que cette

belle perſonne, fille d'un Viſir diſgracié du Mogol, étoit en route pour venir embellir le ſérail du Tréſorier, & le Banquier accuſoit en même-tems la réception de cent mille Piaſtres qu'il avoit, diſoit-il, fait diſtribuer à ceux qui étoient chargés de veiller ſur cette femme & la déterminer au voyage. Voilà donc, dit le Sultan, l'uſage que fait ce malheureux, des richeſſes de l'Etat qui lui ſont confiées? Si jamais le charme ceſſe, il me paiera bien chèrement toutes ſes folies. Nous laiſſâmes ce Créſus Automate dans ſon aſſoupiſſement, & nous paſſâmes dans une autre pièce. Nous y trouvâmes pluſieurs Mémoires adreſſés au Tréſorier. Le Sultan pâlit à la lecture d'un de ces Memoires à la tête duquel on liſoit : *Projet pour debarraſſer le peuple d'un ſuperflu dont il abuſe ſouvent aux dépens de ſa ſanté..... Ce projet produira des ſommes immenſes, & vaudra au Tréſorier un million de pièces d'or par chaque année.* Ce projet étoit apoſtillé de la main de cet Officier, & nous vîmes clairement qu'il ſe préparoit à mettre tout en œuvre pour le faire réuſſir.

C'eſt donc aux dépends des malheureux, s'écria le Sultan, que cette ſangſue nourrit ce luxe meurtrier ? ô Génie, que ne m'eſt-il permis de poignarder ce coquin ! il ſortit ſur le champ, & trouva à quatre pas de-là une maiſon dont l'extérieur n'avoit rien d'impoſant. La porte étoit entrouverte, nous eûmes la curioſité d'y entrer.

Nous trouvâmes dans le veſtibule un eſclave pâle & décharné qui dévoroit avec avidité les reſtes d'un mauvais melon qui étoit rongé juſqu'au verd de la côte. Un peu de ris à l'eau paroiſſoit être deſtiné à compoſer toute ſa nourriture.

Nous pénétrâmes plus avant, & après avoir, au moyen de la plume enchantée, ouvert quatre portes exactement fermées, nous trouvâmes un petit vieillard deſſéché preſque enſeveli ſous un tas de ſacs d'argent qui lui étoient tombés ſur le corps au moment où il vouloit en placer un ſur une pile fort élevée. Les efforts qu'il faiſoit pour ſe débarraſſer de ce fardeau dans lequel il trouvoit tout ſon bonheur, nous amuſèrent un inſtant, & bientôt

nous ſortîmes en réfléchiſſant ſur les caprices de la nature qui nous inſpirent des goûts ſi différens; car celui-ci prenoit autant de ſoins pour accumuler ſes richeſſes, que le grand Treſorier ſe donnoit de mouvemens pour diſſiper celles de l'Etat. Si le charme ceſſe, dit le Sultan, je mettrai le Tréſorier à la place de l'eſclave de cet avare, je veux qu'il le ſerve pendant trois ans, c'eſt le plus grand ſupplice qu'on puiſſe infliger à un homme de ſa ſorte.

Après avoir parcouru pluſieurs maiſons où nous ne trouvâmes rien de remarquable, nous entrâmes dans un édifice où réſidoient pluſieurs hommes célèbres qui s'appliquoient à la Littérature. Voyons, dit le Sultan, à quoi s'occupent dans l'intérieur de leur maiſon ces hommes que le public regarde avec une eſpèce d'admiration. Nous pénétrâmes ſans peine dans un cabinet où nous trouvâmes un homme abſolument inconnu au Sultan, quoi qu'il lui eut dédié un de ſes ouvrages. Cet homme étoit entouré d'un grand nombre *d'in-folio* qui étoient étalés ſur des pupitres & marqués en marge

d'une note qui contenoit, *ceci eſt bon à prendre*. Le Sultan m'o donna de parcourir un cahier aſſez volumineux que ce prétendu ſavant avoit devant lui. Je lui fis remarquer que ce cahier n'étoit compoſé que d'extraits, que cet obſcur compilateur avoit tirées ſans choix & ſans diſcernement, des différens *in-folio* dont il étoit entouré. Une femme maigre & livide étoit debout & répétoit ſans ceſſe, *on dit que cela ne vaut rien. Qu'importe*, diſoit notre homme, *j'aurai la penſion*: voilà donc, s'écria le Sultan, ces hommes que nous avons la foibleſſe de croire des êtres importans, parce qu'ils copient ſans relâche & ſans goût, des livres qu'on ne lit plus. Le ſtyle barbare & lourd qu'il employent ſous un titre pompeux nous en impoſe, nous n'avons pas la patience de les examiner, & nous aimons mieux, ſur la foi de leurs inſipides productions, leur donner des récompenſes qui ne ſont dûes qu'au vrai mérite, que de nous donner la peine de les apprécier par un examen ſévère que ces mauvaiſes rapſodies ne pourroient ſoutenir. Oh! Monſieur le faux ſavant! s'écria le Sultan, vous

n'aurez point de penſion, je vous jure, & puiſque vous aimez tant à écrire, je vous emploierai à tranſcrire les mémoires de mon maître d'hôtel, ce qui vous conviendra beaucoup mieux.

Nous ſortîmes de cette maiſon, & comme il étoit nuit, nous réſolûmes de regagner le Palais pour y prendre du repos; mais en paſſant près d'un cul-de-ſac, nous fûmes arrêtés par un bruit confus & des battemens de mains multipliés accompagnés de *vivat.* Les cris perçans qui s'élevoient à travers ce tumulte, nous forcèrent, preſque malgré nous, à pénétrer dans le lieu écarté d'où partoit ce bruit.

Les portes étoient exactement fermées, mais elles ne purent réſiſter à la vertu de la plume du Génie boiteux. Nous entrâmes ſans difficulté. Deux hommes le ſabre à la main & ceints d'un eſpèce de tablier gardoient l'entrée de la principale pièce. Ils ne parurent pas nous appercevoir. Nous pénétrâmes dans cette ſalle éclairée de ſoixante-dix bougies, & magnifiquement décorée. Dans le fond nous apperçûmes un trône ſuperbe couvert d'un dais magnifique de couleur d'azur, par-

ſemée d'étoiles d'or. Sur des banquettes rangées artiſtement, autour de cette ſalle étoient aſſiſes quarante ou cinquante perſonnes de tout état, battant des mains & criant, ou plutôt hurlant d'une manière effroyable. Un malheureux, les yeux bandés & dans l'état du plus vil abandon, étoit entre deux de ces hommes qui le tenoient étroitement ſerré. Et lui appuyant ſur ſur la poitrine la pointe de leur ſabre, le promenoient impitoyablement autour de cette ſalle & lui faiſoient faire des ſauts & des gambades qui, malgré notre étonnement, nous faiſoient rire.

Le Préſident de cette Aſſemblée, orné d'un ruban bleu au bout duquel pendoit une équerre, tenant à la main un martau d'ebène, étoit debout & crioit de toutes ſes forces & en groſſiſſant ſa voix, *ne le ménagez pas.* Nous avançâmes juſques aux pieds de ſon trône, & nous trouvâmes ſur une table qu'il avoit devant lui la formule d'un ſerment qui nous parut exécrable. Qu'eſt-ce que ceci, s'écria le Sultan, & queſt-ce que ſe propoſent ces Enragés ? d'où vient tout ce vacarme ?

eſt-ce qu'ils veulent égorger ce miſérable qu'ils tourmentent ainſi ? voilà donc comme je ſuis inſtruit de ce qui ſe paſſe dans ma Capitale ! Par la pierre ſacrée, le Cadi me répondra ſur ſa tête de tout le mal qui ſe fait ici. Je ne pus m'empêcher de rire de la colère du Sultan. Comme j'avois beaucoup voyagé, je connoiſſois les myſtères de ces Aſſemblées maçoniques. Raſſurez-vous, lui dis-je, lumière du monde, tout ceci n'eſt qu'un jeu : le ſot qu'on tourmente ainſi, en ſera quitte pour la peur, & tout ſe terminera par un bon repas que les frères feront aux dépens du curieux. Je veux ſçavoir, dit le Sultan, ce que c'eſt que cette aſſociation. Je vous en inſtruirai, lui dis-je, mais, pour le préſent, qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que ces graves perſonnages que vous voyez ici, ne ſont que des enfans qui jouent à la chapelle, & qui ſemblables à ces mêmes enfans, s'occupent très-ſérieuſement d'un jeu qui ne peut tout au plus qu'exciter le ſourire d'un homme de ſang-froid.

Nous ſortîmes de cet endroit & nous rentrâmes au Palais, où nous

trouvâmes dus proviſions plus que ſuffiſantes pour nous ſoutenir. Je conduiſis le Prince dans ſon appartement, & je me retirai dans un boudoir délicieux où je me repoſai agréablement des fatigues du jour.

J'étois encore dans les bras du ſommeil, lorſque je fus éveillé par le Sultan. Aurois tu oublié, me dit-il, qu'il nous reſte encore beaucoup d'obſervations à faire ? ſuis-moi, je te ferai voir des choſes qui mériteront toute ton attention. Je me levai à l'inſtant, mais, comme nous nous diſpoſions à ſortir de la dernière enceinte, nous rencontrâmes le Génie. Il étoit vêtu ſuperbement ce jour là, & paroiſſoit de la meilleure humeur. Je vous avois donné juſqu'à demain, dit-il au Sultan pour faire vos découvertes, mais, vous en avez vu aſſez pour vous convaincre que perſonne n'eſt véritablement heureux, & qu'il ne faut pas toujours chercher par une curioſité indiſcrète a pénétrer le ſecret des cœurs.

Au reſte, la petite leçon que je vous ai donnée ne vous ſera pas inutile, & vous apprendra à mettre plus de

circonſpection dans le choix de ceux en qui vous devez placer votre confiance. Alors il leva ſa baguette, & après avoir fait trois cercles, il ſe plaça au milieu & prononça quelque mots qui firent ceſſer tout-à-coup l'enchantement. Nous apperçûmes les Gardes qui reprenoient leurs fonctions & ſe promenèrent à leur poſte comme auparavant, nous vîmes les Officiers du Palais aller & venir; en un mot tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Si vous êtes ſage, ajouta le Génie, vous ne ſévirez pas avec trop de ſévérité contre ceux dont vous avez à vous plaindre. Vous étiez trop inſouciant, & c'eſt à votre légèreté que vous devez imputer les vices que vous avez découverts. Votre maîtreſſe eſt infidelle, mariez-là ſans bruit avec celui de vos Officiers qui lui plaît. Ils ſeront bientôt las l'un de l'autre & vous ſerez ſuffiſamment vengé. Votre Viſir eſt léger, mais il a aſſez de diſcernement pour ſe faire aider par des gens habiles, c'eſt tout ce que vous pouvez ſouhaiter de mieux. A l'égard du Tréſorier, ſon luxe eſt inſolent, ainſi que celui de tous ceux qui manient vos deniers,

ne confiez vos Finances qu'à des gens qui auront montré beaucoup d'économie dans leurs propres affaires, & surveillez-les assez pour ne pas les mettre dans le cas de faire des profits immenses qui tournent au détriment du peuple qu'ils accablent, & les mettent dans le cas d'abuser de ces richesses mal acquises. Il fit en même-tems une gambade & disparut à nos yeux. Nous rentrâmes dans le cabinet du Sultan qui me combla de caresses, & m'offrit les plus grands avantages si je voulois rester auprès de lui; mais le désir que j'avois de voyager l'emporta sur toute autre considération. Après avoir resté quelques jours dans son Palais, je lui demandai la permission de partir. Il me l'accorda avec peine. Comblé de ses présens, je sortis de ses Etats, & m'embarquai pour continuer ma route, vers l'Isle de Bornéo, où j'avois le dessein d'aller.

Sixième Aventure d'Aloph.

Après avoir passé le détroit de la Sonde entre les Isles de Sumatra & de Java, nous entrâmes dans la grande mer.

mer. Nous fimes voile vers les côtes de l'Arabie ; mais le mauvais tems nous ayant forcé de prendre terre dans l'Iſle de Locotera, nous deſcendîmes tous, excepté quelques matelots qu'on laiſſa pour la Garde du Navire. Comme nous ne connoiſſions pas le pays, & que les vaiſſeaux que nous avions découverts nous faiſoient préſumer qu'il y avoit des étrangers, nous prîmes nos armes & nous marchâmes en bon ordre ; mais nous n'eûmes pas fait une demie lieue que nous apperçûmes une femme qui couroit vers nous de toute ſa force, & qui, baignée de larmes, ne ſe vit pas plutôt à portée d'être entendue, qu'elle ſe proſterna devant nous. Seigneurs, s'écria-t-elle, ſi vous êtes Muſulmans, comme j'en puis juger à votre extérieur, ne refuſez pas de ſecourir des infortunés qui ſont prêts à devenir la victime du plus barbare de tous les hommes. Hâtez-vous, de grace ; les momens ſont précieux, & peut-être n'eſt-il plus tems. Hélas, malheureux époux, à quel ſort étiez-vous réſervé !

Touchés des larmes de cette femme, nous doublâmes le pas pour faire le

tour d'une montagne au pied de laquelle nous étions. Nous arrivâmes bientôt dans une vallée ſpacieuſe où ſe paſſoit une ſcène qui nous fit frémir d'horreur, & qui bientôt excita dans notre ame des ſentimens de colère & d'indignation dont nous ne fûmes pas les maîtres.

Nous vîmes un homme d'une figure affreuſe qui, par la manière dont il étoit vêtu, nous parut être un idolâtre. Il étoit entouré des cadavres de pluſieurs Muſulmans qu'il venoit de faire maſſacrer par ceux de ſa ſuite, & qui non content de cette barbarie, faiſoit égorger & couper par morceaux des femmes dont les cris auroient touché les cœurs les plus inſenſibles.

Un peu plus loin, nous apperçûmes un jeune homme avec une jeune fille attachés à des arbres & qui ſembloient attendre un ſort pareil. Seigneurs, s'écrièrent-ils dès qu'ils nous virent approcher de leur côté, ne nous refuſez pas un prompt ſecours dans la circonſtance affreuſe où nous nous trouvons. C'eſt le Prince d'Aden & la Princeſſe de Carfur qui vous le demandent. Daignez nous ſauver du

péril imminent où nous ſommes. J'ai trop de confiance en votre généroſité pour n'être pas perſuadé que vous ne ſouffrirez pas qu'un idolâtre nous traite en votre préſence avec tant de cruauté.

Nous ne balançâmes point ſur le parti que nous avions à prendre. Nous fondîmes avec impétuoſité ſur ces barbares. Comme nous étions en nombre à peu près égal, le combat fut opiniâtre. Nos adverſaires ſe défendoient comme des furieux, & nous diſputèrent long-tems la victoire; mais enfin, ſoutenus par le grand Prophète qui ne refuſe jamais ſon ſecours aux fidèles Muſulmans, nous les fimes tous tomber ſous nos coups, & la mort de leur Chef à qui j'eus le bonheur de faire mordre la pouſſière, après une vigoureuſe réſiſtance, ayant découragé le reſte de ſes gens, nous nous hâtâmes de délier ces deux infortunés qui ne ceſſoient de nous donner des marques de la plus vive reconnoiſſance.

Cette expédition terminée, nous quittâmes cette affreuſe vallée accompagnés des infortunés que nous venions de ſecourir. Nous regagnames le rivage de la mer; puis ayant fait ap-

porter de notre vaiſſeau toutes ſortes de proviſions & de rafraîchiſſemens, nous nous remîmes un peu de la fatigue du combat, & lorſqu'après nous être repoſés, nous nous vîmes plus tranquilles, nous priâmes le Prince d'Aden de nous apprendre par quelle fatalité il s'étoit trouvé dans cette Iſle avec la Princeſſe de Carſur. Je vous dois trop, répondit-il, pour vous refuſer cette ſatisfaction, ce doit être la première preuve de ma reconnoiſſance, & ſur le champ il commença ſon récit en ces termes.

HISTOIRE

De Saiffalh, Prince d'Aden, & d'Alchamein, Princeſſe de Carſur.

MON nom eſt Saiffalh, je ſuis fils unique du Sultan d'Aden, l'un des plus floriſſans Royaumes de l'Arabie. Quoique nourri dans les délices d'une Cour brillante, qui ſouvent énervent le courage, le déſir de la gloire l'em-

porta dans mon cœur ſur l'amour des plaiſirs. Je ne ſongeois qu'à ſoutenir l'éclat de ma naiſſance, par des actions brillantes, & je ne ſouhaitois rien tant que de me faire une réputation conforme aux ſentimens dont j'étois animé.

L'occaſion s'en préſenta bientôt, & l'arrivée d'un Ambaſſadeur du Sultan de Carfur dans Aden, me donna lieu d'effectuer mes projets.

Ce Miniſtre venoit de la part de ſon ſouverain, pour prier mon père d'envoyer quelques troupes à ſon ſecours, craignant de ſuccomber ſous les efforts du Prince Houlagou, Roi des Litophages, qui lui avoit déclaré la guerre la plus meurtrière : Houlagou étoit un homme féroce & barbare ; il déſoloit les Etats du Sultan de Carfur par des actes d'hoſtilités continuels dont voici le prétexte.

Le Sultan de Carfur n'a qu'une fille qui s'appelle Alchamein. Jamais la nature ne forma rien de plus parfait, & vous pouvez facilement en juger, puiſque c'eſt cette beauté que vous venez de délivrer. Houlagou ayant appris par la renommée que cette

Princeſſe l'emportoit par ſa beauté ſur toutes celles de l'Orient, réſolut de ſe l'approprier, il l'envoya donc demander en mariage au Sultan ſon père. Ce Prince qui connoiſſoit Houlagou, ne crut pas devoir ſacrifier ſa fille à un homme auſſi déteſtable & la lui refuſa. Cet amant furieux d'un refus qu'il regardoit comme une injure, réſolut d'en tirer la vengeance la plus cruelle. Il vint à la tête d'une armée nombreuſe faire une deſcente dans le Royaume de Carfur. Le Sultan ne négligea rien pour ſa défenſe, il lui préſenta la bataille, mais ſes troupes fort inférieures à celles d'Houlagou furent complettement battues, il ne lui reſta d'autre reſſource que de ſe renfermer dans ſa Capitale, où il ſe vit bientôt aſſiégé par le vainqueur qui le menaça de paſſer tous les habitans au fil de l'épée ſi on ne lui livroit ſur le champ la Princeſſe, & ſi on ne conſentoit à lui payer tous les ans un tribut qui montoit à des ſommes énormes. Ce malheureux Sultan crut devoir plutôt s'enſevelir ſous les ruines de ſa Capitale que de ſouſcrire à des conditions auſſi honteuſes. Il eut recours

au Sultan mon père qui ne fut pas fâché de trouver l'occaſion d'affoiblir ce Roi qui devenoit tous les jours plus puiſſant & plus redoutable.

Il fit donc embarquer un grand nombre de troupes dont il me donna le commandement, & comme je n'étois pas fort expérimenté dans l'art militaire, il me mit ſous la conduite de ſon premier Viſir dont la valeur & la prudence lui étoient connues, & m'ordonna de ne rien entreprendre ſans le conſulter.

Notre flotte partit avec un vent favorable. Nous arrivâmes en peu de tems ſur les côtes de Carfur. Envain, le Prince Houlagou voulut s'oppoſer à notre débarquement, nous lui paſſâmes ſur le ventre après avoir fait un grand carnage de ſes ſoldats. Nous rejoignîmes le corps d'armée qui défendoit les approches de la place, & le lendemain nous mîmes en déroute l'armée ennemie. Après un ſanglant combat dans lequel j'eus le bonheur de me diſtinguer, nous pourſuivîmes les ennemis juſques dans leur camp qui fut mis au pillage. Houlagou fut trop heureux de pouvoir ſe ſauver dans

ſes Etats, & de demander la paix ſous telle condition qu'il plairoit au Sultan de Carfur de lui impoſer.

Ce Prince me reçut après ma victoire, avec toute la pompe & tous les honneurs; il me donna des fêtes magnifiques & ne ceſſoit de me témoigner ſa reconnoiſſance, m'appellant publiquement ſon libérateur & le ſoutien de ſa Couronne.

Peu ſatisfait de ces témoignages, il voulut me donner des marques plus réelles de ſon eſtime. Seigneur, me dit-il un jour, votre figure, votre eſprit, votre courage, m'attachent encore à vous plus que la reconnoiſſance que je vous dois pour le ſervice ſignalé que vous m'avez rendu. J'ai pour vous la tendreſſe d'un père, devenez réellement mon fils, & le légitime héritier de mes Etats, en épouſant la Princeſſe Alchamein, ma fille unique. J'oſe vous aſſurer qu'elle mérite votre attachement, & je ne doute pas qu'elle ne m'obéiſſe avec joie, lorſque je lui propoſerai d'unir ſon ſort au vôtre.

Sire, lui dis-je, je reçois ce témoignage de votre amitié avec les ſenti-

mens de la plus vive reconnoiſſance ; & je ne doute pas que par reſpect pour votre volonté, la Princeſſe ne ſouſcrive à cette alliance ; mais, oſerai-je vous demander ſi ce ſera ſans répugnance de ſa part. Vous ne l'ignorez pas, perſonne n'eſt le maître de ſon cœur, & peut-être que celui de la belle Alchamein..... N'ayez aucune inquiétude ſur les ſentimens de la Princeſſe, me répondit-il. Elle a de l'eſprit, elle ſçait diſtinguer le mérite, elle n'ignore pas ce que vous venez de faire pour nous, & je ne doute pas qu'elle n'accepte ma propoſition avec le plus grand plaiſir. Tout cela peut être, repris-je, mais, ſouffrez avant tout, que je m'aſſure par moi-même de ſes diſpoſitions. D'ailleurs je n'ai l'honneur de la connoître que de réputation, & je ne déſire rien tant que de lui témoigner que ſa vue ne peut qu'augmenter la vive impreſſion que la renommée a déjà faite ſur mon ame. Rien n'eſt plus aiſé, répliqua le Sultan, & dès aujourd'hui vous ſçaurez ce que vous devez eſpérer. Il envoya en même-tems prévenir la Princeſſe de la viſite

que je lui ferois après le dîner. Nous fûmes promener dans les jardins du Palais, & nous revînmes nous mettre à table où mon impatience causée par la passion qui commençoit à naître dans mon cœur me fit trouver le repas bien long.

Il ne fut pas plutôt fini, que nous nous rendîmes chez la Princesse qui nous reçut assise sur un trône éclatant d'or & de pierreries, elle étoit entourée de toutes ses femmes revêtues d'habits magnifiques, elles tenoient chacune un instrument de musique avec lequel elles formoient un concert ravissant. Une multitude d'Eunuques & de jeunes esclaves dont la parure étoit des plus brillantes, étoient rangés dans les appartemens dans le plus bel ordre qu'il soit possible d'imaginer. Aussi-tôt que la Princesse nous eut apperçus, par respect pour le Sultan, elle descendit de son trône. Le Sultan après m'avoir présenté, lui dit de lever son voile, ce qu'elle fit sans répugnance. Frappé de l'éclat de sa beauté, je restai comme immobile; je sortis enfin de l'espèce de léthargie où j'étois plongé, & tombant à ses

genoux, étoile du matin, roſée de mon ame, lui dis-je, que je ſerois heureux, ſi vous daigniez confirmer par votre ſuffrage l'alliance que le Sultan votre père vient de me propoſer. Elle me releva avec bonté, & me dit que je pouvois tout eſpérer puiſque l'aveu de ſon père lui permettoit de m'avouer que rien ne pourroit jamais détruire la vive impreſſion que ma préſence venoit de faire ſur ſon cœur, qu'elle obéiroit aux volontés du Sultan ſon père, avec d'autant plus de plaiſir qu'elle auroit peine à cacher les ſentimens qu'elle avoit conçus en me voyant. Elle me donna en même-tems toutes les marques de cette profonde eſtime qui différe ſi peu de la tendreſſe. Après lui avoir témoigné combien j'étois ſenſible à la préférence qu'elle daignoit m'accorder, je me retirai on ne peut plus ſatisfait de cette charmante entrevue.

Depuis cet heureux jour, j'eus toutes les occaſions poſſibles de voir Alchamein. Son agréable converſation me charmoit. Comme je n'oſois preſſer cet hymen ſans avoir le conſentement du Sultan mon père, j'engageai le Viſir

de partir pour Aden, afin de l'inſtruire de ce qui s'étoit paſſé & de la propoſition du Sultan de Carfur, de contracter avec lui une alliance qui aſſuroit mon bonheur : les troupes qui m'avoient été confiées le ſuivirent. Je ne gardai qu'un vaiſſeau pour me reconduire dans ma Patrie, lorſque mon mariage avec la charmante Alchamein ſeroit conclu.

Je ne tardai pas à recevoir une réponſe favorable ; je la communiquai ſur le champ au Sultan de Carfur, & le priai de ne point différer un hymen qui devoit faire le bonheur de ma vie. Le Sultan fit aſſembler ſes Officiers, & donna les ordres les plus précis pour la célébration de notre mariage qui ſe fit avec toute la pompe imaginable ; pendant quinze jours ce n'étoit que Fêtes, Jeux, Spectacles, Illuminations & Feſtins.

Après avoir paſſé quelque tems dans cette Cour, au milieu des plaiſirs, nous prîmes congé du Sultan ſuivant les ordres de mon père qui me preſſoit de revenir dans ſa Capitale. Je fis tout préparer pour notre départ, & nous ne tardâmes point à remettre à la voile. Nous fîmes route pour Aden ;

mais le vent qui devint contraire, nous ayant pouſſés vers la côte de Locotera, nous réſolûmes d'y prendre terre pour y attendre un vent plus favorable. Nous étions ſur le point d'y relâcher lorſque nous fûmes attaqués par un vaiſſeau que nous prîmes pour un Corſaire.

Je fis auſſi-tôt monter ſur le Pont tout ce que j'avois de Soldats en état de combattre. Je me mis à leur tête réſolu de vaincre ou de périr; mais, jugez quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je reconnus que celui qui nous attaquoit étoit le barbare Houlagou qui, inſtruit par ſes eſpions du jour de notre départ, s'étoit mis en mer pour nous ſurprendre & ſe venger de l'injure qu'il prétendoit que je lui avois faite en épouſant la Princeſſe Alchamein.

Nous en vinmes bientôt à l'abordage; on ſe battit de part & d'autre avec fureur; nous lui tuâmes beaucoup de monde; mais comme nous étions bien inférieurs en nombre, nous fumes obligés de céder. Le cruel s'empara de mon vaiſſeau & nous mit tous à la chaîne. Cependant, le mauvais tems qui continuoit l'ayant forcé

de relâcher dans cette Isle, il commença par faire massacrer le peu de Soldats qui me restoient, & nous ayant fait attacher à des arbres, mon épouse & moi, afin que nous fussions témoins des cruels effets de sa vengeance, il fit arrêter les femmes de la Princesse qui, au récit des tortures dont on les menaçoit, fuyoient de tous côtés; & les ayant abandonnées à la brutalité de ses gens, avec ordre de les égorger aussi-tôt qu'ils auroient assouvi leurs passions, pour toi, dit-il, en jettant sur moi un regard plein de fureur, je te réserve pour un supplice plus affreux. Je veux en ta présence, satisfaire l'amour dont je brûle pour ton épouse, & t'arracher ensuite une vie dont je ne te verrois jouir qu'avec horreur.

Il se mettoit en devoir d'assouvir sa passion effrénée, déjà il s'approchoit de la malheureuse Alchamein lorsque vous parûtes comme un Dieu tutélaire. Votre présence l'obligea de suspendre sa brutalité pour ne plus songer qu'à se défendre. Vous savez le reste. Nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait pour nous, & vous pouvez compter sur notre recon-

noiſſance qui ne finira qu'avec nos jours. Ce Prince m'ayant reconnu pour celui qu'il avoit vu combattre & vaincre le féroce Houlagou, me donna des marques particulières de ſon eſtime en m'aſſurant que dans toutes les occaſions, je pouvois eſpérer ſur ſon amitié.

Cependant les vents étant devenus plus favorables, nous nous remîmes en mer & nous diſtribuâmes le peu de gens qui nous reſtoient tant ſur notre vaiſſeau que ſur celui d'Houlagou. Nous n'éprouvâmes aucun accident fâcheux ſur cette route & nous arrivâmes heureuſement dans le port d'Aden.

Auſſi-tôt qu'on fut inſtruit de notre arrivée & de la manière dont nous avions ſecouru le Prince, chacun s'empreſſa de nous accueillir. Nous fûmes conduits depuis le port juſqu'au Palais du Sultan, par un peuple nombreux qui ne ceſſoit de faire retentir l'air d'acclamations & de cris de joie. Le Sultan nous reçut ſomptueuſement, & pour nous marquer ſa reconnoiſſance il nous fit des préſens proportionnés au ſervice que nous avions rendus à

ſon fils. Le Prince Saiffalh qui avoit conçu pour moi la plus tendre eſtime, me preſſa de reſter quelque tems auprès de lui.

Senſible à ſon amitié, je quittai mes compagnons de voyage qui ſe joignirent à pluſieurs caravanes qui devoient ſe rendre dans différentes Provinces de l'Arabie Je me déterminai d'autant plus volontiers à faire quelque ſéjour dans la Cour de ce Prince, que je m'y trouvois engagé par un motif preſſant & par un ſecret penchant auquel il ne m'étoit pas poſſible de réſiſter.

Je paſſois mon tems fort agréablement. La faveur dont le Prince m'honnoit me faſoit conſidérer de tout le monde, j'étois de toutes ſes parties; mais, ce qui augmentoit mon yvreſſe, c'étoient les careſſes que me faiſoit la Princeſſe Alchamein qui croyoit ne pouvoir me témoigner trop d'amitié après les ſervices que je lui avois rendus; je n'avois pu voir cette Princeſſe ſans émotion, & je pris les marques de diſtinction avec leſquelles elle me traitoit comme autant de preuves

qu'elle me donnoit de la tendreſſe que je lui ſuppoſois pour moi.

Ce ne fut cependant pas ſans ſcrupule que je m'abandonnai à cette fatale paſſion. J'avois encore dans le cœur quelques germes des ſentimens d'honneur & de probité qu'on m'avoit inſpirés dans mon enfance, & je ne pouvois m'aveugler ſur l'ingratitude dont je me rendois coupable envers un Prince qui me combloit de ſes faveurs. D'ailleurs, ſi je n'euſſe pas été aveuglé par ce malheureux penchant qui m'avoit toujours maîtriſé, la vertu de cette aimable Princeſſe, l'amour qu'elle avoit pour ſon époux, la diſtance qu'il y avoit entre elle & moi, les riſques que je courois même, dans le cas où j'euſſe été favorablement écouté, tout cela auroit dû me détourner d'une entrepriſe auſſi folle que criminelle; mais, la malheureuſe facilité que j'avois trouvée juſques-là à ſatisfaire mes déſirs effrenés, le bonheur, ſi ç'en eſt un, qui m'avoit toujours accompagné dans ces ſortes d'entrepriſes, m'avoient inſpiré une confiance qui me fermoit les yeux ſur les dangers que j'aurois à courir. Je

mis donc tout en œuvre pour la réuſſite de mon projet. Je penſai que je n'avois rien de mieux à faire, que de mettre quelqu'une des femmes de la Princeſſe dans mes intérêts. Parmi celles qui l'approchoient de plus près, je choiſis ſa nourrice qu'elle honoroit d'une confiance ſans bornes. Il ne me fut pas difficile de la ſéduire, l'or que je lui prodiguai diſſipa bientôt tous ſes ſcrupules, mais je ne pus la réſoudre à parler á la Princeſſe; elle la connoiſſoit trop pour oſer haſarder une pareille déclaration, & comme elle craignoit d'encourir ſa diſgrace, elle réſolut d'uſer d'adreſſe & d'imaginer quelque ruſe pour la tromper. Tout ce que je puis faire pour vous, me dit-elle, c'eſt de vous introduire pendant la nuit dans ſon appartement. Je profiterai pour cela de quelqu'abſence du Prince qui, comme vous ſavez, va quelquefois coucher dans ſa maiſon de plaiſance. Vous pouvez à la faveur de l'obſcurité prendre ſa place; elle croira que ſa tendreſſe pour elle ſera l'unique cauſe de ſon retour; d'ailleurs, vous êtes amoureux, &

l'amour doit vous inſpirer les moyens de réuſſir.

Ce diſcours me flatta infiniment, je conçus les plus grandes eſpérances & je réſolus de profiter de la première occaſion pour tenter l'aventure. Elle ne tarda pas à ſe préſenter. Le Prince m'ayant un jour invité d'une grande partie de chaſſe après laquelle nous devions aller coucher dans un château qu'il poſſède à trois lieues de la Capitale ſur le bord de la mer, je crus devoir ſaiſir ce moment, & m'étant excuſé ſur une incommodité qui ne me permettoit pas de ſoutenir la fatigue d'une longue courſe, il partit ſans moi, ce qui me fit grand plaiſir.

Le ſoir étant arrivé, je me rendis au Palais où je trouvai la nourrice, qui, pendant que la Princeſſe ſe promenoit dans les jardins, m'introduiſit dans ſon appartement comme nous en étions convenus; puis, m'étant hâté de quitter mes habits qui m'embarraſſoient, je me cachai ſous l'eſtrade du ſopha, fort inquiet du ſuccès de mon entrepriſe & de la manière dont je m'y prendrois pour lui déclarer mon amour. Je faiſois mille projets

qui ſe détruiſoient mutuellement ; & je ne ſçavois auquel je devois m'arrêter, lorſque le bruit que fit la Princeſſe en rentrant, me tira de cette rêverie. Qu'elle étoit belle ! je ne m'occupai plus que du plaiſir de la conſidérer. Je m'étois placé de manière qu'en levant un peu le coin du tapis qui couvroit l'eſtrade, je pouvois facilement appercevoir tout ce qui ſe paſſoit, je fus l'heureux témoin de ſa toilette de nuit. Mille charmes que la négligence de ſon déshabillé préſentoient à mes regards, & l'eſpérance de m'en voir bientôt le poſſeſſeur, m'enflammèrent davantage. Je bannis tout ſcrupule, & je réſolus de me rendre heureux à quelque prix que ce fut.

Elle ne tarda pas à congédier ſes femmes ; puis s'étant promenée pendant quelques inſtans, elle s'approcha de l'eſtrade ſur laquelle elle étoit prête à monter, lorſque je fus ſurpris par une envie d'éternuer à laquelle il me fut impoſſible de réſiſter. La Princeſſe, au bruit que je fis, donna d'abord quelques marques de frayeur, mais bientôt elle recommença à ſe promener d'un air diſtrait. Je crus qu'elle n'avoit

pas fait grande attention à ce bruit, & je commençois à me remettre du trouble que m'avoit cauſé cet accident, lorſque je vis qu'elle ouvroit une porte pratiquée avec tant d'art, qu'on ne pouvoit guères ſoupçonner qu'il y en eut une en cet endroit.

Quel fut mon étonnement, lorſque je l'entendis parler en ces termes ; cher époux, ſi l'affaire pour laquelle le Sultan ne vous a pas permis de coucher dans votre Palais de campagne peut ſouffrir quelque momens d'interruption, daignez venir près de moi & me raſſurer contre la peur que m'a cauſée le bruit que je viens d'entendre ſous l'eſtrade de mon ſopha. Je ſuis ſûre qu'il y a quelqu'un de caché en cet endroit. Un éternuement forcé qui l'a ſurpris m'a découvert la ſupercherie. Madame, lui dit le Prince, dont je reconnus la voix, ce que vous me dites eſt il poſſible ? Croyez-vous qu'il y ait dans tout le Royaume un homme aſſez téméraire pour oſer courir les riſques d'une pareille démarche ? Au reſte, il eſt facile de vous en éclaircir. S'étant en même-tems avancé vers l'eſtrade ſuivi de la Prin-

ceſſe qui tenoit une bougie pour l'éclairer, il leva le tapis qui me couvroit, & malgré mes efforts, il me tira juſqu'au milieu de la chambre. Ce fut envain que je voulus me couvrir le viſage, il me reconnut à l'inſtant, & peu maître des tranſports qui l'agitoient, perfide, me dit-il, d'un ton de voix qui marquoit ſa fureur, quel peut-être ton deſſein, & quel eſt ton audace, d'oſer violer un aſyle que tu n'ignores pas être interdit à tout étranger ? ton embarras décèle le crime que tu méditois; je pénètre actuellement les cauſes du refus que tu m'as fait de m'accompagner à la chaſſe, & mon bras dans l'inſtant va te faire éprouver, en t'arrachant la vie, le juſte châtiment de ton infâme procédé.

Ne ſachant que répondre, je reſtai immobile. Un tremblement ſubit s'empara de tous mes membres, la crainte de la mort que je voyois inévitable me glaçoit les ſens, déjà le fatal poignard étoit levé ſur moi, le deſir de conſerver mes jours me fit faire un effort inconcevable, je me proſternai humblement, puis me relevant, je

découvris ma poitrine, frappez, lui dis-je, me voici prêt à ſubir le châtiment que je n'ai que trop mérité, mais ſongez qu'en me privant de la vie, vous vous rendrez coupable de la plus noire ingratitude. Si vous connoiſſez les effets de l'amour, vous êtes aſſez vengé, & la vie que vous me laiſſerez me ſera plus inſupportable que la mort. Eh bien, tu vivras, me dit-il, en remettant ſon poignard; mon épouſe & moi nous te devons la vie, mais aujourd'hui nous ſommes quittes envers toi.

Je ſens que je pouvois, ſans bleſſer les règles de la juſtice, trancher le fil de tes jours..... Il appella auſſi-tôt un Officier de ſa Garde, prends, lui dit-il, vingt Soldats, & conduis ſur le champ cet homme hors de la Ville. Puis me lançant un regard furieux, ſors de mes Etats, reprit-il, & garde-toi d'y jamais revenir ſi tu veux éviter les juſtes effets de mon reſſentiment. Le Prince rentra ſur le champ dans ſon appartement avec Alchamein. L'Officier & ſes gens m'entraînèrent en même tems hors du Palais. On me fit monter à cheval, & l'on me conduiſit

juſqu'à deux lieues d'Aden où l'on me mit à terre. Je reſtai ſeul au milieu de la campagne, fort inquiet de ce que j'allois devenir.

Accablé par ce cruel revers dont je ne devois accuſer que moi-même, troublé par les remords que me cauſoit le ſouvenir de mon imprudence, mille penſées affligeantes ſe préſentoient en foule à mon eſprit, & me jettèrent dans un déſeſpoir ſi violent, que je fus vingt fois ſur le point de me donner la mort.

Cependant le ſoleil qui parut ſur l'horiſon, ayant un peu diſſipé ces funeſtes idées, je me mis en marche dans la réſolution de revenir à Bagdad, pour me tirer de l'état miſérable dans lequel j'étois réduit. Ce n'étoit pas une petite difficulté. J'étois ſans habit, je ne poſſédois tout au plus en monnoie qu'une pièce d'or, ce qui n'étoit pas ſuffiſant pour me conduire bien loin; mais, forcé par la néceſſité, je pris le parti d'implorer le ſecours de tous ceux que je rencontrerois dans les chemins, & de vivre dans les Villes, des aumônes qu'on a coutume de diſtribuer à la porte des Moſquées.

Quelle

quelle affreuſe reſſource pour un homme, qui, élevé dans l'opulence, s'étoit vu, la veille, au plus haut degré de la fortune ! quelle affreuſe humiliation pour un homme, qui, malgré ſes écarts, conſerve toujours le germe des ſentimens qu'inſpire une bonne éducation ! Il faut en avoir fait, comme moi, la funeſte expérience pour en bien concevoir toute l'horreur.

Les premiers que je rencontrai lorſque j'eus marché pendant quelques heures, furent deux Arabes, qui, aſſis ſur le bord d'une fontaine, faiſoient un aſſez frugal repas. Preſſé par la faim, je m'approchai d'eux, & malgré la répugnance que j'avois pour une démarche auſſi humiliante, je leur expoſai ma miſère. Ils n'y furent point inſenſibles, & partagèrent leurs proviſions avec moi. Ils me dirent qu'ils alloient joindre leur Chef, que c'étoit un homme courageux qui ſeroit charmé de me recevoir dans ſa troupe, & qu'il ne me laiſſeroit manquer de rien, ſi je voulois lui offrir mes ſervices, & que je ne pouvois mieux faire, vû l'état de détreſſe où ils me trouvèrent.

Je feignis de me laiſſer perſuader & je les ſuivis. Je fus parfaitement bien reçu de leur Capitaine. Il me fit donner des habits, des armes, & un cheval avec une peau de tigre, pour me défendre des injures de l'air; je fis pluſieurs courſes avec eux, dans l'eſpérance qu'ils pourroient peut-être prendre leur route du côté de Bagdad où j'avois deſſein de me réfugier ſi je pouvois trouver l'occaſion de les abandonner. Je ne vous parlerai point de toutes les priſes que nous fimes, ni des différens combats que nous eûmes à ſoutenir; ce détail ne vous cauſeroit que de l'horreur; je ne cherchois que l'occaſion de m'échapper, & fort heureuſement pour moi, elle ne tarda pas à ſe préſenter.

Nous étions près de la ville d'Auna, Capitale du Royaume de ce nom. Notre Chef ayant appris que le Sultan étoit en chemin avec toute ſa Cour pour aller paſſer quelque tems dans un Palais qu'il venoit de faire bâtir à la campagne, il réſolut de l'enlever avec toutes ſes richeſſes. Comme il ſavoit que le Prince devoit camper, la nuit, il attendit qu'elle fut venue &

ſe mit en marche avec une partie de ſes gens parmi leſquels il choiſit les plus déterminés, & par un bonheur ſingulier je fus du nombre de ceux qui reſtèrent pour la Garde de notre Camp. Je ne ſçais pas comment ſe termina l'aventure, puiſque je profitai de l'obſcurité de la nuit pour m'évader, m'étant ſaiſi d'un des meilleurs chevaux de la compagnie. Je courus fort longtems, & je n'étois plus qu'à cinq lieues de cette Ville, lorſque mon cheval tomba mort de faim & de laſſitude. Ramaſſant alors le peu de forces qui me reſtoit, je marchai ſi courageuſement & ſi vîte, qu'enfin j'arrivai vers le ſoir, mais tellement exténué de fatigue & dans un équipage ſi délabré, que j'aurois excité la pitié de l'homme le plus inſenſible.

Septième & dernière Aventure. Suite & Concluſion de l'Hiſtoire d'Aloph & de Gulnachar.

Quoique je ne fuſſe pas ſans inquiétude ſur la manière dont je ſerois reçu par Gulnachar, après m'être ſi mal comporté envers elle, je me hâtai

de gagner ma demeure. Je frappai fort long-tems ſans qu'on parut s'en appercevoir. Ce délai redoubla mes apprehenſions.

Je ne ſçavois plus quel parti prendre, lorſque j'entendis la voix d'un eſclave qui me demanda aſſez bruſquement ce que je voulois. Je lui dis que j'avois quelque choſe de très-important à communiquer à ſa maîtreſſe, il me répondit que ce n'étoit pas l'heure de lui parler, & s'obſtina à ne point ouvrir. Je heurtai plus vivement encore, & le bruit que je fis attira enfin mon épouſe qui me demanda qui j'étois & ce que je voulois. Je ſuis, lui répondis-je, le malheureux Aloph... A peine eus je prononcé ces mots, qu'elle-même vint m'ouvrir.

Elle ne m'eût pas plutôt enviſagé, que, jettant un cri de ſurpriſe, & venant à moi les bras ouverts: cher époux, me dit-elle, eſt-il poſſible que je ſois aſſez fortunée pour vous revoir dans le tems que je l'eſpérois le moins? occupée ſans ceſſe à pleurer votre abſence, j'oſois à peine me flatter que vous fuſſiez encore au nombre des vivans. Je n'eus pas la force de

répondre à cet accueil dont je reſtai confondu, je me jettai à ſon col & la tins fortement embraſſée, en lui mouillant le viſage de mes larmes, & je me laiſſai entraîner machinalement dans ſon appartement où je me trouvai, ſans trop ſavoir comment j'y étois parvenu.

L'état affreux dans lequel j'étois, ne permit pas à Gulnachar de me faire beaucoup de queſtions. Elle jugea que j'avois beſoin d'être en liberté pour me mettre en état de paroître avec plus de décence, & elle me quitta ſous le prétexte d'aller donner ſes ordres pour qu'on eut ſoin de me préparer un bon repas. Je profitai de ſon abſence pour entrer au bain & pour changer d'habillemens, après quoi je revins auprès d'elle. Nous nous mîmes à table où j'eus le plaiſir de boire & de manger avec d'autant plus d'appétit qu'il y avoit long-tems que je n'avois fait un auſſi bon repas. Je lui fis enſuite le détail de mes aventures en ſupprimant, les circonſtances qui auroient pû lui déplaire. Sa tendreſſe l'emporta ſur le reſſentiment qu'elle auroit dû naturellement

conſerver contre moi; elle me plaignit & me fit quelques reproches, mais d'une manière ſi douce, que j'en fus pénétré. Je ſentis même pour elle quelque retour de mes premières ardeurs. Je vécus encore quelque tems ſans manquer à ce que je lui devois & ſans lui cauſer la moindre jalouſie; mais, la vie uniforme que je menois, le défaut d'occupations & le goût du plaiſir pour lequel je m'étois toujours ſenti un penchant décidé, me replongèrent bientôt dans mes premiers égaremens. Je ne tardai pas à reprendre mes premières habitudes, & je partageai mon tems entre quelques amis d'une humeur conforme à la mienne, & quelques jolies femmes par qui je m'étois laiſſé ſéduire.

Gulnachar ne tarda pas à s'appercevoir de ce dérangement. N'oſant plus m'en parler, dans la crainte que je ne l'abandonnaſſe une ſeconde fois, elle ſe contentoit de gémir en ſecret, mais celui de tous mes déportemens qui la toucha le plus, ce fut l'amour que je reſſentis pour une jeune Perſienne qui s'appelloit Louſchen, qui, ſans être belle & ſans aucun autre

mérite que celui que mon aveuglement lui ſuppoſoit, trouva le moyen de me captiver au point que je n'agiſſois que ſuivant ce qu'elle me preſcrivoit.

Son humeur étoit capricieuſe, ſon caractère faux comme celui de toutes les femmes de cette eſpèce. Jamais elle ne me parloit ſuivant ſa penſée, elle affectoit quelquefois de la jalouſie pour picquer mon amour-propre, & maſquoit ſes artifices par des feintes careſſes qu'elle ne me prodiguoit que pour m'attirer plus infailliblement dans le piége, & me jetter dans des dépenſes qui auroient, à la fin, occaſionné la perte de ma fortune, & m'auroient réduit dans la plus affreuſe miſère. Elle avoit tant d'eſprit, qu'il n'étoit pas poſſible de s'ennuyer avec elle. Elle avoit abuſé du talent de plaire, qu'elle poſſédoit à un ſouverain degré, pour cauſer la ruine de pluſieurs habitans de la Capitale auxquels j'avois ſuccédé.

Pluſieurs de mes grands amis, inſtruits de cette intrigue, firent leurs efforts pour m'en détourner; envain ils m'avertirent du déſordre de la conduite de cette femme artificieuſe,

envain ils me donnoient des preuves de sa fausseté, je fermois l'oreille aux sages conseils qu'ils me donnoient, & si, quelquefois, persuadé de la vérité de leurs rapports, je lui faisois mes plaintes, & je menaçois de l'abandonner, un seul mot de sa part, une feinte caresse & des larmes qu'elle avoit l'art de répandre quand elle le vouloit, me faisoient bientôt abandonner ma résolution, & je tombois à ses pieds plus passionné que jamais.

Cependant Gulnachar, désespérée de cet odieux commerce, s'appercevant du tort que ma folle prodigalité faisoit à ma fortune, ne put s'empêcher de me remontrer, avec sa douceur ordinaire, les fâcheux inconvéniens qui pouvoient résulter de ces excès; mais, loin de l'écouter & de suivre ses conseils, je la rebutois durement & je retournois chez cette femme avec laquelle je me plaisois à faire les railleries les plus sanglantes sur les éternelles remontrances de mon épouse. Cette malheureuse Louschen, pour mieux réussir à m'animer contre Gulnachar, me la représentoit sans cesse comme une femme impérieuse, ridi-

culement jalouſe, qui vouloit donner des loix à celui de qui elle devoit en recevoir; quelquefois même s'apperçevant que par un foible reſte de conſidération, j'exigeois le ſecret tant ſur nos parties que ſur les préſens dont je l'accablois, elle ne m'épargnoit pas & jettoit un ſi grand ridicule ſur l'eſpèce de dépendance dans laquelle je vivois, que je rentrois au logis, furieux contre une épouſe reſpectable qui méritoit tout mon attachement, je l'accablois des reproches les plus durs, & quelquefois je pouſſois la barbarie juſqu'au point de la rendre victime de ma mauvaiſe humeur. Cette infortunée ſupportoit ces mauvais traitemens avec une douceur & une patience qui auroient déſarmé tout homme qui auroit été moins prévenu; elle ne répondoit à mes reproches que par l'abondance de ſes larmes auxquelles mon aveuglement me rendoit inſenſible. Que l'homme eſt à plaindre, lorſque ſéduit par les dangereuſes illuſions d'une paſſion effrénée, il ſe refuſe à tout ce qui pourroit l'en diſtraire, pour s'abandonner aux preſtiges de ces Syrènes mille fois plus

dangereuſes que la peſte & les autres fleaux dont l'humanité eſt ſouvent affligée. Sourd aux remords, il n'écoute plus la voix de la raiſon, & ſuit aveuglement le penchant qui l'entraîne vers le crime. Combien n'a-t-il pas à rougir, lorſque le nuage venant à ſe diſſiper, il jetta un regard attentif ſur ſa conduite paſſée ? C'eſt ce que j'éprouve en ce moment, mes yeux ſont ouverts, je ſens toute l'horreur de mes procédés, & il ne me reſte plus que le regret & la honte de ma conduite paſſée. Heureux ! ſi je puis parvenir à réparer les maux que j'ai faits, & obtenir, par le plus parfait dévouement, le pardon dont j'avoue que je ſuis abſolument indigne. Ce qui me conſole, au moins, dans la triſte ſituation où je me vois réduit, c'eſt que le Ciel n'a pas permis que je fûſſe plus long-tems la dupe de la perfide Iouſchen, ni qu'une femme telle que Gulnachar paſſoit ſa vie dans la douleur la plus amère, enſe voyant l'objet des mépris & de la haine d'un homme qu'elle aimoit avec excès, & qui lui devoit une éternelle reconnoiſſance.

Il y avoit déjà quelque tems que

ce commerce duroit; & quoiqu'on m'eut averti qu'outre pluſieurs amans qu'elle favoriſoit, elle en avoit un de préférence qu'elle enrichiſſoit à mes dépens & à celui des autres, & qu'on m'en eut donné des preuves, je ne le voulois pas croire, tant ma prévention étoit forte. En effet, elle maſquoit ſi bien ſa conduite, & s'obſervoit ſi ſcrupuleuſement en ma préſence, qu'elle faiſoit aiſément évanouir les ſoupçons que ces différens rapports avoient occaſionnés. Cependant, je ne tardai pas à connoître la vérité de ces rapports. Le déteſtable conſeil qu'elle oſa me donner, l'indigne traiſon qu'elle mit enſuite en uſage pour me perdre, & dont je manquai d'être la victime, m'ont fait connoître toute la noirceur de ſon ame.

Mon cher Seigneur, me dit-elle un jour, après m'avoir accablé des plus tendres careſſes, j'attends de vous la preuve de cet amour que vous me jurez ſans ceſſe, & je me crois même en droit de l'exiger. Vous n'ignorez pas quelle eſt la violence de la paſſion que vous m'avez inſpirée pour vous. Vous l'avouerai-je ? malgré l'habitude

qui, par un faux préjugé, diminue toujours le prix des choſes, plus je vous vois, plus je ſens croître cet amour; mais, oſerai-je vous dévoiler toute ma foibleſſe ? La crainte d'être ſéparée de vous, trouble la tranquillité de mes jours. Je ſuis jalouſe, & la jalouſie eſt toujours la compagne du véritable amour. Gulnachar me rend la proie des plus cruelles inquiétudes. Hélas, elles ne ceſſeront que lorſque je ſerai ſûre de votre conſtance, & que le don de votre foi aura confirmé les ſermens que vous me faites de m'aimer juſqu'au tombeau. Je veux abſolument devenir votre épouſe, & vous pouvez d'autant plus facilement me ſatisfaire ſur ce point, que notre religion & nos loix autoriſent la pluralité des femmes. D'ailleurs, cette marque de votre tendreſſe doit être la récompenſe de la mienne; & ſi je ſuis aſſez malheureuſe pour eſſuyer votre refus, il ne me reſtera plus que le triſte parti de renoncer à vous, & de me venger de ce cruel outrage par la plus parfaite indifférence. Je ſens bien ce qu'il en doit coûter à mon cœur, avant que de s'affermir

dans cette réſolution ; mais dûſſé-je ſuccomber ſous le poids du chagrin que me cauſeroit un refus qui ſeroit pour moi déshonorant, quelque fut ma paſſion pour vous, ou vous comblerez mes deſirs, ou je ne vous verrez de ma vie.

A ce diſcours auquel j'étois bien éloigné de m'attendre, je reſtai comme immobile, ſans ſavoir que répondre ; mais enfin me voyant dans la néceſſité de parler : lumière de ma vie, lui dis-je, je ſacrifierois mes jours pour vous, que ne m'eſt-il permis de faire ce que vous me demandez ! que je ſuis à plaindre de ne pouvoir vous ſatisfaire ! forcé par une promeſſe authentique ſcellée de la religion d'un ſerment inviolable, il ne m'eſt pas poſſible d'uſer du privilége de la loi, puiſque je n'ai épouſé Gulnachar qu'à condition que je ne lui aſſocierois jamais d'autre femme. Séduit par les attraits que la nature s'eſt plû à répandre ſur vous ; je n'ai pas obſervé la promeſſe que je lui avois faite de ne jamais manquer à la fidélité que je lui devois ; elle-même n'a pas regardé cette promeſſe comme très-importante, puiſqu'elle m'a pardonné

mes écarts ; mais, ce seroit lui causer la mort que de violer mon serment, & malgré tout le desir que j'ai de faire ce qui vous est agréable, jamais je n'y manquerai..... Non, perfide, s'écria-t-elle en fureur, tu ne m'as jamais aimée. Vil esclave des volontés de Gulnachar, crois-tu m'éblouir par la crainte ridicule de violer un serment chimérique dont tu n'as pas craint de trangresser les loix. La religion qui te défend de vivre dans le désordre, te permet d'avoir plusieurs femmes légitimes, & ces prétendus scrupules ne sont que de vains prétextes dont tu voudrois m'abuser ; sors au plutôt de ma présence, ne parois jamais devant mes yeux, & n'attends de moi que haine & mépris.

En achevant ces mots, elle tomba sur son sopha dans un trouble inconcevable, son visage étoit baigné de larmes, elle me demanda mille pardons de ses emportemens, & me supplia d'oublier ce qu'elle m'avoit dit, & de n'attribuer les expressions un peu trop dures dont elle s'étoit servie qu'à la force de l'amour dont elle brûloit pour moi. Elle me le peignit, cet

amour prétendu, avec des couleurs ſi vives, ſes plaintes étoient ſi touchantes, que je ne pus m'empêcher d'en être fortement ému. Cela ne doit pas ſurprendre; je l'aimois avec idolâtrie, & elle jouoit avec tant d'adreſſe le rôle d'une femme vraiment paſſionnée, que l'homme le plus défiant s'y ſeroit trompé. Cependant, malgré la paſſion qu'elle avoit ſçû m'inſpirer, je perſiſtai dans ma réſolution, & comme elle vit que rien ne pouvoit me faire changer: Eh bien, dit elle, en me préſentant la main, puiſque rien ne peut vous engager à violer un ſerment que vous avez fait imprudemment, puiſqu'on ne doit jamais jurer d'exécuter une choſe qui ne dépend pas de nous, puiſque vous ne voulez pas aſſocier une femme à la vôtre, quoique la loi vous le permette, je connois un moyen ſûr de vous dégager de ce fatal ſerment, ſi Gulnachar n'étoit plus..... Vous m'entendez..... un véritable amant oſe tout pour l'objet de ſa tendreſſe, & vous devez juger de l'excès de mon amour pour vous, par l'effort que je fais ſur moi-même pour oſer vous faire

un tel aveu. Elle ſe tut pour attendre ma réponſe ; mais au lieu de parler, cédant à la force de l'ardeur dont je brûlois, je me jettai à ſes genoux, & je lui prodiguai les careſſes les plus vives.

Elle me repouſſa avec dédain, & me dit ironiquement de réſerver ces marques de tendreſſe pour la perſonne dont je n'étois que le vil eſclave, & m'aſſura qu'elle étoit abſolument décidée à rompre tout commerce avec moi. Je ne me rebutai point, je priai, je preſſai, & je mis tout en œuvre pour l'attendrir, mais tout fut inutile, & je n'en eſſuyai que des mépris. Je me levai furieux & ſortis dans le deſſein d'exécuter le crime horrible que cette furie m'avoit ſuggéré. Je ne puis me rappeller ce trait affreux ſans horreur ; mais, que ne peuvent pas ſur le cœur d'un homme fortement épris, les conſeils pernicieux d'une femme artificieuſe & méchante ?

Cependant j'entrai dans l'appartement de Gulnachar qui me reçut avec ſa douceur ordinaire. Elle ne m'avoit jamais paru ſi belle, & la négligence de ſon déshabillé le rendoit encore lui

donner des graces capables d'exciter les desirs d'un homme qui eût été moins prévenu. Sa présence calma mes sens, j'eus honte de ma conduite. Je me reprochai mon ingratitude envers une personne à laquelle j'étois si cher & qui s'étoit sacrifiée pour moi. Gulnachar s'apperçut de mon émotion, elle jetta sur moi un regard qui acheva de me désarmer. Je me jettai à ses pieds, je la priai de me pardonner mes égaremens, & je lui promis de ne plus lui donner le moindre sujet de plainte contre moi. Cette femme charmante, me témoigna par ses caresses, combien elle étoit sensible aux marques de mon amitié; loin de me faire le moindre reproche, elle chercha à m'excuser, & me dit que jamais il ne seroit question entre nous de ce qui s'étoit passé, & elle m'assura que mon repentir étoit la plus grande satisfaction que je pûsse lui donner.

Je passai la nuit auprès d'elle, & je puis assurer que cette nuit fut une des plus délicieuses de celles que j'ai passées dans ma vie, puisqu'elle me procura des plaisirs purs, qui n'étoient pas empoisonnés par les remords in-

ſéparables des voluptés qu'on ſe procure aux dépends de l'honneur & du devoir. Je paſſai trois jours dans cet état ; Gulnachar qui me croyoit abſolument guéri de ma foibleſſe, étoit dans une joie inexprimable, & tâchoit par les témoignages de ſon amour de me faire oublier l'indigne attachement auquel je m'étois livré ; mais un billet que je reçus de ma perfide, & que j'eus le malheur d'ouvrir, malgré toutes les réſolutions que j'avois priſes d'éviter tout ce qui pouvoit me rapprocher de cette malheureuſe, me replongea dans mes anciens égaremens. Cette femme artificieuſe me conjuroit de paſſer chez elle pour me faire part d'un projet d'où dépendoit, diſoit-elle, tout le bonheur de ſa vie, elle ajoutoit que je ne pouvois lui refuſer cette légère ſatisfaction, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de me demander des conſeils ſur un projet qui n'intéreſſoit en rien le repos d'une femme aimable à laquelle je devois toute mon eſtime.

Je balançai quelques inſtans ſur le parti que je prendois. Je craignois, en retournant chez cette femme, de retomber dans mes premiers égaremens,

mais l'amour plus fort que la raiſon l'emporta encore, j'eus la foibleſſe de retourner chez Louſchen, bien réſolu cependant de ne plus la voir que cette fois, & de rompre enſuite tout commerce avec elle.

Si-tôt qu'elle me vit, elle vint à moi, les larmes aux yeux : que vous ai-je donc fait, me dit-elle du ton le plus mielleux, pour m'abandonner auſſi bruſquement ? Eſt-ce donc un ſi grand crime que de vous aimer ? Je n'en connois pas d'autre ; mais ſi c'en eſt un, vous m'en avez aſſez punie par votre abſence, ne m'accablez pas, je vous prie de votre indifférence, elle me cauſeroit infailliblement la mort.

J'ai réfléchi, lui dis-je, ſur ce que vous avez eu la hardieſſe de me propoſer à notre dernière entrevue ; j'étois aſſez aveugle, pour ne pas craindre, en voulant vous plaire, de me rendre le plus criminel de tous les hommes. Comment avez-vous pu concevoir un projet auſſi abominable & m'en faire l'aveu ? Je frémis, ſeulement, quand j'y penſe : & ſi j'euſſe été aſſez malheureux de l'exécuter, ce fer auroit trau-

ché le fil de mes jours ; mais je vous déclare qu'avant de me punir comme je l'euſſe mérité, je vous aurois immolée à ma vengeance, & que j'aurois lavé dans votre ſang l'injure que vous auriez faite à une femme reſpectable que vous vouliez ſacrifier à vos ſoupçons.

Mon cher Seigneur, me répondit-elle, troublée par la fermeté avec laquelle je venois de lui parler, que vos reproches ſont injuſtes ? & quels ſont donc ces conſeils pernicieux que vous m'accuſez de vous avoir donnés ? Ah Ciel, m'écriai-je, pouvez-vous feindre d'ignorer ce que vous me dîtes il y a trois jours ? & avez-vous ſi-tôt oublié les conſeils perfides que vous me donnâtes de me défaire d'une femme qui mérite toute ma tendreſſe ? J'ignore, me répondit-elle, ce qui peut vous avoir révolté dans notre dernière converſation ; certainement, vous avez mal compris mes paroles. Jamais je n'eus l'intention de vous porter à commettre un crime, je voulois ſimplement vous engager à éloigner ou à répudier Gulnachar afin que ſa jalouſie ne troublât plus nos

plaiſirs. Si vous avez conçu quelques deſſeins criminels, vous ne devez en accuſer que vous-même, vous êtes donc le ſeul coupable. Je ſuis bien à plaindre, ajouta-t-elle, puiſque vous avez l'injuſtice de m'attribuer de pareilles horreurs. Elle me parut de ſi bonne foi, que je fus aſſez foible pour la croire; je fus même aſſez aveugle pour lui demander pardon; & comme elle avoit des raiſons d'intérêt pour me retenir dans ſes chaînes, elle me l'accorda volontiers, mais elle n'oſa plus me parler de Gulnachar, elle continua de vivre avec moi de la même manière qu'elle avoit toujours fait, & je ne tardai pas à lui rendre bientôt toute mon amitié.

Cependant malgré la malheureuſe paſſion qui me dominoit, je n'avois plus en elle la même confiance. Le conſeil qu'elle m'avoit donné ne ſortoit point de ma mémoire, je me rappellois, malgré moi, les rapports qu'on m'avoit faits, tant ſur ſa mauvaiſe conduite, que ſur la perfidie de ſon caractère, & je ne tardai pas à être convaincu de la vérité de mes ſoupçons.

Un ſoir que j'étois reſté chez elle

assez tard, & que je paroissois avoir le dessein de rester, elle ne put s'empêcher de me témoigner une inquiétude extraordinaire ; & comme elle fut la première à m'avertir que la nuit étoit fort avancée, & qu'il étoit tems de me retirer, je lui fis quelques reproobligeans sur l'empressement qu'elle me témoignoit de me voir sortir. Elle sentit son tort, & voulant se disculper, mon cher Aloph, me dit-elle, en me regardant tendrement, quoique les heures ne me paroissent que des momens lorsque je les passe avec vous, je me trouve aujourd'hui dans une fâcheuse circonstance qui me force à vous prier de me laisser seule. J'ai grand besoin de repos, je vous l'avoue ; je suis tourmentée par une migraine si violente, que je me sens incapable de vous tenir plus long-tems compagnie. Belle Persienne, lui dis-je, je n'ai point d'autres volontés que les vôtres, & si je suis resté chez vous plus tard qu'à l'ordinaire, c'est pour me dédommager de la privation que je dois éprouver demain, puisque je prévois que je n'aurois pas le plaisir de vous voir. Des affaires importantes

qu'il faut abſolument que je termine, me retiendront, peut-être juſqu'au ſoir. Vous allez en juger à la lecture d'une lettre que j'ai reçue de la part d'un des plus riches Négocians de cette Ville. La voici, écoutez-moi.

« *Pour Aloph, époux de Gulnachar.*
» *Le père de votre épouſe, dont j'étois*
» *l'ami particulier & qui faiſoit un*
» *grand commerce de diamans, en*
» *acheta pour vingt mille pièces d'or,*
» *dans la Ville de Golconde où je me*
» *trouvois, pour lors, avec lui. Peu de*
» *tems après il tomba malade, & ſe*
» *voyant prêt de mourir, il voulut*
» *mettre ces pierreries en main ſûre,*
» *afin qu'on les rendit à ſa fille; il en*
» *fit un paquet qu'il eut ſoin de cacheter,*
» *& m'ayant fait appeller, il ne fit*
» *point de difficulté de me les confier,*
» *en me priant de les remettre à Gul-*
» *nachar auſſi tôt que je ſerois de retour*
» *à Bagdad. Il mourut quelques heures*
» *après. Comme mes affaires ne m'ont*
» *pas permis de revenir plutôt en cette*
» *Ville, & que depuis un mois j'y ſuis*
» *arrivé, je viens d'apprendre que vous*
» *aviez épouſée la fille de mon ami;*
» *je vous prie de paſſer chez moi demain*

mes écarts ; mais, ce seroit lui causer la mort que de violer mon serment, & malgré tout le desir que j'ai de faire ce qui vous est agréable, jamais je n'y manquerai..... Non, perfide, s'écria-t-elle en fureur, tu ne m'as jamais aimée. Vil esclave des volontés de Gulnachar, crois-tu m'éblouir par la crainte ridicule de violer un serment chimérique dont tu n'as pas craint de trangresser les loix. La religion qui te défend de vivre dans le désordre, te permet d'avoir plusieurs femmes légitimes, & ces prétendus scrupules ne sont que de vains prétextes dont tu voudrois m'abuser; sors au plutôt de ma présence, ne parois jamais devant mes yeux, & n'attends de moi que haine & mépris.

En achevant ces mots, elle tomba sur son sopha dans un trouble inconcevable, son visage étoit baigné de larmes, elle me demanda mille pardons de ses emportemens, & me supplia d'oublier ce qu'elle m'avoit dit, & de n'attribuer les expressions un peu trop dures dont elle s'étoit servie qu'à la force de l'amour dont elle brûloit pour moi. Elle me le peignit, cet

amour prétendu, avec des couleurs ſi vives, ſes plaintes étoient ſi touchantes, que je ne pus m'empêcher d'en être fortement ému. Cela ne doit pas ſurprendre; je l'aimois avec idolâtrie, & elle jouoit avec tant d'adreſſe le rôle d'une femme vraiment paſſionnée, que l'homme le plus défiant s'y ſeroit trompé. Cependant, malgré la paſſion qu'elle avoit ſçû m'inſpirer, je perſiſtai dans ma réſolution, & comme elle vit que rien ne pouvoit me faire changer: Eh bien, dit elle, en me préſentant la main, puiſque rien ne peut vous engager à violer un ſerment que vous avez fait imprudemment, puiſqu'on ne doit jamais jurer d'exécuter une choſe qui ne dépend pas de nous, puiſque vous ne voulez pas aſſocier une femme à la vôtre, quoique la loi vous le permette, je connois un moyen ſûr de vous dégager de ce fatal ſerment, ſi Gulnachar n'étoit plus..... Vous m'entendez..... un véritable amant oſe tout pour l'objet de ſa tendreſſe, & vous devez juger de l'excès de mon amour pour vous, par l'effort que je fais ſur moi-même pour oſer vous faire

un tel aveu. Elle ſe tut pour attendre ma réponſe; mais au lieu de parler, cèdant à la force de l'ardeur dont je brûlois, je me jettai à ſes genoux, & je lui prodiguai les careſſes les plus vives.

Elle me repouſſa avec dédain, & me dit ironiquement de réſerver ces marques de tendreſſe pour la perſonne dont je n'étois que le vil eſclave, & m'aſſura qu'elle étoit abſolument décidée à rompre tout commerce avec moi. Je ne me rebutai point, je priai, je preſſai, & je mis tout en œuvre pour l'attendrir, mais tout fut inutile, & je n'en eſſuyai que des mépris. Je me levai furieux & ſortis dans le deſſein d'exécuter le crime horrible que cette furie m'avoit ſuggéré. Je ne puis me rappeller ce trait affreux ſans horreur; mais, que ne peuvent pas ſur le cœur d'un homme fortement épris; les conſeils pernicieux d'une femme artificieuſe & méchante?

Cependant j'entrai dans l'appartement de Gulnachar qui me reçut avec ſa douceur ordinaire. Elle ne m'avoit jamais paru ſi belle, & la négligence de ſon déshabillé les rendoit encore lui

donner des graces capables d'exciter les desirs d'un homme qui eût été moins prévenu. Sa présence calma mes sens, j'eus honte de ma conduite. Je me reprochai mon ingratitude envers une personne à laquelle j'étois si cher & qui s'étoit sacrifiée pour moi. Gulnachar s'apperçut de mon émotion, elle jetta sur moi un regard qui acheva de me désarmer. Je me jettai à ses pieds, je la priai de me pardonner mes égaremens, & je lui promis de ne plus lui donner le moindre sujet de plainte contre moi. Cette femme charmante, me témoigna par ses caresses, combien elle étoit sensible aux marques de mon amitié; loin de me faire le moindre reproche, elle chercha à m'excuser, & me dit que jamais il ne seroit question entre nous de ce qui s'étoit passé, & elle m'assura que mon repentir étoit la plus grande satisfaction que je pûsse lui donner.

Je passai la nuit auprès d'elle, & je puis assurer que cette nuit fut une des plus délicieuses de celles que j'ai passées dans ma vie, puisqu'elle me procura des plaisirs purs, qui n'étoient pas empoisonnés par les remords in-

ſéparables des voluptés qu'on ſe procure aux dépends de l'honneur & du devoir. Je paſſai trois jours dans cet état ; Gulnachar qui me croyoit abſolument guéri de ma foibleſſe, étoit dans une joie inexprimable, & tâchoit par les témoignages de ſon amour de me faire oublier l'indigne attachement auquel je m'étois livré ; mais un billet que je reçus de ma perfide, & que j'eus le malheur d'ouvrir, malgré toutes les réſolutions que j'avois priſes d'éviter tout ce qui pouvoit me rapprocher de cette malheureuſe, me replongea dans mes anciens égaremens. Cette femme artificieuſe me conjuroit de paſſer chez elle pour me faire part d'un projet d'où dépendoit, diſoit-elle, tout le bonheur de ſa vie, elle ajoutoit que je ne pouvois lui refuſer cette légère ſatisfaction, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de me demander des conſeils ſur un projet qui n'intéreſſoit en rien le repos d'une femme aimable à laquelle je devois toute mon eſtime.

Je balançai quelques inſtans ſur le parti que je prendois. Je craignois, en retournant chez cette femme, de retomber dans mes premiers égaremens,

mais l'amour plus fort que la raiſon l'emporta encore, j'eus la foibleſſe de retourner chez Louſchen, bien réſolu cependant de ne plus la voir que cette fois, & de rompre enſuite tout commerce avec elle.

Si-tôt qu'elle me vit, elle vint à moi, les larmes aux yeux : que vous ai-je donc fait, me dit-elle du ton le plus mielleux, pour m'abandonner auſſi bruſquement ? Eſt-ce donc un ſi grand crime que de vous aimer ? Je n'en connois pas d'autre ; mais ſi c'en eſt un, vous m'en avez aſſez punie par votre abſence, ne m'accablez pas, je vous prie de votre indifférence, elle me cauſeroit infailliblement la mort.

J'ai réfléchi, lui dis-je, ſur ce que vous avez eu la hardieſſe de me propoſer à notre dernière entrevue ; j'étois aſſez aveugle, pour ne pas craindre, en voulant vous plaire, de me rendre le plus criminel de tous les hommes. Comment avez-vous pu concevoir un projet auſſi abominable & m'en faire l'aveu ? Je frémis, ſeulement, quand j'y penſe : & ſi j'euſſe été aſſez malheureux de l'exécuter, ce fer auroit trau-

ché le fil de mes jours ; mais je vous déclare qu'avant de me punir comme je l'euſſe mérité, je vous aurois immolée à ma vengeance, & que j'aurois lavé dans votre ſang l'injure que vous auriez faite à une femme reſpectable que vous vouliez ſacrifier à vos ſoupçons.

Mon cher Seigneur, me répondit-elle, troublée par la fermeté avec laquelle je venois de lui parler, que vos reproches ſont injuſtes ? & quels ſont donc ces conſeils pernicieux que vous m'accuſez de vous avoir donnés ? Ah Ciel, m'écriai-je, pouvez-vous feindre d'ignorer ce que vous me dîtes il y a trois jours ? & avez-vous ſi-tôt oublié les conſeils perfides que vous me donnâtes de me défaire d'une femme qui merite toute ma tendreſſe ? J'ignore, me répondit-elle, ce qui peut vous avoir révolté dans notre dernière converſation ; certainement, vous avez mal compris mes paroles. Jamais je n'eus l'intention de vous porter à commettre un crime, je voulois ſimplement vous engager à éloigner ou à répudier Gulnachar afin que ſa jalouſie ne troublât plus nos

plaiſirs. Si vous avez conçu quelques deſſeins criminels, vous ne devez en accuſer que vous-même, vous êtes donc le ſeul coupable. Je ſuis bien à plaindre, ajouta-t-elle, puiſque vous avez l'injuſtice de m'attribuer de pareilles horreurs. Elle me parut de ſi bonne foi, que je fus aſſez foible pour la croire; je fus même aſſez aveugle pour lui demander pardon; & comme elle avoit des raiſons d'intérêt pour me retenir dans ſes chaînes, elle me l'accorda volontiers, mais elle n'oſa plus me parler de Gulnachar, elle continua de vivre avec moi de la même manière qu'elle avoit toujours fait, & je ne tardai pas à lui rendre bientôt toute mon amitié.

Cependant malgré la malheureuſe paſſion qui me dominoit, je n'avois plus en elle la même confiance. Le conſeil qu'elle m'avoit donné ne ſortoit point de ma mémoire, je me rappellois, malgré moi, les rapports qu'on m'avoit faits, tant ſur ſa mauvaiſe conduite, que ſur la perfidie de ſon caractère, & je ne tardai pas à être convaincu de la vérité de mes ſoupçons.

Un ſoir que j'étois reſté chez elle

assez tard, & que je paroissois avoir le dessein de rester, elle ne put s'empêcher de me témoigner une inquiétude extraordinaire ; & comme elle fut la première à m'avertir que la nuit étoit fort avancée, & qu'il étoit tems de me retirer, je lui fis quelques reproobligeans sur l'empressement qu'elle me témoignoit de me voir sortir. Elle sentit son tort, & voulant se disculper, mon cher Aloph, me dit-elle, en me regardant tendrement, quoique les heures ne me paroissent que des momens lorsque je les passe avec vous, je me trouve aujourd'hui dans une fâcheuse circonstance qui me force à vous prier de me laisser seule. J'ai grand besoin de repos, je vous l'avoue ; je suis tourmentée par une migraine si violente, que je me sens incapable de vous tenir plus long-tems compagnie. Belle Persienne, lui dis-je, je n'ai point d'autres volontés que les vôtres, & si je suis resté chez vous plus tard qu'à l'ordinaire, c'est pour me dédommager de la privation que je dois éprouver demain, puisque je prévois que je n'aurois pas le plaisir de vous voir. Des affaires importantes

qu'il faut abſolument que je termine, me retiendront, peut-être juſqu'au ſoir. Vous allez en juger à la lecture d'une lettre que j'ai reçue de la part d'un des plus riches Négocians de cette Ville. La voici, écoutez-moi.

« *Pour Aloph, époux de Gulnachar.*
» *Le père de votre épouſe, dont j'étois*
» *l'ami particulier & qui faiſoit un*
» *grand commerce de diamans, en*
» *acheta pour vingt mille pièces d'or,*
» *dans la Ville de Golconde où je me*
» *trouvois, pour lors, avec lui. Peu de*
» *tems après il tomba malade, & ſe*
» *voyant prêt de mourir, il voulut*
» *mettre ces pierreries en main ſûre,*
» *afin qu'on les rendit à ſa fille; il en*
» *fit un paquet qu'il eut ſoin de cacheter,*
» *& m'ayant fait appeller, il ne fit*
» *point de difficulté de me les confier,*
» *en me priant de les remettre à Gul-*
» *nachar auſſi tôt que je ſerois de retour*
» *à Bagdad. Il mourut quelques heures*
» *après. Comme mes affaires ne m'ont*
» *pas permis de revenir plutôt en cette*
» *Ville, & que depuis un mois j'y ſuis*
» *arrivé, je viens d'apprendre que vous*
» *aviez épouſée la fille de mon ami;*
» *je vous prie de paſſer chez moi demain*

» *vers le coucher du ſoleil, je vous* » *remettrai ce précieux dépôt.* HANIF. »

Que cela ne vous empêche pas de venir, me dit cette perfide, cette affaire ne ſera pas longue à terminer, vraiſemblablement ma migraine ſera diſſipée, & je pourrai vous tenir meilleure compagnie que je n'ai fait aujourd'hui. Très volontiers, repris-je, & puiſque cela ne vous dérangera point, je viendrai ſouper avec vous. Cette promeſſe parut lui faire le plus grand plaiſir, elle m'embraſſa avec ardeur, & je me retirai, le plus content des hommes.

Le lendemain, auſſi-tôt que j'eus terminé mes affaires, je me rendis chez elle à l'heure du ſouper. Elle me reçut avec les démonſtrations de la joie la plus vive. Le repas fut ſplendide & délicat; elle l'égayoit encore par ſa belle humeur, ſes ſaillies qui étoient vives & brillantes; enfin jamais elle ne montra tant d'eſprit, ſa tendreſſe pour moi paroiſſoit prendre de nouveaux accroiſſemens, elle m'amuſa de manière que j'avois entièrement oublié qu'il étoit fort tard. La nuit étoit fort avancée lorſque je repris le chemin de ma maiſon où j'étois prêt à rentrer, lorſque

lorſque je me vis tout-à-coup attaqué par trois voleurs qui fondirent ſur moi le ſabre à la main.

Je me mis promptement en défenſe, mais j'aurois infailliblement ſuccombé ſous leurs coups, ſans la bravoure de quatre hommes, qui, ſortant du coin d'une rue, ſe jettèrent ſur ces aſſaſſins, & les preſſèrent ſi vivement, qu'ils furent obligés de prendre la fuite. Ce ſecours ineſpéré me pénétra de reconnoiſſance, & m'étant approché de celui de ces courageux défenſeurs, qui paroiſſoit être le maître des autres, je commençois à lui témoigner combien j'étois ſenſible au ſervice qu'il venoit de me rendre, lorſque j'eus la douleur de le voir tomber à mes pieds. Ne doutant point qu'il ne fut bleſſé, je priai les trois autres de m'aider à le porter juſques dans ma maiſon, pour lui donner tous les ſecours qui dépendoient de moi; mais, qui pourroit exprimer l'étonnement dont je fus ſaiſi, lorſque je reconnus Gulnachar & trois de mes eſclaves dont elle s'étoit fait accompagner.

Les mouvemens dont je fus agité furent ſi violens, & les remords dont

j'étois accablé firent une telle impreſſion ſur moi, que je fus ſur le point d'attenter à ma vie, pour me punir de la barbarie avec laquelle j'en avois agi avec une femme digne d'être adorée. Jamais elle ne m'avoit paru ſi belle; & tout l'amour qu'elle m'avoit autrefois inſpiré s'étant réveillé dans mon ame, me faiſoit enviſager avec horreur l'état dans lequel je l'avois reduit. Quoi, m'écriai je, eſt-il poſſible que je n'aye rien fait juſqu'aujourd'hui que pour contribuer à votre malheur? ah, trop aimable Gulnachar, j'étois indigne de vous poſſéder. Vous avez tout fait pour un ingrat. Vos procédés, votre tendreſſe, votre douceur, votre conſtance, tout ſemble s'élever contre moi pour me convaincre de mes torts..... Les larmes qui me ſuffoquoient m'empêchèrent de continuer, & me contentant d'embraſſer ſes genoux, je lui tins des diſcours ſans ordre & ſans ſuite, mais plus énergiques que tout ce qu'on peut imaginer en pareilles circonſtances.

Cependant le Chirurgien que j'avois envoyé chercher, viſita ſa bleſſure qui ſe trouva peu conſidérable; ce rapport me cauſa la plus grande joie; mais,

comme le ſang qu'elle avoit perdu l'avoit conſidérablement affoiblie, nous la portâmes ſur ſon lit. Elle revint bientôt à elle-même. Je profitai de ce calme pour lui demander comment il s'étoit pu faire qu'elle ſe trouvât ſi à propos pour me ſauver la vie. Mon cher Aloph, me dit elle, je ne ſuis point actuellement en état de vous inſtruire du detail de cette aventure, mais Coroud, votre eſclave, peut également vous ſatisfaire, puiſque ſans ſon rapport j'aurois abſolument ignoré l'horrible complot dont vous avez manqué d'être la victime. Parle-donc, lui dis-je, ne tarde point à me développer ce myſtère, je brûle d'impatience d'en être inſtruit.

Seigneur, me dit Coroud, Louſchen a pour eſclave, une fille, pour laquelle je n'ai pu m'empêcher de reſſentir de l'amour. Comme vous m'avez ſouvent envoyé chez ſa maitreſſe, j'ai trouvé le ſecret de plaire à cette fille, & de m'en faire aimer. Elle m'a appris que vous n'étiez pas le ſeul amant que la perfide Louſchen abuſoit, qu'elle en avoit déjà ruiné pluſieurs, & qu'elle ne cherchoit à vous conſerver que

parce que vous étiez plus riche & plus libéral que les autres; qu'indépendamment de cette multitude de ſoupirans, elle en avoit un de préférence pour lequel elle reſſentoit la plus violente paſſion; mais que c'étoit un ſcélérat qui s'étoit noirci par des crimes dignes du dernier ſupplice. J'ai ſçu ce matin par cette même eſclave, que Louſchen & ce traître avoient formé le projet de vous aſſaſſiner, lorſqu'après le ſouper vous ſeriez en chemin pour vous rendre à votre maiſon, & de vous enlever la boîte de diamans que vous avez dû recevoir; qu'ils devoient enſuite quitter Bagdad & ſe ſauver dans les Indes orientales. Effrayé du péril qui vous menaçoit, j'avois d'abord pris la réſolution de vous avertir; mais, craignant que trop prévenu pour Louſchen vous n'euſſiez pas de confiance dans mon rapport, & que vous ne me fiſſiez châtier comme un infâme calomniateur, je pris le parti de tout découvrir à votre épouſe. Juſtement allarmée pour vos jours, elle n'a pu s'empêcher de faire éclater ſa tendreſſe; elle prit ſur le champ un de vos habits, s'arma d'un ſabre,

puis, s'étant fait accompagner de deux autres de vos eſclaves avec moi, nous nous ſommes tenus en embuſcade auprès de la maiſon de Louſchen; nous vous avons ſuivi de loin, & Gulnachar, avec un courage au deſſus de ſon ſexe, voyant que vous étiez prêt à ſuccomber, s'eſt expoſée, comme vous l'avez vue, pour vous dérober à la fureur de ces brigands. Voilà, Seigneur, la vérité telle que vous avez exigé que je vous le diſe.

Je n'eus pas la force de répondre; mais voyant que ma chère Gulnachar étoit aſſez tranquille, je fis ſigne qu'on me laiſſât ſeul pour pouvoir lui parler plus librement; puis m'étant mis à genou auprès de ſon lit, je pris une de ſes mains qu'elle m'abandonna de manière à me témoigner qu'elle étoit touchée de mon repentir, je lui demandai ſincèrement pardon de mes affreux procédés..... C'eſt aſſez, interrompit le Calife, j'ai été témoin de cette ſcène, j'ai tout entendu, quoique fort mal à mon aiſe. Je ſuis fort ſatisfait de vous voir repentant, & dans la réſolution de vous mieux comporter à l'avenir.

Ce Monarque envoya auſſi-tôt des Gardes pour ſe ſaiſir de Louſchen & de ſon amant; on ne les trouva point. Comme ils étoient partis dès le matin, il ne put leur faire ſubir la juſte punition qu'ils méritoient. Furieux de l'évaſion de ces coupables, il envoya chercher le Juge chargé de la Police Il lui fit les plus vives reproches ſur ſa négligence à s'informer des déſordres qui règnoient dans la Capitale; mais, ce Juge intègre s'étant proſterné aux pieds du Calife, lui repréſenta qu'il lui étoit impoſſible de ſçavoir tout ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur des familles dans une Ville immenſe compoſée de gens de toutes les Nations, qu'il ne négligeoit rien pour maintenir le bon ordre; & il lui fit voir en même-tems. que, depuis huit jours. il avoit fait enfermer vingt de ces femmes qu'on appelle du bon ton, dans une Maiſon de Force, pour avoir ru né une infinité d'enfans de famille, & les avoir réduits à faire mille baſſeſſes pour ſatisfaire la cupidité & le luxe inſenſé de ces peſtes publiques. Eh bien, dit le Calife, un peu radouci, je vais établir des ſurveillans dans tous les

quartiers de la Ville, je les autoriſerai à faire les perquiſitions les plus exactes pour découvrir ces ſortes de femmes, qui, comme le dit Aloph, ſont bien plus à craindre que les voleurs de grand chemin, puiſque ceux ci vous attaquent à forces ouvertes, au lieu que celles ci vous attirent par leurs fauſſes careſſes, & qu'on a toutes les peines du monde à ſe garantir des piéges quelles ne ceſſent de tendre à ceux qui ſont aſſez foibles pour y tomber.

Je leur donnerai une marque diſtinctive qui ſervira à les faire connoître, je déclarerai nulles toutes les obligations qu'elles auront extorquées à leur profit, & je leur défendrai, ſous peine d'être fouettées dans chaque carrefour de la Ville, de paroître en public dans ces chars ſuperbes, du haut deſquels elles inſultent les mœurs & la vertu. Il donna ordre enſuite qu'on fit venir Gulnachar. Le Calife la trouva charmante, quoique ſa bleſſure & le ſang qu'elle avoit perdu lui euſſent ôté ces vives couleurs d'incarnat qui la rendoient ſi belle. Il exigea d'Aloph un ſerment, par lequel il s'engageoit à ne jamais cauſer de chagrin à ſon

épouſe, & faiſant réflexion que l'oiſiveté dans laquelle cet Aventurier avoit vécu juſqu'alors, étoit la ſource des dérèglemens de ſa vie précédente, il lui donna dans ſon Palais une charge honorable, qui, devant l'occuper journellement, ne pouvoit manquer de le diſtraire de ſon libertinage; il fit à Gulnachar des préſens magnifiques, après lui avoir donné toutes les louanges que méritoient ſes vertus & ſon cœur.

Depuis ce moment, ces deux époux ont toujours été fort unis. Aloph ne s'étudia plus qu'à faire le bonheur de Gulnachar. L'amour & la vertu de cette charmante femme triomphèrent enfin de l'erreur & de l'aveuglement de ſon époux. Tous deux, ils goûtèrent une ſatisfaction ſans égale. Aloph mérita par la ſuite d'être mis au rang des Viſirs. Il fut auſſi diſtingué par ſa probité que par la ſupériorité de ſes lumières, & ſembla ne s'être écarté de ſes devoirs que pour prouver à la poſtérité, qu'une femme aimable peut preſque toujours, par ſa douceur, ſa patience, & ſa bonne conduite, rappeller l'homme à la vertu.

Fin de l'Hiſtoire d'Aloph & de Gulnachar.

Le jeune Chinois, en attendant le retour de ſon père, qui, comme on le ſçait, parcouroit le monde pour chercher l'eau merveilleuſe qui devoit déſenchanter le Sultan Raſibillak, & ſon épouſe qui étoit diſparue ſans qu'on ait pu découvrir ce qu'elle étoit devenue, continuoit tous les ſoirs de faire la lecture des contes que lui avoit laiſſés le Médecin ſon père, pour procurer au Sultan le ſommeil dont il avoit un ſi grand beſoin.

Depuis que le Sultan goûtoit les douceurs du repos, les Miniſtres, les Princes, regardoient le jeune Chinois de meilleur œil; ils commencèrent à eſpérer de revoir bientôt leur Prince dans l'état de ſanté où il étoit avant ſon enchantement, & ne ceſſoient d'engager ce jeune homme à choiſir les hiſtoires les plus intéreſſantes pour endormir le Sultan leur maître. Tranquilliſez-vous, leur dit le jeune Chinois, mon père m'a preſcrit ceux que je devois lire au Sultan: j'eſpère que vous ſerez ſatisfaits de l'hiſtoire que je vais lire. Les Viſirs, accompagnés des Princes & des Seigneurs de la Cour, ne manquoient pas une lecture; & lorſqu'ils

furent raſſemblés, le Médecin commença ainſi : Seigneur, dit-il, en s'adreſſant au Sultan Raſibillak;

HISTOIRE

Du jeune Porteur-d'Eau, & de la belle Ghulnaz.

LE Royaume de Kachemire étoit autrefois gouverné par un Prince nommé Aladin : ce Prince étoit père d'une fille, qui, ſans contredit, eût été la beauté la plus parfaite de l'Orient, ſi la fille de ſon Viſir ne lui eut diſputé cet avantage. On ne parloit dans tout l'Orient, que des attraits divins, dont les deux Princeſſes étoient pourvus. Pluſieurs Rois, ſur la foi de la renommée, s'étoient laiſſé enflammer pour elles, & ſongeoient à les demander en mariage. Il auroit été difficile de décider qui de ces deux beautés étoit la plus accomplie; mais ſoit prévention, ſoit que la fille du Viſir, moins fière, & plus humaine que ſa rivale, eut gagné

les cœurs de la multitude, tous les ſuffrages étoient pour elle.

La fille du Roi conçut un chagrin ſi violent de ſe voir préférer Ghulnaz (c'étoit le nom de la fille du Viſir), qu'elle tomba dans une langueur mortelle. Son père, allarmé, fit venir les Médecins, qui l'aſſurèrent que le mal de la Princeſſe provenoit de quelque déplaiſir ſecret.

Aladin preſſa ſa fille de lui ouvrir ſon cœur. Pour l'y déterminer, il s'engagea par un ſerment ſolemnel à lui accorder tout ce qu'elle demanderoit, dût il lui en coûter la moitié de ſon Royaume. La fille du Roi, bien loin de découvrir à ſon père la baſſe jalouſie dont elle étoit dévorée, auroit voulu ſe la diſſimuler à elle-même. Mais, touchée des marques de tendreſſe que lui donnoit ſon père, & de la profonde douleur qu'il témoignoit, elle ne put réſiſter davantage, & lui avoua que l'extrême beauté de Ghulnaz étoit la cauſe de ſon mal qui ne ceſſeroit que par l'éloignement de cette odieuſe rivale.

Le Roi tâcha de conſoler ſa fille, & l'aſſura que dans peu elle n'entendroit plus parler de celle qui cauſoit

ſes peines. En effet, il manda ſon premier Miniſtre : Viſir, lui dit-il, c'eſt à regret que je vous ordonne de vendre votre fille : je ſens combien il en coûtera à votre cœur ; mais la vie de ma fille y eſt intéreſſée. C'eſt vous en dire aſſez. J'attends ce ſacrifice du zèle que vous m'avez toujours témoigné. Aladin, ſans attendre ſa réponſe, ſe retira.

A cet ordre ſi cruel, le Viſir étoit reſté petrifié. Revenu à lui même, & voyant que le Sultan s'etoit retiré ; il rentra chez lui accablé de douleur. Abbatu, conſterné, il balança quelque tems entre l'amour paternel & l'ambition. Cette dernière paſſion l'emporta enfin, & étouffa dans ſon cœur la voix de la nature. Un reſte de honte l'empêcha pourtant d'expoſer ſa fille aux regards du public. Pour éviter cet e ignominie, il imagina de la faire mettre dans un coffre. Faiſant enſuite venir un Crieur : vous vendrez, lui dit-il, ce coffre quarante mille aſpres ; mais j'y mets une condition : celui qui en fera l'acquiſition, le prendra ſans voir ce qu'il renferme. Le Crieur voulut envain exécuter les ordres du

Viſir : la condition qu'il avoit miſe au marché, éloignoit tous les acheteurs. Un jeune Porteur d'eau, plus hardi que les autres, ſoupçonna du myſtère, & s'offrit à en courir le riſque. Il emprunta d'un riche Négociant, à qui il portoit de l'eau depuis deux ans, la ſomme fixée; & après l'avoir comptée au Crieur, il fit porter le coffre chez lui.

Rien ne put égaler ſa ſurpriſe & ſa joie, lorſqu'en ouvrant avec empreſſement le coffre, il vit qu'elle renfermoit une jeune fille d'une beauté raviſſante : charmante Houris, lui dit il, vous êtes ſans doute une de ces Nymphes céleſtes deſtinées aux plaiſirs des élus dans l'autre monde : par quelle étrange aventure avez-vous été miſe dans ce coffre ? la fille du Viſir qui ne vouloit pas ſe faire connoître, lui répondit : vous voyez une infortunée que le malheur pourſuit : le ſort m'a fait votre eſclave, je n'en murmure point, & vous trouverez dans moi toute la ſoumiſſion & toute la fidelité que je vous dois.

L'aimable Ghulnaz avoit trop de charmes, pour que ſon Patron n'en reſſentit pas le pouvoir. Elle étoit ſon

eſclave, & il pouvoit diſpoſer d'elle à ſon gré. Mais quoique né dans la claſſe commune des hommes, il avoit dans ſes amours une délicateſſe de ſentimens bien au-deſſus de ſa condition. Son bonheur, s'il eut été une ſuite de la contrainte, lui auroit paru imparfait, & il vouloit le devoir tout entier à l'amour. Il prit donc la réſolution de rendre à Ghulnaz la liberté, & de s'unir enſuite avec elle par les liens de l'hyménée. Mais avant d'exécuter ſon deſſein, il voulut éprouver ſi elle étoit digne du ſort qu'il lui deſtinoit. Il la conduiſit dans une petite bourgade éloignée d'une journée de Kachemire, où demeuroit ſa mère : cette bonne femme demeura toute étonnée lorſqu'elle apperçut ſon fils avec une ſi belle fille. Ma mère, lui dit-il, en particulier, j'ai des vues ſur cette jeune eſclave que je confie à vos ſoins : veillez ſur ſa conduite, & examinez ſi ſa ſageſſe égale ſa beauté. Il prit enſuite congé de ſa mère & de Ghulnaz, qu'il embraſſa tendrement, en les aſſurant qu'il ne tarderoit pas à les revoir.

La belle eſclave gagna bientôt le

cœur de celle qui avoit donné le jour à ſon Patron. Elle fut enchantée de ſa douceur & de ſes complaiſances, & elle lui devint en peu de tems auſſi chère, que ſi elle eut été ſa propre fille. Cette bonne femme qui étoit dans une extrême pauvreté, l'avoit toujours ſupporté avec patience; mais depuis qu'elle étoit avec Ghulnaz, elle ſouffroit de lui voir partager ſa miſère, & déſiroit des richeſſes pour lui faire un ſort plus digne de ſes vertus.

Cette aimable fille, de ſon côté, touchée du triſte état de celle qui lui témoignoit tant de bonté, chercha à la ſoulager. Elle lui remit un diamant qu'elle avoit caché lorſque ſon barbare père l'avoit enfermée dans le coffre, & dit à la mère de ſon Patron de le vendre deux mille ſequins. Le diamant étoit d'une grande beauté. La bonne femme trouva bien vîte un acheteur, & revint toute joyeuſe auprès de celle qu'elle appelloit ſa chère fille.

Ghulnaz loua pour elle & pour ſa compagne, une maiſon plus commode & plus ſpacieuſe, & la fit meubler proprement. Elle commençoit à ſe conſoler de ſes malheurs, & à ſe con-

former à la condition à laquelle elle ſe trouvoit. Elle avoit conçu une tendre inclination pour le jeune Porteur-d'eau, & n'en avoit jamais rien fait paroître. Elle aimoit à s'entretenir ſouvent avec ſa bonne mère, car depuis qu'elles vivoient enſemble, c'étoit le nom qu'elle lui donnoit dans l'eſpérance d'être un jour la femme de ſon fils. Ghulnaz étoit aſſez contente de ſon ſort, lorſque de nouvelles diſgraces la rendirent plus à plaindre que jamais. Quoiqu'elle mena une vie fort retirée, que, malgré la liberté que lui avoit donné ſon Patron, elle ne ſortit que très-rarement & toujours voilée, le bruit de ſa beauté ſe répandit dans la bourgade où elle étoit; un jeune homme en devint éperdument amoureux, & oſa lui déclarer ſa paſſion. Sa témérité n'ayant pas eu le ſuccès qu'il en attendoit, ſon amour ſe changea en fureur, & il réſolut de ſe venger de celle qui mépriſoit ſes feux. Il partit pour Kachemire, & ayant rencontré le Porteur-d'eau : que je vous plains, lui dit il, d'élever avec tant de ſoin une ingrate. Tandis que vous êtes ici accablé de travaux, elle nage dans une criminelle

abondance qu'elle a ſçu ſe procurer pàr ſes intrigues avec ſes amans.

Le jeune Porteur-d'eau, ſans examiner ſi le rapport qu'on venoit de lui faire, avoit quelque fondement, partit auſſi-tôt pour ſe venger de l'outrage qu'il croyoit avoir reçu de celle qu'il étoit dans le deſſein d'épouſer. Il arriva dans la nouvelle maiſon que ſa mère & la belle Ghulnaz occupoient. La beauté de l'édifice, la propreté des meubles, tout le confirme qu'il eſt trahi; il entre. Ghulnaz, qui ne ſe défioit de rien, parce qu'elle n'avoit rien à ſe reprocher, veut aller au-devant de lui; mais il ne lui en donna pas le tems : il ſe précipite ſur elle, & lui plonge dans le ſein un poignard qu'il avoit caché ſous ſa robe. Voyant qu'elle ne tombe pas du premier coup, il veut lui en porter un ſecond; Ghulnaz, éperdue, l'évite en ſe jettant par la fenêtre.

Un Juif qui paſſoit dans la rue, voyant une jeune fille baignée dans ſon ſang, la relève & la conduit chez lui. Cependant la mère du Porteur-d'eau, qui étoit dans une chambre voiſine, étoit accourue au cri qu'avoit

jetté Ghulnaz Elle voit ſon fils, la fureur peinte dans ſes yeux, & un poignard tout ſanglant à la main : A qui en voulez-vous, mon fils, lui dit elle, & qu'eſt devenu Ghulnaz ? Ce fer, lui répondi il, vient de me venger d'une perfide qui me trahiſſoit. Quelle eſt votre erreur, s'écria la vieille toute éploree, & que le vous coûtera de larmes ! vous avez fait périr injuſtement la plus aimable & la plus vertueuſe de toutes les filles. Elle lui raconta alors de quelle manière généreuſe Ghulnaz l'avoit tirée de la miſère.

Le Porteur d'eau, à ce récit, s'abandonna à la plus vive douleur. Il deſcendit précipitamment dans la rue, croyant y trouver ſa chère Ghulnaz, mais elle étoit diſparue. Il parcourut toute la Ville, comme un homme éperdu, ſans pouvoir découvrir ſes traces, & rentre chez lui déſeſpéré.

Cependant le Juif envoya chercher un Chirurgien, qui, après avoir viſité la plaie de la fille du Viſir, lui aſſura qu'elle n'étoit pas mortelle. Il ne ſe trompoit point, & Ghulnaz ne tarda pas à recouvrer avec ſa ſanté tous ſes attraits. Le Juif ne put les contempler

d'un œil indifférent, & lui déclara ſa paſſion en amant abſolu qui vouloit être obéi. Ghulnaz frémit du danger qui la menaçoit Obſervée de trop près pour prendre la fuite, elle prit la réſolution de ſe jetter dans la mer, qui baignoit les murs de la maiſon du Juif. Elle comptoit pour rien la perte de ſa vie, pourvu qu'elle put ſauver ſon honneur Pour exécuter ce deſſein, il falloit écarter ſon amant; elle feignit de conſentir à ce qu'il exigeoit de ſa complaiſance; mais elle voulut qu'il alla auparavant au bain pour ſe laver.

Le Juif partit; Ghulnaz ouvre la fenêtre & s'élance avec intrépidité dans la mer. Trois frères qui pêchoient aux environs, apperçurent de loin quelque choſe qui voguoit ſur les flots; c'étoit Ghulnaz, qui, en ſe débattant, étoit portée ſur la ſurface des eaux. Comme ils étoient habiles Nageurs, ils la ſaiſiſſent par ſes habits, la mettent dans leur bateau, & vont aborder à une prairie d'un autre côté de la Ville.

La fille du Viſir, rappellée à la vie par leurs ſoins, ſe vit bientôt expoſée à un danger encore plus terrible, que celui auquel elle venoit d'échapper.

Son extrême beauté fit la plus vive impreſſion ſur les trois frères. Une querelle violente s'éleva entre eux, & chacun d'eux en prétend la poſſeſſion. Ils étoient prêts d'en venir aux mains, lorſque le haſard conduiſit auprès d'eux un jeune cavalier. Ils le prirent pour arbitre. Le ſort ſeul, leur dit le jeune homme, après s'être inſtruit du ſujet de leur diſpute, peut terminer votre différent : je vais tirer trois flèches de trois côtés différens, celui qui de vous aura plus vîte atteint une des flèches, ſera le poſſeſſeur de cette beauté. La propoſition parut ſi raiſonnable aux trois pêcheurs, qu'ils l'acceptèrent ſans balancer. Le cavalier bande auſſi-tôt ſon arc, & tire ſucceſſivement trois flèches, vers trois points différens. Les trois frères partent auſſi-tôt avec rapidité; chacun d'eux, dans l'eſpérance d'atteindre le but le premier. Le cavalier les voyant éloignés, ſaute à terre, met Ghulnaz en croupe, en remontant à cheval, s'éloigne au grand galop des Pêcheurs, & gagne ſon village.

Il étoit de la deſtinée de Ghulnaz d'embrâſer tous ceux qui la voyoient. A peine le cavalier eut mis pied à

terre, qu'il lui déclara la violence de ſa paſſion. La fille du Viſir voyant qu'elle ne pouvoit éviter cette nouvelle attaque que par la ruſe, écouta ſans courroux l'aveu qu'il lui fit de ſes feux; elle feignit même d'y être ſenſible; elle conjura ſeulement de différer ſon bonheur juſqu'à la nuit : il me vient, lui dit-elle, une idée, qui, toute biſarre qu'elle eſt, pourra contribuer à votre tranquillité & à la mienne. Perſonne n'eſt prévenu ici de notre arrivée : prêtez-moi un de vos habits, vous me ferez paſſer pour un de vos parens qui revient des pays étrangers; comme l'on ne ſoupçonnera point mon ſexe, vous n'aurez point de rivaux à redouter.

Le Cavalier, enchanté, lui donna un habillement complet. Quand elle s'en fut revêtue, je veux vous prouver, ajouta Ghulnaz, que je ne démens point le ſexe ſous lequel je parois à vos yeux, & que peu d'hommes n'égalent mon adreſſe à manier un cheval. Elle dit, & en même tems ſaute avec légèreté ſur celui du cavalier, & lui fait faire pluſieurs voltes. Tandis qu'il admiroit ſa bonne grace, elle s'éloigne inſen-

ſiblement, & preſſant avec l'éperon les flancs du cheval ; elle lui fait prendre le grand galop, & diſparut comme un éclair aux yeux du cavalier éperdu. La crainte d'être pourſuivie, la fit courir tout le reſte du jour & toute la nuit ſans ſuivre de route aſſurée.

Les premiers rayons du ſoleil qui frappèrent l'horiſon, lui firent découvrir une grande Ville. Incertaine, elle tourne ſes pas de ce côté là. Quel fut ſon étonnement, lorſqu'elle vit les habitans venir à ſa rencontre ? Notre Roi eſt mort cette nuit, lui dirent ils, comme il n'a point laiſſé d'héritiers de ſon trône, & qu'il craignoit une guerre civile, il a ordonné, par ſon teſtament, d'y placer celui qui ſe trouveroit le premier à l'ouverture des portes de la Ville le jour de ſon décès.

Ghulnaz reçut d'un air majeſtueux & affable, tout a la fois, les hommages de ſes nouveaux Sujets, qui étoient bien éloignés de ſoupçonner ſon véritable ſexe. Elle traverſa les rues aux acclamations du peuple, & alla prendre poſſeſſion du Palais, ſéjour ordinaire des ſouverains de cette contrée.

Dès qu'elle fut ſur le trône, elle

s'appliqua toute entière au Gouvernement de l'Etat. Elle choisit des Visirs intègres & éclairés, & elle eut un soin tout particulier de faire rendre justice à tout le monde. Ses Sujets admiroient la sagesse de son Administration, & béniſſoient le sort qui leur avoit donné un Roi plus occupé de leur bonheur que du sien propre.

La belle Ghulnaz régnoit depuis quelque tems, lorsqu'elle reçut des nouvelles du Visir son père qu'elle avoit instruit de sa fortune. Il lui marquoit qu'elle devoit remercier la Providence de son élévation, & finissoit sa lettre par lui donner des conseils sur la manière dont elle devoit se comporter dans les Etats dont elle avoit le gouvernement. Elle mit si bien à profit les leçons du Visir son père, qu'elle se fit chérir de ses Sujets. Elle s'occupoit des embellissemens de sa Capitale, & fit élever une fontaine magnifique au milieu d'une vaste place. Quand cet édifice fut achevé, elle fit faire son portrait, & sans expliquer au Peintre les raisons particulières qu'elle avoit, elle voulut être représentée sous un habillement de Reine. Le portrait

fut placé par ſes ordres ſur le haut de la fontaine. Des Gardes qu'elle poſta aux environs, eurent ordre de lui amener tous ceux qui, en conſidérant ce portrait, pouſſeroient quelques ſoupirs, ou témoigneroient quelque ſentiment de douleur.

Dans ces entrefaites, le jeune Porteur-d'eau étoit inconſolable de la perte de ſa chère eſclave : ſa mère, privée de la compagnie de Ghulnaz qu'elle aimoit comme ſa fille, mourut bientôt après, du chagrin de l'avoir perdue. Son fils, au déſeſpoir, parcouroit toutes les Villes, dans l'eſpérance de découvrir les traces de la fille du Viſir, dont il ignoroit la naiſſance. Il vint à cette fontaine; à peine eut-il apperçu les traits de Ghulnaz qui étoit toujours préſente à ſon eſprit, qu'il pouſſa un profond ſoupir. Les Soldats s'appercevant du trouble du Porteur-d'eau & de ſes fréquens ſoupirs, le ſaiſiſſent auſſi-tôt, & le conduiſent devant Ghulnaz, qui le reconnut pour le Porteur-d'eau qui l'avoit ſi maltraitée. Elle lui ordonna, d'un ton irrité, de lui apprendre le motif qui l'avoit engagé à verſer des larmes à

la

la vue du portrait placé ſur la fontaine. Celui ci, tout tremblant, lui raconta ſes malheurs, ſans omettre aucune de ſes aventures : Ghulnaz le fit mettre en priſon, & donna cependant des ordres pour qu'on eût de lui le plus grand ſoin.

Le haſard conduiſit, à quelques jours de là, les trois frères pêcheurs à la même fontaine : quelle fut leur ſurpriſe, en reconnoiſſant dans le portrait qui en faiſoit l'ornement, celle qu'ils avoient ſauvée du naufrage. Leur flamme mal éteinte, ſe ralluma à cette vue, & ils ne purent s'empêcher de ſoupirer. Il furent menés devant Ghulnaz, qui, après leur avoir fait les mêmes queſtions qu'au Porteur-d'eau, les envoya auſſi en priſon. Le Cavalier & le Juif vinrent auſſi à la même fontaine; & ayant témoigné la même ſenſibilité, ils eurent le même ſort.

Quand ils furent tous réunis, la fille du Viſir les fit comparoître devant elle. Si la perſonne qui eſt l'objet de vos regrets, leur dit-elle, d'un air ému, paroiſſoit ici à vos yeux, la reconnoîtriez-vous ? Ils aſſurèrent tous Ghulnaz, que, ſous quelque forme

qu'elle parût, elle avoit fait trop d'impreſſion ſur leurs cœurs pour ne pas la reconnoître. A peine eurent-ils prononcé ces paroles, que, détachant ſon manteau royal, elle ſe fit voir ſous les habits de ſon véritable ſexe. Tous les ſix tombèrent à ſes pieds, & lui demandèrent pardon des excès auxquels un amour trop violent les avoient portés. La fille du Viſir les relèva avec bonté. Puis ayant fait entrer les Miniſtres & les Grands de ſon empire qu'elle avoit convoqués, elle prit le Porteur-d'eau par la main, & le fit aſſeoir ſur ſon trône, après l'avoir fait revêtir des habits royaux. Elle raconta enſuite ſon hiſtoire, & les pria de reconnoître pour leur Roi ſon ancien Patron, dont elle répondoit de la ſageſſe & du diſcernement : elle l'éprouva peu de jours après, & les nôces furent célébrées avec une magnificence vraiment royale.

Le Juif, les trois frères pêcheurs & le Cavalier, furent renvoyés dans leur pays, comblés de richeſſes, qui, toutes conſidérables qu'elles étoient, ne les empêchèrent pas d'envier le ſort du Porteur-d'eau.

A peine le Porteur-d'eau fut-il cou-

ronné, qu'il voulut rendre lui-même la juſtice à ſes Sujets; de ſorte qu'on amenoit devant lui tous ceux qui étoient pris en flagrant délit.

Un jour qu'il ſortoit de prendre le ſorbet avec ſon épouſe, on lui amena deux domeſtiques accuſés d'avoir aſſaſſiné leur maître qui reſpiroit encore aſſez pour pouvoir être tranſporté devant le nouveau Roi.

Après avoir interrogé les coupables, ils avouèrent que le crime qu'ils venoient de commettre envers leur maître, étoit involontaire. Mohallek, c'étoit le nom du bleſſé, convint que ſes domeſtiques, quoique ſes meurtriers étoient innocens, & que lui ſeul étoit criminel. Qu'il reconnoiſſoit, mais trop tard, la vérité de ce proverbe; *que celui qui creuſe un piège à ſon frère, tombe lui-même dedans.*

Le Roi, d'après l'aveu de Mohallek, ſoupçonnant que cet homme ne s'avouoit point coupable, ſans qu'il le fut véritablement, exigea de lui le récit des Aventures qui avoient précédé ce tragique événement. Mohallek, quoique ſouffrant beaucoup de ſes bleſſures qui étoient mortelles, eut

encore assez de force pour parler & raconter l'histoire suivante.

HISTOIRE

Des Cruautés inouies de Mohallek.

JE suis Négociant de cette Ville; ayant perdu mes père & mère à l'âge de vingt ans, je fus obligé de tout vendre pour payer leurs Créanciers, de sorte que j'étois réduit presqu'à la mendicité. Cette action fit du bruit, parce que je pouvois, si j'eus voulu, ne rien payer, & j'aurois joui d'une fortune assez considérable : un vieux Musulman, qui avoit connu mes parens, avoit appris avec plaisir, les sacrifices que je venois de faire pour conserver leur réputation. Il me fit venir chez lui : Mohallek, me dit-il, la bonne action que tu as faite est méritoire; tu as préféré l'honneur aux richesses.... reçois-en la récompense : tu n'as rien; mais j'ai une fille qui est encore jeune; je te la donne avec tout mon bien...

Je ſautai au cou de mon bienfaiteur : il fit venir ſa fille. Sa vue me charma. Je devins le plus heureux des hommes. Après une année de bonheur, trois jours après il envoya chercher le Cadi, qui nous maria.

Le Ciel me fit père d'une fille : j'en eus une joie ſi vive, que je diſtribuai à chacun de mes domeſtiques dix ſequins : ma joie ne fut pas de longue durée, je perdis ſix mois après le père de ma femme ; je l'aimois beaucoup. Sa mort me pénétra. Je le pleurai long-tems, & jamais regrets ne furent plus ſincères. Je crus que ma femme me ſçauroit bon gré de mon affliction : au contraire, je n'eſſuyois d'elle que des mépris. J'attribuai ce changement d'humeur au chagrin de la perte de ſon père. Je crus ne devoir lui faire aucun reproche. Elle étoit jeune, aimable ; & les momens de plaiſir que je comptois me procurer avec elle, me faiſoient oublier tous ſes caprices. Quelle étoit mon erreur ! elle devint ſi impérieuſe, qu'elle ne voulut plus partager avec moi ni ſon cœur, ni ſon lit. Je tenois d'elle toute ma fortune. Il me fallut filer doux. L'in-

grate ! moi qui avoit renoncé en ſa faveur au privilége que me donnoit la loi, en lui jurant une fidélité à toute épreuve !

Je fis des réflexions, & penſai qu'éloigné d'elle, j'oublierois bientôt les ſermens que je lui avois faits.

Les affaires de mon négoce m'obligèrent de faire un long voyage. Je devins épris des charmes d'une jeune & belle eſclave que j'achetai cinq cens ſequins. Neuf mois après, cette eſclave mit au monde un garçon, dont la naiſſance, loin de me frapper, me cauſa les plus vives allarmes.

Foible, ſubjugué, redoutant ma femme & voulant la paix dans mon ménage, je l'achetai par un crime. Cette épouſe que j'avois oublié dans un inſtant d'yvreſſe, ſe préſenta alors à mon eſprit; & la crainte d'une femme jalouſe, me fit dépouiller tout ſentiment d'humanité.

Je commençai par immoler à mon repos ma jeune eſclave, & après l'avoir fait périr, je voulus ſacrifier ſon fils. Mais la voix de la Nature, tout cruel que j'étois, ſe fit entendre au-dedans de moi-même, malgré moi, & arrêta

mon bras. Pour ne point verſer mon propre ſang, je pris le parti de porter l'enfant dans un déſert, perſuadé que cette innocente victime ne tarderoit pas à y périr.

La providence qui veilloit ſur les jours de mon fils, conduiſit un pâtre dans l'endroit où je l'avois expoſé : ſa beauté, ſes cris, ſa miſère, touchèrent le pauvre Berger qui le porta à ſa cabane : ſa femme, auſſi compâtiſſante que lui, ſe chargea volontiers de cet enfant, & lui donna une chèvre pour ſa nourrice.

Il étoit déjà parvenu à l'âge de quatre ans, qu'en retournant dans ma Patrie, je paſſai dans le village où demeuroit ce Berger; le haſard me fait entrer chez lui pour y loger. J'apperçus un enfant que je ne reconnus point. Mais ſoit que je fus frappé de ſa beauté, ſoit que la nature parlât en ſa faveur, je me ſentis émouvoir à ſa vue, & je demandai au Berger s'il en étoit le père.

Quelle fut ma ſurpriſe, lorſque le Berger m'eut raconté de quelle manière il avoit trouvé cet enfant ? Je reconnus mon fils. A cette ſympathie qui m'avoit

louché ſuccédèrent les ſentimens d'une haine violente..... Je diſſimulai pourtant & feignis que les graces de cet enfant me touchoient ſi vivement, que je le priai de me le vendre, & lui en offris cinquante ſequins.

La miſere du Berger, ſon amitié pour cet enfant, ſa perſuaſion qu'il ſeroit plus heureux entre les mains d'un homme riche qu'entre les ſiennes, le firent conſentir à ma propoſition.

Je ne l'eus pas plutôt dans mes bras, que je l'emmenai & le conduiſis juſques ſur le bord de la mer. La beauté de ce jeune enfant, ſon innocence, ſes tendres careſſes, ſes cris, ſes larmes, rien ne put me fléchir. Je prends mon fils, je le fais entrer dans un ſac de cuir que j'eus le ſoin de bien lier, & ſans pitié je le jette dans la mer, me flattant que pour cette fois il n'échappera pas à la mort. Mais le Ciel en avoit ordonné autrement. Le ſac donna dans le filet d'un pêcheur, qui le retira par haſard dans le même moment.

Le Pêcheur, étonné, délie le ſac, l'ouvre, & voyant dedans un enfant qui reſpiroit encore, il le ſuſpendit par les pieds, & après l'avoir rappellé

à la vie, il le porta dans ſa chaumière. Mon fils étoit deſtiné à trouver partout des ames ſenſibles, excepté celle de ſon coupable père.

Par ſon adreſſe & par ſon intrépidité, mon fils ſe fait aimer du Pêcheur, qui l'éleva dans ſa profeſſion. Il étoit déjà parvenu à l'âge de quinze ans, lorſque dans un des voyages que je fis pour mon commerce, je paſſai par la Ville où mon fils demeuroit. Je le rencontrai avec le Pêcheur qui lui avoit ſauvé la vie : ils étoient chargés de poiſſons qu'ils débitoient dans les rues. La bonne mine de ce jeune homme me frappa, & pour avoir occaſion de ſçavoir qui il étoit, j'achetai quelques poiſſons du Pêcheur. Je lui demandai enſuite ſi celui qui le ſuivoit étoit ſon fils. Le Pêcheur me répondit franchement, qu'il n'étoit pas ſon père, & me raconta de quelle manière il l'avoit trouvé dans ſes filets, enfermé dans un ſac de cuir.

Je ne pus comprendre comment ce malheureux enfant avoit pu échapper à une mort que j'avois cru inévitable.

Déſeſpéré de voir le mauvais ſuccès de tant de crimes, je réſolus de mieux

prendre mes mesures. J'offris cinq cens sequins au Pêcheur pour le prix de ce jeune homme, & le marché fut bientôt conclu.

Je gardai comme esclave auprès de moi mon fils, sans me faire connoître à lui. Sa douceur, sa fidélité, rien ne put toucher ma cruauté. J'étois toujours déterminé à le faire périr. Je n'aurois pas voulu, pour toute ma fortune, que ma femme que je sçavois être jalouse à l'excès, eut le moindre soupçon sur mon compte. Quoique la loi Mahométane autorisa la Polygamie, je lui avois promis une fidélité inviolable.

Trois années s'étoient écoulées depuis que mon fils me servoit avec un zèle sans exemple. J'aimois intérieurement cet enfant, & je regrettois, au fond de mon ame, qu'il ne fut pas né le fils de mon impérieuse épouse. Un jour je le fis venir dans mon cabinet: Kébal, lui dis-je, (c'étoit le nom que lui avoit donné le Pêcheur) « je suis attaché à vous plus que vous » ne pensez : je vais vous donner une » preuve de ma confiance. Voici une » lettre, partez pour Bagdad, vous

» y trouverez ma fille, & vous la lui
» remettrez. Je lui recommande de
» prendre ſoin de vous. Vous reſterez
» auprès d'elle juſqu'à mon retour.
» Je ne tarderai pas à vous ſuivre. »

Kébal obéit, & ſe mit auſſi-tôt en route. Arrivé à Bagdad, il s'informe de ma demeure, & frappe à la porte de la maiſon qu'on lui indique. Ma fille ouvre, & voit un jeune homme plus beau que l'amour qui lui remit une lettre de ma part. Impatiente, elle l'ouvre; mais de quelle horreur n'eſt-elle pas ſaiſie, en liſant ces paroles: *Celui qui vous remettra cette lettre eſt mon plus grand ennemi; je vous l'envoie afin que vous le faſſiez punir : j'exige de vous cette preuve de votre tendreſſe.*

Mohallek.

Ma fille, loin de me reſſembler, avoit un cœur ſimple, & plein de ſentimens d'humanité; elle conſidéra plus attentivement celui qui lui avoit remis ma lettre, & elle ne put ſe défendre de l'aimer. L'amour lui ſuggéra un moyen de ſauver la vie à Kébal, qui, depuis un moment, lui étoit devenu ſi cher, qu'elle conçut le deſſein de ſe l'attacher pour jamais. Ayant ordonné

au jeune homme de l'attendre; elle écrivit, en contrefaisant mon écriture, une autre lettre conçue en ces termes: *celui qui vous remettra cette lettre, m'est plus cher que ne me seroit mon fils: regardez-le comme un autre moi-même; confiez lui l'administration de tous mes biens, & faites-lui épouser ma fille Mélahié. Votre époux,* MOHALLEK.

Après avoir écrit cette lettre, elle la cacheta. Passant ensuite dans la chambre où elle avoit laissé Kébal: vous vous êtes mépris, lui dit-elle, la lettre que vous m'avez donnée étoit pour ma mère, je vais vous conduire à son appartement. Le jeune homme remit la lettre à ma femme, qui, après l'avoir lue, & ne doutant pas qu'elle fut de moi, examina le jeune homme avec attention, & l'ayant trouvé beau & bien fait, elle exécuta les ordres que je lui donnois, & fit épouser ma fille à Kébal.

Mes affaires terminées avec tous mes Correspondans, je repris la route de Bagdad. Je fus le plus étonné des hommes, en arrivant chez moi, de retrouver mon fils plein de vie, & ma surprise augmenta, lorsque j'appris

qu'il étoit devenu mon gendre. Tous ces événemens me parurent incroyables. La crainte que l'on ne ſçut tous mes forfaits, me fit garder le ſilence. Je pris le parti de diſſimuler, & déguiſai ſur les apparences de l'amitié, la haine mortelle que je portois toujours à ce fils innocent.

Ma fille n'étoit point la dupe de ma tranquillité apparente; ſa tendreſſe allarmée pour les jours de Kébal qu'elle chériſſoit, lui faiſoit voir toutes mes démarches.

Quelques jours après mon arrivée, je fis diſtribuer à chacun de mes domeſtiques un mouton, & quelques cruches de vin.... « Réjouiſſez-vous » cette nuit, leur dis-je, & célébrez » mon heureux retour dans ma Patrie: » mais j'exige de vous un grand ſervice. » Un ennemi ſecret en veut à ma vie. » Je l'attirerai ce ſoir dans ma maiſon. » Il deſcendra vers la quatrième heure » de la nuit l'eſcalier de mon appar- » tement, auſſi-tôt que vous l'enten- » drez, poignardez-le, & je vous » récompenſerai: » ils firent tous ſerment d'exécuter mes ordres.

L'heure arrivée, je fis venir Kébal.

Je lui dis d'aller à la cour où étoient mes domeſtiques a ſe réjouir, & de m'en amener un. Soumis aveuglement à mes volontés, il obéit ſans répliquer. Il falloit qu'il paſſât par l'eſcalier fatal; lorſque ſon épouſe, toujours aux aguets & toujours ſoupçonneuſe, l'arrêta, & le conjura de ne point exécuter une commiſſion dans laquelle elle entrevoyoit du myſtère, & l'emmena avec elle.

Agité de différentes paſſions, inquiet du ſuccès de ma férocité, une demie heure s'étoit déjà écoulée ſans avoir des nouvelles de la réuſſite de ma perfidie. Impatiens, je voulus ſavoir ſi mes domeſtiques avoient enfin ſervi ma vengeance. Comme je deſcendois avec promptitude, ceux que j'avois chargé d'exécuter mes ordres, & qui, juſques-là, n'avoit entendu paſſer perſonne dans l'eſcalier, ne doutant point que ce ne fut leur victime, ſe précipitèrent ſur moi, & me maſſacrèrent dans l'obſcurité. Aux cris que je fis, ma femme, ma fille & Kébal accoururent : ils firent arrêter mes domeſtiques : le bruit ſe répandis bientôt que je venois d'être aſſaſſiné. Le Cadi ſe

tranſporta auſſi-tôt dans ma maiſon, me fit panſer, & conduire devant votre Majeſté. Vous voyez, Seigneur, que j'ai tombé moi-même dans mes propres filets, & que le Ciel ne laiſſe rien d'impuni.

D'après cet aveu, le Roi renvoya Mohallek chez lui, où quelques jours après il mourut: le jeune Kébal, à qui ce père barbare avoit donné la vie, & auquel il avoit tenté pluſieurs fois de la lui ôter, hérita de tous ſes biens; comme ſa naiſſance étoit un myſtère pour lui, il vécut tranquillement avec ſon épouſe, & ne ſçut jamais qu'elle étoit ſa ſœur.

Il y avoit près d'une heure que le Cadi attendoit que le nouveau Roi fut libre pour lui demander une audience qu'il obtint ſur le champ de ce Monarque: Seigneur, lui dit-il, je viens vous rendre compte des informations que j'ai faites, par vos ordres, au ſujet de l'eſclave d'Aſfendiar, qui, depuis vingt ans, a diſparu de chez lui. Loin de l'avoir fait périr comme on a voulu le faire entendre à votre Majeſté, Aſfendiar l'a accablé de bienfaits, & c'eſt avec raiſon que ce riche Né-

gociant eſt ſurnommé le bienfaiſant. Voici les nouvelles que j'ai appriſes de cet eſclave :

Aventure de Behloul, dans l'Iſle des Genies.

Asfendiar voulant contribuer au bonheur d'un de ſes eſclaves, lui rendit la liberté. Il fit enſuite équiper un vaiſſeau, & lui donna de quoi aller chercher fortune dans tel pays qu'il lui plairoit choiſir.

Behloul s'étoit toujours acquitté de ſes devoirs ; avant que de partir, il ſe recommanda au ſaint Prophête en qui il avoit mis toute ſa confiance ; puis, après avoir remercié Asfendiar de ſes bontés, il s'embarqua, & mit à la voile au premier vent. Mais à peine il étoit en mer, qu'une tempête affreuſe, après neuf jours de navigation, le jeta dans une Iſle qu'il croyoit déſerte. Il avoit perdu ſes Marchandiſes, ſon équipage avoit été ſubmergé. Il étoit ſeul, ſans ſecours, & livré à l'incertitude d'un avenir qui ne lui préſentoit rien que de funeſte. Il marchoit ſans deſſein, abſorbé dans ſes réfléxions,

lorſqu'un chemin tracé s'offrit à ſes regards : une voie ſecrette lui diſoit au fond de ſon cœur ; *marche, qui craint Dieu & ſon Prophète doit tout eſpérer.* Il avance, & n'eut pas marché pendant une heure, qu'il apperçut de loin une grande Ville. Il y dirigea ſes pas. O Mahomet, s'écria-t-il, tu n'abandonnes point tes ſerviteurs. Quel fut ſon étonnement, lorſqu'en approchant il ſe vit environné d'habitans accourus à ſa rencontre : des hérauts commençèrent à crier : Peuples, voici votre Monarque ; les acclamations le précédèrent dans la Ville, où il fut conduit avec pompe. On l'introduiſit dans le Palais, ſéjour ordinaire des Rois ; il fut revêtu d'un manteau de pourpre, & ſa tête fut couronnée du diadême. Les principaux Seigneurs vinrent lui jurer au nom du peuple l'entière obéiſſance dûe aux Souverains.

Behloul ne pouvoit croire que ce ne fut pas un ſonge. Cependant, perſuadé par une plus longue expérience de la réalité du ſort qu'il éprouvoit, & qu'il étoit effectivement un Monarque, il ſe demandoit à lui-même : « qu'eſt-ce que » tout ceci ? & que veut de moi l'Etre

» ſuprême. Je ſuis Roi, mais ſuis-je
» digne de l'être. Je règne cependant :
» divin Prophête, éclaires-moi. »

Cette penſée qui l'agitoit ſans ceſſe, l'invita à prendre des éclairciſſemens : il appella celui des Seigneurs de ſa Cour qui l'approchoit le plus ſouvent, qui lui donnoit des conſeils, & que la providence ſembloit avoir deſtiné à partager le Gouvernement avec lui. Viſir, lui dit-il, qu'eſt-ce qui m'a fait votre Roi ? je ne ſuis qu'un eſclave affranchi. Pourquoi m'obéit-on ? & que dois-je devenir ? Sachez, Prince, lui répondit le Miniſtre, que les Génies qui habitent cette Iſle, ont demandé à Dieu de leur envoyer chaque année un enfant d'Adam pour règner ſur eux. Le Tout-Puiſſant a daigné exaucer leurs vœux, & toutes les années, à pareil jour, il aborde en cette Iſle un homme. Les peuples empreſſés accourent à ſa rencontre, comme vous l'avez vu, & le reconnoiſſent pour leur Souverain ; mais le cour de ſon règne ne peut-être que d'une année. Ce terme fatal écoulé, il eſt précipité du trône, dépouillé des ornemens royaux, & revêtu d'habits groſſiers ; des Soldats impitoyables le

traînent ſur le bord de la mer, & le jettent ſur un vaiſſeau qui le conduit à une autre Iſle, qui, par ſa nature, eſt aride & déſerte. Celui qui, peu de jours auparavant, étoit un puiſſant Monarque, ne trouve ni ſujet, ni ami, ni conſolateur, & il traîne une vie pénible & douloureuſe. Les peuples, après avoir ainſi traité leur ancien Roi, ſortent de la Ville pour aller au-devant de leur nouveau Monarque, que la providence leur envoie conſtamment chaque années. Telle eſt, Prince, la loi irrévocable que vous ne pouvez pas changer.

Mes prédéceſſeurs, dit Behloul, à ſon Viſir, ont-ils été inſtruits d'un ſort ſi rigoureux? Aucun d'eux, répondit le Miniſtre, ne l'a ignoré; mais ils n'ont pas eu le courage de fixer ſur un avenir fâcheux, des yeux éblouis de l'éclat qui environne le trône: l'yvreſſe des plaiſirs paſſagers, les a détournés de l'idée d'un bonheur durable, & ils n'ont pas ſçu prévenir le triſte ſort qui les menaçoit; l'année de leur proſpérité s'eſt toujours écoulée, ſans qu'il s'en ſoient apperçus; & le jour fatal eſt enfin venu, ſans qu'ils ayent rien fait pour éviter une deſtinée inévitable & funeſte.

Ce discours du Ministre pénétra de crainte Behloul; comme Prince, il songea avec effroi qu'une partie de ce tems précieux s'étoit déjà écoulée, & il résolut d'écouter la voix qui, dans l'intérieur de son ame, lui inspiroit ce qu'il devoit faire, il résolut de mettre à profit le peu de tems qui lui restoit. Sage Visir, dit-il au Génie, vous m'avez annoncé des malheurs, quel autre que vous pourroit m'enseigner les moyens de les détourner de dessus ma tête.

Souvenez-vous, Seigneur, lui dit le Génie, que vous êtes entré nud dans cette Isle; sachez que vous en sortirez de même, & que vous n'y rentrerez jamais. Il ne vous est donné qu'un seul moyen d'éviter les maux dont vous êtes menacé : il faut envoyer dans l'Isle déserte & aride où vous serez conduit, des ouvriers habiles, qui, par vos ordres, construiront de vastes Magasins, que vous remplirez de provisions nécessaires pour les besoins de la vie. Profitez des momens de votre prospérité, & faites-vous des ressources pour un tems plus difficile : mais il faut que ces travaux soient achevés promptement. Le terme approche, & vous n'avez pas

de tems à perdre. L'inſtant échappé ne renaîtroit plus. Souvenez-vous ſur-tout que vous ne trouverez dans le lieu que vous devez habiter ſi long-tems, que ce que vous y aurez fait tranſporter d'ici dans le peu de jours qui vous reſtent.

Behloul approuva le projet du Miniſtre, & ſe conduiſit par ſes conſeils pour l'exécuter. Les ouvriers furent envoyés dans l'inſtant : les épargnes deſtinées à ces travaux furent employées utilement pour avancer l'ouvrage. Le Monarque Behloul fit paſſer dans cette Iſle autant d'habitans qu'il le crut néceſſaire pour la rendre agréable & fertile.

Cependant le moment approchoit où il devoit quitter ſon Royaume ; mais Behloul, loin de le regretter, ſoupiroit après l'inſtant où il devoit prendre poſſeſſion de ſes nouveaux Etats. Le jour preſcrit arriva enfin. Il fut précipité du trône, dépouillé des habits royaux comme on le lui avoit prédit, & conduit ſur un vaiſſeau qui le porta dans le lieu de ſon exil. Le Monarque détrôné y arriva heureuſement, & il y vit plus heureuſement encore avec les ſecours que ſa ſageſſe y a fait amaſſer.

Qu'ordonnez-vous, Seigneur, dit le

Cadi, après avoir fini ſon récit ? Que l'on rende ſur le champ la liberté à Asfendiar, reprit le Sultan, & dites-lui que ſa bienfaiſance envers ſon eſclave ne reſtera pas ſans récompenſe. J'ordonne en même-tems que le procès ſoit fait à ſes calomniateurs. Le Cadi promit d'obéir : le Sultan reſté ſeul, fit de profondes réflexions ſur l'hiſtoire de l'eſclave Behloul. Il crut voir dans *Asfendiar l'homme bienfaiſant, Dieu ; dans l'eſclave, l'enfant qui eſt conçu. Dans le vaiſſeau ſur lequel ſon maître le fait embarquer, le ventre de ſa mère. Dans le naufrage du vaiſſeau, l'inſtant de ſa naiſſance. L'Iſle où il aborde, le monde. Les Génies qui vont à ſa rencontre, ſont les parens qui prennent ſoin de ſon enfance. Le Miniſtre qui l'avertit du triſte ſort qui l'attend, c'eſt la ſageſſe. L'année qu'il doit règner, c'eſt le cours de la vie, & l'Iſle déſerte où il eſt conduit, c'eſt l'autre monde. Les ouvriers qu'il envoie, ſont les bonnes œuvres qu'il a faites durant ſa vie ; les peines qui l'ont précédés, ſans faire réflexion aux malheurs qui les menaçoient, ſont la plupart des hommes, qui, uniquement occupés des plaiſirs de ce monde, ne ſongent pas*

à l'autre où ils ſont malheureux, en ſe préſentant les mains vuides de bonnes œuvres devant le trône du Tout-Puiſſant.

Fin de l'Hiſtoire du Porteur-d'eau, & de la belle Ghulnaz; de l'Hiſtoire de Mohallek, & des Aventures de Behloul.

La lecture de ces diverſes hiſtoires avoit procuré, comme à l'ordinaire, au Sultan Raſibillak, les douceurs du ſommeil : on avoit remarqué que plus les hiſtoires étoient intéreſſantes, & plus elles avoient le don de l'endormir : le Prince n'oublioit aucune des aventures dont on lui faiſoit le récit, & pendant le jour, il s'en occupoit ſouvent avec ſes Miniſtres, lorſque les affaires qu'on devoit traiter dans ſon conſeil, étoient terminées.

Ces Contes avoient encore le don de le diſtraire de la douleur profonde qui le conſumoit lorſqu'il penſoit à la Sultane ſon épouſe. Il n'y avoit que les aventures les plus étonnantes qui l'attachoient davantage. Chaque fois que ſes Miniſtres le voyoient plongé dans la douleur, ils ne manquoient

pas de faire prévenir le jeune Lecteur pour le même soir, en lui recommandant d'apporter une histoire encore plus merveilleuse, s'il lui étoit possible, que toutes celles dont le Sultan avoit déja entendu la lecture.

Le fils du Médecin Chinois, d'après les ordres qu'il recevoit, consultoit les manuscrits de son père, & après avoir lu les remarques qui étoient écrites du Médecin à la fin de chacun de ces Contes, il en profitoit. L'heure de se rendre au Palais étant arrivée, il prit avec lui un manuscrit qui contenoit des aventures si extraordinaires, qu'il ne put s'empêcher de faire avertir les Ministres & les Grands qui accompagnoient le Sultan, pour profiter de la lecture du soir dont ils verroient les effets merveilleux. Après s'être assis sur un carreau les jambes croisées, devant Rasibillak, il commença ainsi l'histoire suivante.

Fin de la troisième Partie de la Suite des Mille & une Nuits.

SUITE

SUITE
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

QUATRIEME PARTIE.

LES AVANTURES MERVEILLEUSES
DE NADIR.

LE Trône de Balſora, Capitale du Royaume de ce nom, étoit occupé par un Prince, qui, par ſes vertus, faiſoit l'admiration de l'Orient. Ibiskan, c'étoit ſon nom, adoré de ſes Sujets, reſpecté de ſes voiſins, chéri de la

Sultane, qui, par ſa beauté & les plus brillantes qualités de l'eſprit & du cœur, méritoit toute la tendreſſe de ce grand Roi, eut été le Prince le plus heureux, ſi cette charmante perſonne lui eût donné un héritier à qui il pût tranſmettre ſon trône & ſes vertus. Un jour qu'Ibiskan, retiré dans ſon cabinet, pour y faire la prière ordinaire, s'y préparoit par la lecture des verſets du livre divin, il tomba ſur un paſſage qu'il n'avoit jamais lû, quoiqu'il eut médité depuis long-tems tous les préceptes de l'Alcoran : ce paſſage étoit conçu en ces termes : *il ne faut jamais déſeſpérer de rien, & je n'abandonnerai jamais les fidèles Sectateurs de ma loi.* Eh bien, grand Prophête, s'écria le Sultan, en ſe proſternant humblement, tu connois tous les ſecrets de mon cœur, & tu ſçais à quel point je deſire un Succeſſeur de ma race, qui puiſſe diriger les véritables Croyans dans le chemin de la vertu dont tu nous a donné des préceptes que tu avois puiſés dans le ſein du Très-Haut dont tu es le fidèle Miniſtre. Je ne déſeſpère donc plus de voir l'accompliſſement de mes vœux, puiſque juſqu'ici je n'ai ceſſé

de méditer ta loi, & de la pratiquer. Il se releva en même-tems, & voulut continuer sa lecture ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit à la suite du verset qui avoit excité son trouble, cet autre verset écrit en lettres d'or : *Il faut que la Sultane fasse un pélerinage sur le Mont Ararat, là se terminera l'aventure.* Le Prince, enchanté de cet oracle, se prosterna de nouveau, baisa respectueusement les caractères sacrés qu'il regardoit comme l'ouvrage du Prophête, ferma soigneusement son livre, & se transporta dans l'appartement de la Sultane, qu'il instruisit de cette merveille, & lui dit de se préparer pour le pélerinage qui lui étoit prescrit d'une manière aussi extraordinaire.

La Sultane qui ne désiroit pas moins que le Prince de lui laisser des fruits d'une union qui faisoit tout son bonheur, accepta avec joie la proposition d'Ibiskan. On fit sur le champ les préparatifs du voyage, & le surlendemain elle se rendit à la montagne, avec une suite digne de son rang.

Il ne lui arriva rien d'extraordinaire sur la route : elle parvint sans peine

au ſommet de cette montagne, & elle y découvrit une ſuperbe Moſquée qui étoit deſſervie par une douzaine de Derviches. Ils avoient pour Supérieur un vénérable vieillard, qui vint la recevoir à la tête de ſa Communauté. Ce vieillard l'introduiſit ſeule dans l'intérieur du Temple, lui fit faire ſept fois le tour de l'édifice, & l'invita à baiſer avec reſpect la pierre ſacrée ſur laquelle eſt gravé le pied du Prophête. Cette Princeſſe fit exactement tout ce qu'on lui preſcrivit, & la cérémonie étant achevée, elle alla rejoindre ſa ſuite, & reprit le chemin de Balſora. Elle ne tarda pas à reſſentir les effets de la promeſſe du Prophête, & neuf mois après, elle mit au monde un Prince dont la naiſſance fut célébrée avec la plus grande magnificence.

Nadir, c'eſt le nom de ce Prince, fut élevé avec le plus grand ſoin, il portoit ſur ſa figure quelque choſe de divin, & l'on ne pouvoit le regarder ſans être pénétré de reſpect. Un jour que ce Prince, après s'être occupé quelque tems à la lecture, étoit venu dans une des allées magnifiques qui entouroient le Palais, pour y prendre le

frais, s'étant éloigné ſans y penſer, il ſe trouva à l'entrée de la forêt à laquelle aboutiſſoient ces allées. Le ſoleil avoit diſparu de deſſus l'horiſon, & la nuit commençoit à couvrir de ſes aîles cet endroit ſolitaire. Comme il étoit ſeul & ſans armes, la vûe de ce lieu rempli de bêtes féroces, lui cauſa quelqu'effroi. Il ſe préparoit à retourner au Palais, lorſqu'il fut arrêté par une voix qui lui crioit : *les lâches ne parviennent jamais à l'immortalité.* Il s'arrêta un moment pour voir d'où provenoient les ſons extraordinaires qui avoient frappé ſes oreilles. A l'inſtant, les arbres qui l'entouroient ſe courbèrent juſqu'à terre, il apperçut à cinquante pas de diſtance un pavillon magnifique d'où partoit une lumière qui éclairoit tous les environs. Il étoit entouré de vingt jeunes gens de la plus grande beauté, vêtus de robes blanches parſemées d'étoiles d'or. L'un d'eux vint droit à lui, & l'invita à venir ſe repoſer avec eux.

Nadir, étonné d'une telle merveille, ne ſçavoit quel parti prendre. Mais ce jeune homme le prenant par la main, l'amena, ſans qu'il fit la moindre ré-

ſiſtance, vers ce lieu enchanté. Lorſqu'il fut à ſix pas du pavillon, les autres jeunes gens s'avançèrent vers lui : *Humilie toi, foible mortel,* lui dirent-ils, *devant le grand ſerviteur du Très-Haut, & rends-toi digne des faveurs dont il a deſſein de te combler* Alors ils ſe proſternèrent tous, frappèrent trois fois la terre de leur front, & ſans quitter cette poſture, ils répétèrent à haute voix la prière des Muſulmans. Nadir ſe mit dans la même poſture, & répèta la formule avec eux. Au même moment, le pavillon s'ouvrit, il apperçut un vieillard d'une taille majeſtueuſe, & dont le viſage, ſemblable au ſoleil, lançoit des rayons que l'œil avoit peine à ſoutenir. Il étoit aſſis ſur des couſſins, qui, par leur éclat, paroiſſoient faits de la matière dont ſont formées les étoiles. Il tenoit à la main un ſabre magnifique, & le dépoſa à ſes pieds. Auſſi-tôt Nadir entendit diſtinctement ces paroles : *Ce n'eſt point pour languir dans le repos que je t'ai donné l'être, il eſt tems que tu commences à parcourir la noble carrière à laquelle je t'ai deſtiné. Sois toujours fidèle à ma loi, n'épargne point mes ennemis, & mérite la récom-*

venſe qui t'eſt réſervée. A l'inſtant, la terre trembla, le tonnerre, par ſes éclats, ſembloit confondre tous les élémens. Nadir ne pouvant ſoutenir ce ſpectacle terrible, reſta quelque tems ſans mouvement. Enfin, le calme ayant ſuccédé à la tempête, il ouvrit les yeux & ſe trouva dans les ténèbres. Il vit à ſes pieds le ſabre que le Prophête tenoit à la main. Il en ſortoit une lumière qui éclairoit toute la forêt. Il le ramaſſa avec reſpect, & ne doutant plus que ce ſabre ne fût deſtiné pour lui, il réſolut de ne jamais s'en déſaiſir. Il regagna le Palais où l'on étoit fort inquiet de ſon abſence, & garda le plus profond ſilence ſur cette aventure étonnante.

Retiré le ſoir dans ſon appartement; il fit mille réfléxions ſur le ſpectacle dont il avoit été le témoin. Il ſe ſentoit animé d'un deſir preſſant de ſe ſignaler. Le reproche que lui avoit fait le Prophête, ne lui ſortoit pas de la tête, & il réſolut, à quelque prix que ce fût, de ſortir de l'eſpèce de léthargie dans laquelle il avoit vécu juſqu'alors.

Ne ſçachant à quoi ſe déterminer, il ſe leva de grand matin, & n'eut

rien de plus preſſé que de retourner à l'endroit où il avoit été ſpectateur de tant de merveilles. Mais il n'apperçut rien d'extraordinaire. Fatigué de ſa courſe, il ſe repoſa au pied d'un arbre, qui, par ſa vétuſté, ſembloit tirer ſon origine du tems. A peine y fut-il reſté quelques inſtans, qu'il ſentit la terre trembler. Surpris de ce nouveau prodige, il ſe leva, & vit auprès de l'arbre une ouverture large de ſix à ſept pieds, il y courut auſſi-tôt, ſans faire la moindre réflexion ſur le danger, & apperçut un eſcalier qu'il réſolut de deſcendre, au riſque de tout ce qui pourroit en arriver.

Comme l'eſcalier étoit roide & étroit, & qu'il alloit en tournant, il ne put pas juger d'abord de ſa profondeur. Mais ſurpris de n'en pas voir la fin, après avoir marché pendant plus de quatre heures, il fut obligé de s'aſſeoir ſur les degrés pour ſe repoſer un moment. Auſſi-tôt, un bruit extraordinaire qu'il entendit, comme partant d'un lieu éloigné & bien au-deſſous de la place qu'il occupoit, lui ayant fait préſumer qu'il n'avoit plus beaucoup de chemin à faire, il ſe remit en marche,

& deſcendit, toujours éclairé par la poignée du ſabre merveilleux dont il étoit armé.

Il parvint enfin au bout de l'eſcalier, & y trouva une pente douce qu'il ſuivit avec intrépidité. Le bruit qu'il entendoit paroiſſoit s'augmenter conſidérablement, à meſure qu'il avançoit, & après avoir marché fort long-tems, il arriva dans un endroit ſi vaſte & tellement élevé, que ſa vue ſe perdoit de tous les côtés comme celle d'un homme qui regarde la mer.

Ce prodigieux eſpace étoit fort éclairé, mais il lui fut impoſſible de juger ce qui pouvoit produire cette clarté. Pluſieurs nuages de diverſes couleurs, entaſſés les uns ſur les autres, & ſemblables aux flots de l'Océan, lorſqu'il eſt dans la plus violente agitation, tournoient avec une rapidité inconcevable, qui occaſionnoit le bruit horrible qui frappoit ſes oreilles, & du milieu de cet amas tumultueux, s'élevoient par intervalle des matières enflammées qui ſembloient fermer tous les paſſages, & devoir conſumer ceux qui auroient la témérité de vouloir les franchir.

Nadir, étonné, contempla long-tems cet étrange ſpectacle avec cette ſorte d'admiration ſtupide, fort ordinaire dans les gens qui ne ſont pas ſuffiſamment inſtruits. Saiſi de terreur, quoique d'ailleurs très-courageux, il n'oſa paſſer outre, & ſe préparoit à reprendre le chemin qui conduiſoit à l'eſcalier par lequel il étoit entré, lorſqu'une voix bruyante & ſemblable aux éclats du tonnerre lui fit entendre ces paroles: *Téméraire mortel, qui n'as pas craint de deſcendre dans ces immenſes eſpaces où ſont renfermés ces monſtrueux & terribles veſtiges du Cahos, pourſuis ta noble carrière, ne crains point de franchir les obſtacles qui ſe préſentent, monte ſur ces nuages, penètre à travers ces feux, & montre-toi digne de poſſéder les charmes de l'infortunée Zarengébal, fille du puiſſant Arbagheſtel, Chef général des légions de l'impie Nardoun, Souverain des Génies rebelles au Prophète. Cette femme, l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti des mains de la nature, gemit depuis pluſieurs ſiècles dans une dure captivité. Elle doit être le prix de ton zèle pour le rétabliſſement de la foi Muſulmane altérée dans un grand royaume.*

Souviens-toi de ton origine, que rien ne t'arrête : garde-toi sur-tout d'être trop crédule, & sois attentif à garantir ton esprit & ton cœur des préjugés de la séduction.

Non, s'écria Nadir, quels que soient les périls qui m'environnent, rien ne sera capable de m'arrêter. Aussi-tôt, s'étant promptement élancé sur le nuage le plus prochain de l'endroit où il se trouvoit, il se sentit porté rapidement à travers ces tourbillons, de même que s'il eut été sur un vaisseau poussé par la tempête ; & sa situation devint d'autant plus affreuse, qu'il ne pouvoit prévoir quel seroit le terme de cette entreprise. Quelque confiance qu'il eut dans les paroles qu'il venoit d'entendre, il ne fut pas le maître de dissiper l'effroi dont il fut saisi, & regarda sa perte comme infaillible. En effet, le bruit que faisoient ces nuages en se froissant, lui causoit des émotions qui le faisoient tressaillir malgré toute sa fermeté. La crainte d'être consumé par les exhalaisons ignées qu'il voyoit s'élever de tous côtés autour de lui, l'effrayante bizarrerie des objets qui se présentoient à

ſa vue, l'horrible fracas de tant de milliers de corps de toutes figures & de toutes matières qui ſe formoient & ſe briſoient avec une violence extrême, le peu de conſiſtance & de ſolidité du nuage qui le portoit, au-deſſous duquel il croyoit voir une mer enflammée d'où s'élevoient par intervalle des éclats de lumière ſemblables aux éclairs, qui la rendoient tranſparente, & qui paroiſſoient encore augmenter le péril, en laiſſant appercevoir des précipices affreux; tout excitoit en lui des mouvemens de terreur inexprimables; tout lui préſentoit l'image d'une mort certaine, & malgré toute ſa fermeté, il commençoit à déſeſpérer de ſon ſalut, lorſqu'après avoir erré un eſpace de tems aſſez conſidérable dans la prodigieuſe immenſité de ces vaſtes abymes, il ſentit qu'il étoit ſur un terrein plus ſolide, & que le nuage qui le ſoutenoit, avoit diſparu.

Plein d'eſpérance, & joyeux de ſe voir enfin délivré du plus grand danger auquel un mortel puiſſe être expoſé, il ſe hâta de marcher, & ſe trouva bientôt dans une très-grande ſalle, dont la voûte qui lui parut d'azur,

étoit ſoutenue par un grand nombre de colonnes faites d'une matière qui lui étoit abſolument inconnue, mais qui étoit ſi lumineuſe, qu'il fut obligé de ſe couvrir les yeux, pour en éviter l'éclat. Les intervalles qui ſéparoient ces colonnes, étoient garnis de pluſieurs vaſes d'une forme admirable, du milieu deſquels s'élevoient des arbres chargés de fleurs & de fruits inconnus ſur la terre; ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'eſt que ces vaſes brillants & ce qu'ils contenoient, n'étoient qu'un amas d'exhalaiſons colorées par la réflétion de la lumière qui partoit de ces colonnes.

Surpris de plus en plus par la variété merveilleuſe de tant d'objets ſinguliers, il ne pouvoit ſe laſſer de les admirer, lorſqu'après avoir traverſé cette ſalle, il entra dans un grand cabinet dont la richeſſe ſurpaſſoit ce qu'il y a de plus magnifique dans l'univers; mais ce qui le frappa le plus, ce fut un trône ſuperbe qui ſoutenoit un riche ſopha, ſur lequel il apperçut une femme dont il ne put facilement diſtinguer les traits à cauſe de l'éloignement.

Elle étoit vêtue d'une étoffe blanche diſpoſée de manière qu'on appercevoit facilement la forme de ſon corps. Ses mains étoient croiſées ſur ſa poitrine, ſes cheveux épars tomboient par boucles juſqu'à ſes pieds, & ſur ſa tête, elle portoit une couronne d'or.

Nadir, pouſſé par un mouvement de curioſité dont il ne fut pas le maître, s'approcha des degrés du trône pour la voir de plus près; mais il n'eut pas plutôt fixé les yeux ſur ſon viſage, que les charmes qu'il y découvrit, lui cauſèrent l'émotion la plus vive, & firent ſur ſon cœur une impreſſion ſi forte, qu'il ſe livra ſans réflexion aux mouvemens impétueux du plus violent amour. Il étoit au reſte bien excuſable. La beauté de cette femme étoit au-deſſus de toute expreſſion. Il étoit aiſé de connoître qu'elle étoit d'une eſſence bien ſupérieure aux êtres mortels, & non-ſeulement il étoit impoſſible de la voir ſans l'aimer, mais même ſans ſe ſentir affecté de tous les autres mouvemens de l'ame indépendans de l'amour, qui peuvent déterminer en faveur d'un objet. Interdit à la vue de tant de beauté il

ne put proférer un ſeul mot ; & peu maître de lui, il ſe contentoit d'exprimer, par ſes geſtes, l'excès d'admiration dont il étoit frappé, lorſque cette femme incomparable l'ayant fixé d'une manière qui lui pénétra le cœur, lui dit ces mots en Langue Arabe.

Vous voyez en moi l'infortunée Zarengebal, victime déplorable de l'attentat d'Arbagheſthel mon père, Chef des Génies qui ſuivirent le parti du rebelle Nardoun. Captive & gémiſſante en ces lieux par des ordres ſuprêmes, j'attends depuis bien des ſiècles le mortel généreux déſigné par le décret irrévocable des deſtinées, pour être mon libérateur & mon époux. Je ne puis le méconnoître en votre perſonne, & je crois en être d'autant mieux convaincue, que nul de ceux de votre eſpèce, excepté celui qui m'eſt deſtiné, n'auroit jamais eu la facilité de pénétrer dans ces abymes. Vous êtes, au reſte, le premier d'entr'eux que j'aie vu. Quel événement ! qu'il a lieu de me ſurprendre ! comment ſe peut-il faire, ô Ciel, qu'un de ces êtres, faits pour habiter la ſuperficie du globe terreſtre, & qui ſont ſi fort

au-deſſous de ceux de mon eſpèce, me cauſe mille mouvemens inconnus auxquels je vois bien qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de réſiſter. Que dis-je hélas? lorſqu'elle eſt mon erreur! je ſuis encore moins étonnée du trouble ſecret qui m'agite, que du plaiſir que je reſſens en m'y laiſſant entraîner!

Adorable Princeſſe, reprit Nadir, tranſporté de joie, charmante intelligence digne de l'hommage de toute créature, que ne vous dois-je pas pour des ſentimens ſi fort au-deſſus de mes eſpérances! que ne ſuis-je aſſez maître de moi dans cet inſtant qui met le comble à ma félicité, pour vous exprimer fidellement les ſentimens dont je ſuis pénétré. Mais, ne me fais-je point illuſion! puis-je concevoir qu'un ſimple mortel ſoit aſſez téméraire pour aſpirer à la poſſeſſion d'un être auſſi parfait; & auſſi ſupérieur à l'eſpèce humaine?

Hélas, répondit Zarengebal, vous n'en pouvez douter ſans crime, puiſque malgré les ordres précis d'Arbagheſtel mon père, je n'ai pu réſiſter au mouvement ſecret qui me force à vous en aſſurer! Mais puis-je eſpérer que

ſenſible aux peines que me cauſe la cruelle captivité dans laquelle je gémis depuis tant de ſiècles, vous ayez aſſez de courage pour tenter de m'en affranchir, malgré les périls auxquels je prévois que va vous expoſer une pareille entrepriſe ?

Rien n'eſt capable de m'arrêter, reprit Nadir : oui, je vous le jure, trop aimable Zarengebal, je me ferai un devoir de vous obéir aveuglement; trop heureux ſi je puis vous prouver, par ma ſoumiſſion, juſqu'à quel point je vous adore !

Eh bien, dit elle, s'il eſt ainſi, ne tardez pas, venez auprès de moi, ſaiſiſſez-vous de la couronne que vous voyez ſur ma tête, malgré tous les obſtacles qui s'oppoſeront à votre entrepriſe; que rien ne vous arrête, & ſur-tout, ſoyez en garde contre les diſcours qu'on pourra vous tenir, pour vous détourner de faire ce que je demande de vous.

Nadir, ſans rien écouter davantage, s'avança pour exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir; mais à peine eut-il fait le premier pas, que le trône fut ſe placer de lui-même dans le fond

de ce vaſte cabinet. En même tems, un bruit affreux ſe fit entendre, la terre s'ouvrit & vomit des tourbillons de flammes, au milieu deſquels il apperçut un Génie d'une figure ſi hideuſe, qu'a peine oſa-t-il ſoutenir ſes regards.

Paroiſſez, s'écria ce ſpectre, d'un ton terrible, paroiſſez, monſtres auxquels je commande en ces lieux; venez punir l'amant téméraire de l'incomparable fille d'Arbagheſtel, qui ne ſouffrira jamais qu'elle ſe meſallie, ni qu'elle ait pour époux un mortel de la race maudite d'Adam.

Auſſi-tôt Nadir apperçut à la funeſte lueur des flammes, une multitude incroyable de ſerpens ailés & d'autres animaux d'une forme affreuſe qui l'environnèrent, en jettant des cris effroyables.

Animé par la préſence de Zarengebal, il mit le ſabre à la main, afin de ſe faire un paſſage; mais ayant bientôt connu par la facilité avec laquelle il perçoit ces monſtres & par le peu d'effet de ſes coups, qu'il ne combattoit que contre des phantômes, il les foula aux pieds, & s'avança juſqu'aux pieds du trône. Mais à peine

y étoit-il parvenu, que la terre étant ent'rouverte de nouveau pour engloutir tous ces monſtres, il vit à leur place une femme de la plus rare beauté.

Ou courez-vous, lui dit-elle, mortel téméraire ? gardez-vous d'approcher de cette perfide, redoutez ſes preſtiges. Cette créature maudite eſt l'odieux rejetton du plus méchant & du plus rebelle des Génies, qui ne deſire que votre anéantiſſement. Que dis-je ! elle ne ſouhaite autre choſe que la deſtruction de la nature entière, & c'eſt un ſecret que je veux bien vous révéler, pour vous ſouſtraire aux périls qui vous menacent.

Auſſi-tôt, l'ayant pris par la main, elle l'entraîna malgré lui, dans une ſalle voiſine. Je vous le répète encore, lui dit-elle, gardez-vous de ſes preſtiges, & ne vous laiſſez point gagner par ſes dehors trompeurs, ni par ſes diſcours pleins d'artifice. Prévenez, par une prompte fuite, les effets de ſa mauvaiſe intention, & connoiſſez, par ce que je vais vous dire, combien il vous importe de ſuivre mes conſeils.

Arbagheſtel eſt l'un des principaux Chefs de ces Génies rebelles qui furent

précipités dans les eſpaces immenſes de l'abyme, en punition de leur révolte contre l'Etre ſuprême, & de leur criminel attachement au parti de Nardoun & de Deggial. Quoique Zarengebal n'eut pas trempé dans ces forfaits, elle fut cependant en quelque manière enveloppée dans la ruine des Génies de ſa race, & de peur qu'elle n'en donnât d'odieux rejettons par l'alliance qu'Arbagheſtel vouloit faire d'elle avec un des enfans de Nardoun, elle fut reléguée dans ces lieux dont elle ne peut ſortir. Comme elle reſſent, ainſi que ſon père, une haine immortelle pour votre univers, & ſes habitans, quoiqu'elle ne les ait jamais connus autrement que par la nouvelle de leur création, qu'il n'a pas été poſſible de lui laiſſer ignorer, & qu'excepté vous, aucun des humains n'a pénétré dans ces ſouterreins, vous avez tout à craindre de ſa fureur, & du deſir qu'elle a de ſe venger de ſa longue captivité. Je ne puis cependant vous diſſimuler que votre préſence vient de lui inſpirer des ſentimens ſi ſinguliers & ſi peu d'accord entr'eux, qu'il n'eſt pas facile de les développer. Partagée en ce

moment entre cette haine, qu'elle & ſon père ont juré de conſerver éternellement contre le Créateur & ſes ouvrages, & l'amour que votre vue lui a inſpiré, elle voudroit ſatisfaire en même-tems ces deux paſſions fort oppoſées. De quelque manière qu'elle ſe détermine, le péril eſt égal pour vous. Soyez ſûr que la fureur & le deſir de la vengeance l'emporteront, & qu'en cherchant à vous attirer pour ſatisfaire la paſſion qu'elle eſt forcée de reſſentir pour vous, elle eſpère en même-tems trouver plus aiſément le moyen de vous détruire. Fuyez, croyez moi, retournez habiter votre hémiſphère, & remplir vos brillantes deſtinées.

Nadir, pénétré de douleur, interdit, & ne ſçachant à quoi ſe réſoudre, reſta quelque tems dans un morne ſilence, mais ſe rappellant bientôt les paroles qu'il avoit entendues lorſqu'il étoit arrivé dans le ſouterrein, & trouvant qu'elles avoient un juſte rapport avec celles de Zarengebal, il prit ſur le champ ſon parti : Non, s'écria t-il, avec un tranſport dont il ne fut pas le maître, Zarengebal n'eſt

point telle que vous venez de la peindre, & comme elle n'eſt point complice du crime de ſon père, je ne peux me perſuader qu'elle participe à cette haine dont ce rebelle eſt enflammé contre le Créateur & ſes ouvrages : tout en elle ſemble annoncer ſon innocence, & l'on ne peut être auſſi perfide avec tant de charmes.

En même tems il proteſta que rien ne pourroit le détourner de ſon deſſein, & que dût-il en périr, il exécuteroit les ordres que cette femme adorable lui avoit donnés. Mais, pourſuivit-il, en continuant de s'adreſſer au Génie qui lui parloit ſous la figure d'une femme, puiſque vous paroiſſez ſi zélée pour moi, ne refuſez pas de m'apprendre de quelle utilité ſont ces reſtes du cahos dont vous venez de me parler, & qu'un heureux deſtin m'a fait franchir avec tant de facilité. Je veux bien avoir cette complaiſance pour vous, lui répondit-elle, malgré votre peu de confiance dans mes diſcours.

Ces veſtiges du cahos, ce ſont les reſtes de la matière première que le Créateur n'a pas daigné débrouiller, & qui ne ſervent qu'à jetter la plupart

des hommes dans l'erreur. Les mauvais Génies qui ne s'occupent qu'à chercher les moyens de leur nuire, les ſeduiſent d'abord par differentes illuſions, prenant enſuite une partie plus ou moins étendue de cette matière informe; ils l'introduiſent dans leur cerveau, ce qui obſcurcit tellement la raiſon que la nature leur avoit donnée en les formant, qu'ils ſe livrent à toutes les impreſſions qu'occaſionne l'amas confus de ces vapeurs biſarrement mêlées. De-là, naiſſent tous les déſordres, tous les travers, & tous les ridicules qui ſont & ſeront toujours le triſte partage des habitans de la terre. Il me faudroit un tems conſidérable pour vous expliquer tout cela, mes occupations exigent que je vous quitte, & ſi vous êtes ſage, vous profiterez du conſeil que je vous donne, d'abandonner la perfide Zarengebal, & de la laiſſer dans le cahos où l'éternel l'a plongé; j'ai aſſez de pouvoir pour vous reconduire ſans danger ſur la terre; je vous ramenerai auprès du Roi votre père, qui eſt dans cet inſtant prêt à ſuccomber ſous le poids de la douleur que lui cauſe votre abſence, & je vous in-

truirai plus à fonds des vérités que je n'ai fait qu'effleurer.

Nadir, flottant dans l'incertitude, ne ſçavoit quel parti prendre. L'image de ſes parens affligés de ſon départ, faiſoit ſur lui la plus vive impreſſion, le doute que le Génie avoit fait naître dans ſon ame ſur la confiance qu'il devoit avoir aux diſcours de la belle Zarengebal, la crainte de partager ſa diſgrace s'il tentoit de la ſecourir, tout cela le jettoit dans l'état le plus violent; mais, d'un autre côté, la manière miraculeuſe dont il étoit parvenu juſqu'à elle, l'amour violent dont il étoit enflammé, les promeſſes du Prophête, & peut-être plus que tout cela, un mouvement involontaire auquel il ne pouvoit réſiſter, l'entraînoient vers le trône ſur lequel repoſoit tout ce qu'il avoit vu de plus parfait dans la nature: il quitta donc bruſquement le Génie qui diſparut à l'inſtant, s'approcha ſans obſtacle de Zarengebal, & ſe ſaiſit de la couronne; puis, s'étant jetté d'un air ſoumis à ſes genoux, il prit une de ſes mains qu'il portoit à ſa bouche avec les tranſports les plus vifs lorſqu'il perdit tout d'un coup connoiſſance.

Il ne lui fut pas poſſible de ſçavoir combien de tems il reſta dans cette ſituation, mais il fut étrangement ſurpris, en reprenant l'uſage de ſes ſens, de ſe trouver au même endroit & ſous le même arbre auprès duquel il avoit trouvé l'eſcalier qui l'avoit conduit dans les abymes qu'il avoit parcouru.

Il regarda fort attentivement, pour découvrir quelques traces de ce paſſage, mais n'en trouvant aucun veſtige, il penſa que tout ce qu'il avoit vu n'étoit qu'un ſonge dont il ne lui reſtoit de réel que le violent amour qu'il reſſentoit pour Zarengebal. Cependant la couronne qu'il trouva dans les plis de ſa robe, ne lui permit pas de douter de la réalité de ſon aventure. Il prit cette précieuſe couronne, la couvrit des plus tendres baiſers, & jura de ne rien épargner pour retrouver celle qui l'avoit portée.

Abſorbé dans ces différentes réflexions, il reprit machinalement le chemin du Palais. Il étoit nuit lorſqu'il y arriva. Le Roi, inſtruit de ſon retour, lui fit les reproches les plus affectueux ſur ſon abſence, & lui demanda ce qu'il étoit devenu depuis

le matin. Mais ce Prince, craignant qu'on ne le prît pour un visionnaire, s'il parloit de ce qui lui étoit arrivé, s'excusa de son mieux, & dit à son père qu'étant sorti dès le matin pour se promener, il s'étoit égaré dans la forêt, & lui demanda en même-tems la permission de se retirer dans son appartement pour s'y reposer; ce que le Roi lui permit volontiers, en lui faisant promettre de ne plus s'absenter sans ses ordres.

Nadir s'étant retiré dans le cabinet le plus éloigné, se jetta sur un sopha; envain fit-il tous ses efforts pour y trouver le repos dont il avoit besoin; l'image de tout ce qui s'étoit passé, se présentoit vivement à son imagination, & le jettoit dans un trouble inexprimable. Enfin cédant à la fatigue qu'il avoit éprouvée toute cette journée, le sommeil s'empara de ses sens, & il rêva toute la nuit à la belle Zarengebal, ainsi qu'aux autres merveilles dont il avoit été le témoin.

Le lendemain, il se leva avec le soleil, & la première personne qui s'offrit à sa vue, fut le Sultan qui, le serrant étroitement dans ses bras,

lui fit part d'une viſion qu'il avoit eue dans la nuit. Je vous ai vu, lui dit il, pénétrant les antres les plus profonds de la terre, j'ai frémi mille fois à la vue des périls auxquels vous étiez expoſé ſur un nuage qui paroiſſoit s'entr'ouvrir & vous précipiter dans le cahos, mais, quelle a été la récompenſe de vos travaux ? jamais mortel n'a joui d'un ſi grand bonheur. Le grand Prophête m'a ordonné expreſſément de ne point m'oppoſer aux décrets de l'Être ſuprême qui vous appellent aux plus hautes deſtinées ; il ne m'a point caché les périls qui vous menaçoient : mais il m'a fait entrevoir que ſi vous étiez fidèle obſervateur des préceptes qu'il vous avoit donnés, vous ſurmonteriez tous les obſtacles, & vous jouiriez enfin d'une félicité inaltérable. Quelque dur qu'il ſoit pour moi de me ſéparer d'un fils qui eſt l'objet de toute ma tendreſſe, je vous laiſſe abſolument libre, & vous êtes le maître de ſuivre les mouvemens qui vous ſeront inſpirés par notre grand Prophête qui a daigné jetter les yeux ſur vous, pour l'accompliſſement des volontés du Très-Haut.

Puiſque vous le permettez, illuſtre

Sultan, lui répondit Nadir, en ſe jetant à ſes genoux, & baignant de ſes larmes les mains de ſon père qu'il tenoit étroitement ſerrées, je ſuivrai ma deſtinée, & je me flatte que le grand Prophête, content de mon obéiſſance, ne me refuſera pas ſon ſecours. Je ſens que ce n'eſt point ici que je trouverai l'objet de mes deſirs; je vais au tombeau du Prophête; peut-être daignera-t-il m'y découvrir ce qui me reſte à faire pour parvenir au but où j'aſpire.

Dès le jour même, il ſe mit en route, & après une longue marche, étant arrivé dans la ville d'Adel, Capitale du Royaume de ce nom, il réſolut de s'y repoſer quelques jours; & cherchant à ſe diſtraire de ſes idées, il fit connoiſſance avec pluſieurs jeunes gens les plus aimables & les plus gais qu'il put rencontrer. Mais toutes ces précautions furent inutiles, & rien ne put le tirer de la langueur qui le conſumoit. L'abſence de Zarengebal, pour laquelle ſa paſſion augmentoit de jour en jour, & les circonſtances merveilleuſes de l'aventure par laquelle il l'avoit connue, l'étonnoient ſi fort, qu'il étoit toujours plongé dans un

abyme de réflexions, dont rien n'étoit capable de le tirer. Son imagination ne lui offroit rien qui pût le ſatisfaire, il s'égaroit malgré lui dans ſes propres penſées; il reclamoit envain les ſecours de ſa raiſon; quelquefois il oſoit concevoir quelque lueur d'eſpérance, mais elle ſe diſſipoit bientôt, & il retomboit dans le même embarras. D'un autre côté le ſabre & la couronne dont il étoit poſſeſſeur, la viſion ſurnaturelle dont ſon père lui avoit fait part, & mille autres circonſtances lui rendoient le courage, & l'invitoient à ſuivre le plan qu'il s'étoit propoſé d'aller au tombeau du Prophête, ſi juſqu'au terme de ſon voyage, il ne trouvoit rien qui pût le conduire à de nouvelles découvertes.

Agité par toutes ces penſées, il ſe rendit au port, & y trouva un vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour l'Iſle de Cerame. Après pluſieurs jours de navigation, il arriva dans le Royaume d'Achem, où les Négocians avec leſquels il étoit, s'arrêtèrent quelque tems, pour faire l'échange de leurs Marchandiſes; pour lui, il n'étoit occupé que de ſon amour & des moyens de

percer l'obſcurité de ſon aventure. Sa rêverie l'ayant conduit un jour dans un jardin, dont les arbres formoient le plus agréable ombrage, il réſolut de s'y repoſer, & s'étant aſſis dans une allée couverte auprès d'une fontaine dont le baſſin étoit entouré d'une baluſtrade de marbre, il étoit prêt de céder au ſommeil qui commençoit à s'emparer de ſes ſens, lorſqu'il apperçut ſur l'appui, deux inſectes, chacun de la groſſeur d'une abeille, qui paroiſſoient ſe battre avec l'animoſité la plus vive. S'approchant auſſi-tôt, pour les conſidérer attentivement, & pour voir quelle ſeroit l'iſſue de ce combat extraordinaire, il les obſerva curieuſement, & vit avec la dernière ſurpriſe, que ce qu'il avoit pris pour deux inſectes, étoient un homme & une femme, parfaitement bien formés & proportionnés, malgré l'extrême petiteſſe de leur corps, avec cette différence cependant que la femme étoit très-belle, & que l'homme étoit de la figure la plus hideuſe & la plus effrayante.

La nouveauté d'un ſpectacle ſi ſingulier l'ayant obligé de renouveller toute ſon attention, il ne put s'empêcher

d'admirer leur adreſſe & leur agilité; mais comme la violence des efforts que faiſoit la petite femme, l'avoit extraordinairement fatiguée; les forces lui manquèrent, elle fut contrainte de céder, & ſon ennemi l'ayant ſaiſi par le milieu du corps, la fit tomber; la douleur qu'elle reſſentit, & le déſeſpoir de ſe voir hors d'état de ſe défendre, lui firent jeter des cris proportionnés à ſa taille. Nadir, ému de pitié pour ce petit animal qu'il voyoit dans le plus grand danger, l'en délivra tout d'un coup, en écraſant ce petit monſtre avec la lame de ſon poignard. Elle profita de la liberté que lui procuroit la mort de ſon Adverſaire, pour s'échapper & ſe précipiter dans la fontaine.

Le Prince fut d'autant plus fâché de ſa perte, qu'il avoit réſolu de s'en emparer, & de la conſerver comme une des plus ſingulières productions de la nature. Il obſerva attentivement l'endroit où elle s'étoit jettée, pour tâcher de la voir reparoître; mais l'eau, qui juſqu'alors avoit été tranquille, devint tout-à-coup dans une violente agitation, & au moment où

mit tout en uſage pour me poſſéder, mais plus il me preſſoit, plus il m'inſpiroit d'horreur. Il en conçut une telle fureur, que la haine prit en lui la place de l'amour. Il ne ceſſa cependant pas de me pourſuivre avec tant d'acharnement, que je fus obligée d'employer toute la force de mon art, pour éviter de tomber en ſa puiſſance.

Comme je traverſois les airs aujourd'hui, dans le deſſein de me rendre dans la Capitale de Perſe, pour y aſſurer le bonheur du Prince de Georgie, & de la Princeſſe Nargibé, fille du Roi de Perſe, je fus apperçue de ce maudit Afrit; je le vis prêt à fondre ſur moi; mais, pour éviter ſa pourſuite, je pris la forme ſous laquelle vous m'avez vue, & je me cachai ſous les feuilles d'une roſe. Il ne me perdit pas de vue, & pour venir plus facilement à bout de ſon deſſein, il ſe proportionna à la forme que j'avois priſe, & me ſaiſit. Je me ſuis défendue fort long-tems, & malgré tous mes efforts, j'étois ſur le point de devenir la victime de ſon inſolence, lorſque vous m'avez délivrée de ce grand péril, en l'anéantiſſant, ce que vous

avez fait d'autant plus aiſément, que ces mauvais Génies ne jouiſſent pas comme nous des prérogatives de l'immortalité, & que d'ailleurs il n'étoit pas en ſon pouvoir de réſiſter à la puiſſance ſupérieure qui vous protège. Au reſte, je ſçais qui vous êtes; je ſuis inſtruite de l'amour que vous reſſentez pour la charmante Zaren-gebal, & de tout ce qui vous eſt arrivé depuis votre naiſſance.

Puiſſante intelligence, lui répondit Nadir, en ſe proſternant à ſes genoux, puiſque vous êtes inſtruite de mon ſort, daignez m'inſtruire de ce qui me reſte à faire pour accomplir les volontés du Prophête; je ne doute pas de la vérité de ſes promeſſes, mais la crainte où je ſuis de ne pas me conformer à ſes intentions, fait le tourment de ma vie, qui me deviendroit à charge, ſi je ne puis parvenir à la paſſer avec l'adorable Zaren-gebal.

Ayez plus de confiance, reprit Mirza, aux promeſſes du Prophête. Tout ce qu'il a fait pour vous, doit vous prouver combien il s'intéreſſe à votre bonheur. Il a daigné jetter les

yeux ſur vous, & vous a choiſi parmi tous les Princes Muſulmans, pour abolir le culte impie des Sectateurs de Nardoun & de Deggial, ſi connus dans toute l'Aſie ſous le nom d'Adorateurs du Feu : c'eſt lui qui vous réſerve Zarengebal pour épouſe, pourvu que, docile à tout ce qu'il doit vous inſpirer pour la réuſſite de ce projet, vous agiſſiez conformément à ſa volonté.

N'ayez aucune inquiétude ſur tout ce que vous a dit cette femme qui vous a parlé dans le ſouterrein. C'étoit un Génie ſuſcité par Arbagheſtel, pour vous tromper, & vous détourner de votre entrepriſe. Ce rebelle n'ignore pas les deſſeins du Prophête; & comme il ſent bien qu'il n'eſt pas aſſez puiſſant pour s'oppoſer ouvertement à leur exécution, il a fait tous ſes efforts pour la retarder. Il eſt furieux, lorſqu'il vient à penſer que ſa fille doit être un jour l'épouſe de celui qui doit abolir le culte de la fauſſe divinité, dont il ſoutient le parti. Comme il ſçait que le poſſeſſeur de la Couronne ſera néceſſairement ſon gendre, il n'a

rien négligé pour vous empêcher de vous en saisir.

Zarengebal n'ignore ni le destin qui l'attend, ni les dispositions d'Arbagheſtel à cet égard. Soutenue par l'espoir d'être bientôt délivrée de la captivité dans laquelle elle gémit depuis si long-tems, entraînée par les mouvemens de la vive tendresse que vous lui avez inspirée, elle vous a prescrit tout ce que vous deviez faire, & elle attend avec impatience le moment de se réunir à vous.

Voila, Prince, tout ce qu'il m'est permis de vous apprendre. C'est une puissance supérieure qui veille tant sur vous que sur Zarengebal, & qui par des ressorts inconnus, doit agir de manière que vous vous trouverez au comble du bonheur, au moment même que vous l'attendrez le moins. Je suis fâchée de ce qu'il ne m'est pas permis de hâter cet instant; ce seroit le moyen de vous récompenser du service que vous m'avez rendu.

Elle se tut après ce discours; mais le Prince, après l'avoir remerciée des éclaircissemens qu'elle lui avoit donnés, la pria de l'instruire de l'endroit où

il devoit aller, & de la manière dont il devoit ſe comporter, pour réuſſir dans cette affaire, ſelon l'intention du Prophête. Agiſſez, lui dit-elle, ſelon l'inſpiration que vous aurez, & tout ira bien : puis après l'avoir ſalué de la manière la plus affable, elle s'enveloppa dans un nuage qu'elle fit deſcendre, & partit pour ſe rendre dans la Ville d'Iſpahan, où ſes projets l'appelloient.

Nadir, après avoir long-tems réfléchi ſur ce qu'il venoit d'entendre, & n'ignorant pas que les Adorateurs de Nardoun ſont en plus grand nombre dans la Perſe que dans tous les autres endroits de l'Aſie, réſolut de ſe rendre dans ce vaſte Royaume, pour être plus à portée d'exécuter les volontés du Prophête. Il ſe mit donc en route ſur un excellent cheval dont il s'étoit muni, & fit le plus de diligence qu'il lui fut poſſible.

Après pluſieurs jours de marche, il ſe trouva malheureuſement engagé dans une chaîne de rochers fort eſcarpés, & n'appercevant aucune route frayée pour en ſortir, il ſe vit forcé de marcher au haſard. Il fut trois

jours ſans rien rencontrer, ni pour ſa ſubſiſtance, ni pour celle de ſon cheval qu'il eut le chagrin de voir tomber mort de ſoif & de fatigue.

Malgré l'extrême foibleſſe qui l'accabloit lui-même, il ne crut pas devoir s'arrêter; & l'eſpoir de trouver quelqu'endroit habité ayant ſoutenu ſon courage, il continua ſon chemin pendant quelque tems. Etant enfin arrivé ſur le bord d'un lac d'une largeur extraordinaire, il apperçut avec la plus grande joie pluſieurs palmiers chargés des plus belles dattes qu'il eut vues. Son premier ſoin fut de rendre graces à la providence du ſecours qui lui venoit ſi à propos; après quoi il ſe hâta d'en cueillir, & en mangea ſuffiſamment pour réparer ſes forces épuiſées; puis, ayant appaiſé la ſoif brûlante qui le tourmentoit, il ſe repoſa à l'ombre d'un arbre fort épais, dans l'eſpérance d'y prendre du repos.

A peine commençoit-il à s'aſſoupir, qu'un bruit qu'il entendit auprès de l'endroit où il repoſoit, l'obligea de ſe lever pour voir d'où cela pouvoit venir. Il apperçut deux eſpèces de créatures humaines de la plus hideuſe

figure qui s'avançoient à grands pas, & qui portoient une longue chaîne de fer avec laquelle ils s'efforçèrent de le garotter; mais ils disparurent avec des hurlemens affreux, lorsqu'ils virent que cette chaîne s'étoit cassée d'elle-même en le touchant.

Surpris de cet événement qu'il ne sçavoit à quoi attribuer, & jugeant bien qu'il n'étoit pas en sûreté dans cet endroit, il en partit, & marcha le long des bords du lac, en rêvant sur cet aventure, lorsqu'il vit de loin un batteau qui lui parut être conduit par un homme qui ramoit de toute sa force, & qui sembloit venir de son côté. Il résolut de l'attendre, dans le dessein de passer à l'autre bord; mais lorsque ce petit bâtiment eut gagné le rivage, il hésita sur ce qu'il devoit faire, quand il vit que ce qu'il avoit pris pour un homme, n'étoit qu'un grand singe qui lui faisoit signe avec sa patte de venir & de s'embarquer; il balança encore quelque tems, mais regardant sa première idée comme une de ces inspirations dont la Fée Mirza lui avoit parlé, il sauta hardiment dans le bateau. Il n'y fut pas

plutôt, que le ſinge ſe mit à ramer avec tant de vigueur, qu'il ſe trouva bientôt au milieu du lac. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'un vent impétueux s'étant levé tout-à-coup, excita la plus horrible tempête qu'il ſoit poſſible d'imaginer. L'eau s'agita avec tant de violence, qu'il ſe croyoit à chaque inſtant ſur le point d'être ſubmergé par les flots. En même-tems ſe voyant attaqué par pluſieurs monſtres d'une figure effrayante qui s'élevoient du fond de cette eſpèce de mer, & qui les mettoient dans la néceſſité de ſe défendre, il fit uſage de ſon ſabre, & fit tout ſon poſſible pour les écarter. Le ſinge le ſecondoit merveilleuſement, & ſans que cela parut interrompre ſa manœuvre, il en aſſommoit pluſieurs à coup d'aviron.

Cependant le péril s'augmentoit conſidérablement : les monſtres paroiſſoient en plus grand nombre ; leurs cris qui ſe mêloient au bruit du vent, & au mugiſſement des vagues, contribuoient à rendre ſa ſituation plus affreuſe, il eut beſoin de tout ſon courage pour ſurmonter l'horreur que tant de circonſtances effrayantes ne

pouvoient manquer de lui cauſer.

Enfin, après plus de deux heures d'une navigation ſi périlleuſe, il aborda aux pieds d'un eſcalier de marbre, par lequel on montoit ſur une grande terraſſe qui s'avançoit dans le lac; il y ſauta promptement, la tempête auſſi-tôt ceſſa, les monſtres s'enfonçèrent ſous les eaux, le ſinge & le batteau diſparurent, & toutes les choſes étant revenues dans leur état naturel, il ne ſongea plus qu'à ſe rendre ſur la terraſſe, au bout de laquelle il apperçut une allée fort longue, & parfaitement bien couverte, qui lui ſembla terminée par un grand Château vers lequel il réſolut de s'avancer.

L'eſpérance d'y rencontrer quelqu'un qui pût l'inſtruire, tant ſur l'endroit dans lequel il ſe trouvoit, que ſur la cauſe des prodiges dont il venoit d'être témoin, lui fit hâter ſes pas. Il penſoit que ce commencement d'aventure pourroit le conduire à quelques nouveaux éclairciſſemens, & l'eſprit rempli de ces idées, il parvint juſqu'au Château, qui lui parut magnifique & régulièrement bâti.

Comme il trouva la porte ouverte,

il entra facilement ; mais au lieu de voir des appartemens assortis à la beauté de l'extérieur, il se trouva avec beaucoup d'étonnement dans un endroit très-vaste, couvert d'une voûte, & qui ressembloit plutôt à la plus affreuse prison qu'au vestibule d'un Palais. Une lampe de cuivre suspendue à l'un des piliers répandoit beaucoup plus de fumée que de lumière, & n'éclairoit ce cachot que pour lui faire entrevoir dans le fond un jeune homme enchaîné par le milieu du corps, qui, le saluant avec beaucoup de politesse, lui fit en même-tems un signe, comme voulant lui faire entendre qu'il eut à se tenir sur ses gardes. Nadir lui rendit son salut, & se préparoit à lui faire quelques questions, lorsque d'un enfoncement pratiqué dans le mur, sortit tout-à-coup un tigre furieux qui avoit les aîles & la queue d'un dragon. Ce monstre courut à lui pour le dévorer. Nadir, sans se déconcerter, se présenta courageusement au combat : mais à peine l'eut-il touché du bout de son sabre, qu'il tomba mort en jettant les cris les plus horribles. Ils furent tous deux fort surpris, & fort contens de

ſe voir ſi facilement délivrés d'un pareil ennemi; ils ſe félicitèrent mutuellement d'un pareil ſuccès qu'ils ne ſçavoient à qui l'attribuer & l'inconnu ne ceſſoit de donner des marques de la plus vive reconnoiſſance à ſon libérateur.

Nadir, impatient de ſçavoir quelle étoit la perſonne qu'il venoit de délivrer, l'interrompit: Seigneur, lui dit-il, cet événement paroît extraordinaire, mais la manière ſurprenante dont je ſuis parvenu juſqu'à ce Palais, & tout ce que j'ai vu ſur le lac, avant d'arriver, me cauſe bien plus de ſurpriſe. Apprenez-moi de grace qui vous êtes: découvrez-moi la cauſe de la dure captivité dans laquelle vous gémiſſez, & ſi vous le pouvez, inſtruiſez-moi, tant ſur ce Château, que ſur toutes les choſes dont je viens d'être témoin. Il commença par lui faire un détail de ſon aventure, dont ce jeune homme parut ſi fort étonné, qu'il demeura quelque tems les yeux baiſſés ſans pouvoir prononcer un ſeul mot. Prenant enfin la parole, après avoir fait un ſoupir qui exprimoit la triſteſſe dont ſon ame étoit atteinte: je ſuis fâché,

Seigneur, lui dit-il, de ne pouvoir vous ſatisfaire; mais j'ignore abſolument tout ce qui concerne ce prétendu Palais dont vous me parlez; je ne connois que l'affreux réduit dans lequel nous ſommes, & je vous jure, qu'excepté ce monſtre qui vient d'expirer, je n'ai vu depuis le ſéjour que je ſuis forcé d'y faire, aucune créature vivante. Ce qui me confond le plus dans cette aventure, c'eſt que je me trouve ici, ſans ſavoir de quelle manière j'y ſuis venu, ni pourquoi j'y ſuis captif, & auſſi indignement traité depuis près de trois mois.

Voila, je vous l'avoue, reprit Nadir, un événement capable de faire échouer toute la prudence humaine. Cependant il ne faut point vous décourager, vous avez beſoin de toute votre conſtance pour ſupporter une pareille diſgrace, & vous devez eſpérer qu'elle finira bientôt. Eprouvons d'abord ſi je puis briſer vos liens, & vous rendre la liberté : nous ferons enſuite ce qui dépendra de nous pour percer cette obſcurité myſtérieuſe.

Il s'approcha en même-tems pour le délivrer du poids de ſes chaînes ;

mais il ne les eut pas plutôt touchées, qu'elles tombèrent d'elles-mêmes, & ſe briſèrent en mille morceaux. Ce nouveau prodige ne fit qu'augmenter leur trouble ; ils en cherchèrent envain la cauſe, & n'y comprirent pas plus que dans tout le reſte.

Le jeune homme, charmé de ſe voir en liberté, ſe jetta au cou de Nadir, & le tenant étroitement embraſſé, il ne ſçavoit comment lui témoigner ſa gratitude. Mais ce Prince, quoique fort ſenſible à ces marques d'amitié, changea promptement de diſcours, & ſa curioſité ne lui permettant pas de s'arrêter à d'autres objets : Seigneur, lui dit-il, les plus grandes difficultés ſont ſurmontées, vous êtes libre, & nous devons actuellement travailler de concert pour dévoiler les cauſes de ces événemens extraordinaires. Voila, continua-t-il, en lui préſentant le poignard qu'il portoit à ſa ceinture, de quoi combattre, en cas que l'occaſion s'en préſente, & que nous trouvions quelques ennemis. Au reſte, je ne crois pas me tromper en penſant que nous aurons beſoin de tout notre courage,

& de toute notre fermeté, pour nous tirer avec honneur de l'affaire dans laquelle nous nous trouvons engagés.

L'inconnu, touché de cette action qui lui prouvoit que Nadir le regardoit comme un homme ſur la valeur duquel il pouvoit compter, ſe ſaiſit avec joie du poignard, en lui proteſtant qu'il ne l'abandonneroit point, & qu'il tâcheroit de le ſeconder de ſon mieux; après quoi, ils entrèrent dans le jardin; ils réſolurent d'y reſter juſqu'à la nuit, afin de profiter de ſon obſcurité pour s'introduire ſans être apperçus dans le Palais, & voir plus facilement ce qui s'y paſſoit. Ils gagnèrent l'endroit le plus épais d'un petit bois dont les arbres étoient fort ſerrés. Ils ſe repoſèrent ſur l'herbe, & comme Nadir étoit fort curieux de ſçavoir quel étoit ce nouveau compagnon de ſa fortune, il le pria de l'inſtruire de ſa naiſſance & de ſes aventures. L'inconnu céda volontiers à l'empreſſement d'un homme à qui il avoit tant d'obligations, & charmé de trouver ce moyen de lui donner une marque de confiance, il prit la parole en ces termes :

HISTOIRE

D'Aboulmagar, Prince de Tefflis; & de Nagirbé, Princeſſe de Perſe.

MON nom eſt Aboulmagar, & je ſuis l'unique héritier du Sultan de Téfflis : ce Prince qui n'a que moi d'enfant mâle, m'a toujours aimé avec tendreſſe. Il s'eſt appliqué ſoigneuſement à me faire donner une éducation convenable tant à ma naiſſance, qu'au rang pour lequel j'étois deſtiné; je fis mes efforts pour répondre à ſes bonnes intentions, & pour mettre à profit les leçons qu'on me donnoit; mais ayant atteint l'âge de vingt ans, & n'étant gêné ni par mes maîtres, ni par les divers genres d'étude auxquels j'étois obligé de m'appliquer, je ſuivis mon inclination, & ma paſſion pour la chaſſe l'emportant ſur toutes les autres, je m'y livrai entièrement, & j'y employois la plus grande partie de mon tems.

Un jour qu'après avoir couru pendant la plus grande ardeur du ſoleil, je m'étois éloigné de ma ſuite, pour me repoſer à l'ombre de quelques arbres auprès deſquels je me trouvois, je fus ſurpris d'appercevoir dans un filet le plus bel oiſeau qu'il ſoit poſſible de ſe figurer. Cet animal ſe débattoit avec une violence extraordinaire, il ſembloit même que ma préſence lui faiſoit redoubler ſes efforts, mais comme il ſentit bien qu'il n'étoit pas en état de ſe dégager, la douleur qu'il en eut lui fit jetter des cris ſi plaintifs & ſi touchans, que ſaiſi de compaſſion, je rompis ſes liens, & lui rendis ſa liberté. Il ſe hâta d'en profiter, & partant auſſi vîte qu'une flèche, il fendit l'air ſi rapidement, & s'éleva ſi haut, que je le perdis bientôt de vue. Dans cet inſtant, ceux qui m'accompagnoient étant venus me rejoindre, je repris avec eux le chemin de Tefflis, en rêvant involontairement à cette aventure; & ſatisfait du ſervice que j'avois rendu à ce charmant oiſeau, auquel je m'intéreſſois ſans ſçavoir pourquoi.

Le lendemain, après avoir lancé deux

deux cerfs de ſuite, & les avoir courus fort long-tems, je me retirai dans le même endroit où s'étoit paſſée mon aventure, & je me préparois à y goûter un repos dont j'avois grand beſoin, lorſqu'un bruit que j'entendis, me fit tourner la tête pour voir ce qui pouvoit l'occaſionner. Surpris au-de-là de toute expreſſion, d'appercevoir le même oiſeau que j'avois délivré la veille, qui planoit au-deſſus de ma tête, je fus ſaiſi, malgré moi, d'un trouble extraordinaire. Cependant, faiſant réflexion qu'il pouvoit avoir ſa retraite dans le creux de quelqu'arbre voiſin, je ceſſai de m'étonner, & je le regardois avec plaiſir. Mais voyant qu'après avoir laiſſé tomber quelque choſe qu'il portoit dans ſon bec, il s'éloignoit auſſi promptement qu'il avoit fait, lorſque je l'avois dégagé de ſes liens; je jugeai que tout cela n'étoit pas ſans myſtère, & je me hâtai de ramaſſer ce qu'il venoit de jetter.

C'étoit des tablettes aſſez belles que j'allois ſerrer avec indifférence, n'y trouvant rien qui pût m'indiquer à qui elles appartenoient, lorſqu'en les feuilletant, j'y trouvai, par haſard, ces

mots écrits sur l'une des pages : *Aboulmagar sera l'époux d'une des plus belles Princesses de l'Univers, s'il a soin de porter toujours ces tablettes, & de ne s'en désaisir jamais.*

Jugez de ma surprise, en voyant mon nom, & la promesse qui m'étoit faite, en cas que je vouluſſe me soumettre à la condition. Je ne sçavois trop quel parti prendre, mais cet événement me paroissant surnaturel, je résolus d'obéir d'autant plus volontiers, qu'il n'y avoit rien de fort difficile dans ce qui m'étoit prescrit. D'ailleurs, l'idée d'une belle Princesse qui devoit être mon épouse, me flattoit agréablement, & malgré mon penchant pour la chasse, je sentois qu'elle me laissoit bien des vuides, & que j'avois un cœur auquel il manquoit un objet déterminé pour le rendre sensible. Je serrai donc ces tablettes avec soin, dans l'intention de les porter toujours sur moi. Mais un tems considérable s'étant passé, sans qu'il eut été question ni de Princesse, ni de mariage, je cessai d'y penser, & je gardois ces tablettes plutôt par habitude, que par tout autre motif. D'ailleurs, distrait

de ces idées par l'amour que je conçus pour un objet réel, j'abandonnai bientôt une eſpérance chimérique, pour me livrer tout entier à la paſſion qui s'empara de mon cœur, & voici comment la choſe ſe fit.

Un fameux Négociant qui venoit de la Perſe, étant arrivé dans la ville de Tefflis, fit annoncer au Sultan mon père, qu'il avoit apporté des Marchandiſes ſi rares & ſi curieuſes, qu'il ne pouvoit guères s'en trouver de pareilles, & comme il l'avoit en même tems fait prier de permettre qu'il les lui fit voir, il eut ordre de ſe rendre au Palais avec tout ce qu'il avoit de plus beau. Nous eûmes lieu d'être ſatisfaits. Le Sultan l'honora de l'accueil le plus gracieux. Pendant qu'il fixoit le prix des choſes qui étoient le plus de ſon goût, & qu'il s'entretenoit avec lui ſur les voyages qu'il avoit faits, je m'amuſai à conſidérer tous les bijoux qu'il avoit étalés ſur des tapis. Le haſard me fit jeter la vue ſur un tableau repréſentant une jeune perſonne, dont les traits me parurent ſi charmantes, que je ne pus me défendre de l'aimer.

Les traits frappans de ce merveilleux tableau me ſembloient ſi fort au-deſſus de ce qu'on pouvoit imaginer de plus beau, que je ne pus m'empêcher de dire au Marchand que je regardois cet ouvrage comme un effort du génie de quelque grand Peintre, qui, dans ce portrait, avoit ſurpaſſé la nature. Seigneur, me dit le Marchand, ce portrait eſt celui de la belle Nagirbé, qu'Abdelmoal, aujourd'hui Roi de Perſe, eut, il y a dix-ſept ans, d'un premier mariage qu'il avoit contracté du vivant du Roi ſon père, & je vous jure que cette copie, quoique très-fidelle, n'exprime pas encore tous les charmes dont la nature l'a favoriſée.

Cependant, cette Princeſſe, quoiqu'elle ſemble être faite pour être heureuſe, & pour faire le bonheur de celui qui doit la poſſéder un jour, eſt peut-être la perſonne qui, dans les Etats du Roi ſon père, ſe trouve la plus à plaindre, & je ne crois pas qu'on puiſſe imaginer de ſituation plus fâcheuſe que la ſienne. En effet, elle n'aura jamais d'autre époux que celui que doit lui procurer le haſard. On ne conſultera jamais ni ſon goût ni

le choix du Roi ſon père, & les circonſtances ſont telles, qu'elle ſe trouvera peut-être, un jour, l'épouſe d'un homme de néant, & ſorti de la lie du peuple.

Mais, comment cela peut-il être, lui dis-je ? non, quoique vous me diſiez, je ne puis croire qu'Abdelmoal, qu'on regarde, à juſte titre, comme un des plus grands Monarques de l'univers, penſe d'une façon ſi peu digne du rang où le Ciel l'a fait naître, & qu'il ſoit aſſez lâche pour s'avilir au point de ſacrifier ſa fille, & de ſe déshonorer par une alliance honteuſe. Seigneur, reprit le Marchand, quoique ce que je viens d'avancer paroiſſe hors de toute vraiſemblance, cependant je n'ai rien dit qui ne ſoit véritable. J'eſpère que vous ne douterez plus de ma ſincérité, ſi vous voulez avoir la bonté de m'entendre, & je vais vous inſtruire des cauſes qui forcent ce Prince à penſer d'une façon qui vous paroît ſi fort étrange. Vous ne ſçauriez me faire plus de plaiſir, lui répondis-je, & l'ayant en même-temps conduit dans mon apparte-

ment pour n'être entendu de perſonne, il commença ſon récit de cette manière :

HISTOIRE

D'Abdelmoal, Roi de Perſe, & de Zemgar, Princeſſe de Samarcande.

LE Roi de Perſe peut avoir environ trente-cinq ou quarante ans ; quoiqu'il ſoit le plus bel homme de ſon Royaume, il eſt encore plus recommandable par les excellentes qualités de ſon ame que par l'éclat de ſon rang & les avantages de ſa figure. Ce Prince fut marié très-jeune, & fort long-tems avant de monter ſur le trône. La belle Nazirbé, dont vous venez de voir le portrait, fut l'unique fruit de cette union. Il perdit ſon épouſe, & fut d'abord, comme c'eſt la coutume, ſi affligé de cette perte, qu'il proteſta de ne jamais ſe remarier ; en effet,

il fut quelque tems ſans paroître en avoir le moindre deſir ; mais, dans les accès d'un violent chagrin, on prend ſouvent des réſolutions qui s'évanouiſſent, lorſque le tems en a calmé les premiers mouvemens : c'eſt préciſément ce qui arriva à ce Prince. Une nouvelle paſſion lui fit oublier la première, & ſon cœur, naturellement porté à la tendreſſe, ne put réſiſter aux charmes de l'incomparable Zemgar, Princeſſe de Samarcande. Au reſte, l'aventure qui la lui fit connoître eſt ſi merveilleuſe & porte avec elle un caractère de ſingularité ſi frappant, qu'elle peut ſervir à juſtifier cette eſpèce d'inconſtance, comme je vais vous l'apprendre.

Khaſan-Séphi, Roi de Perſe, & père d'Abdelmoal, étoit alors en guerre avec le Sultan de Samarcande, père de Zemgar. Le Prince Abdelmoal qui ne cherchoit que l'occaſion d'acquerir de la gloire & qui ne doutoit pas que les occupations militaires ne ſuſpendiſſent le chagrin que lui cauſoit la perte de ſon épouſe, demanda qu'il lui fut permis de ſe mettre à la tête des troupes de Perſe. Le Roi qui con-

noiſſoit la bravoure & la capacité du Prince, ne fit aucune difficulté de lui confier le commandement de ſon armée. Ce jeune héros répondit parfaitement bien à la confiance du Roi. Il battit les ennemis dans pluſieurs rencontres, s'empara de pluſieurs Villes, & pourſuivit le Sultan juſques dans ſa Capitale dont il fit le ſiége.

Lafel-Gehun, ſeconde femme du Sultan de Samarcande, ayant vu paſſer le Prince Abdelmoal qui faiſoit le tour des murailles pour découvrir par quel endroit il pouvoit plus facilement attaquer la ville, ne put s'empêcher de l'admirer & de concevoir pour lui la plus violente paſſion. Cette Sultane étoit d'un caractère très-vif & fort emporté, rien n'étoit capable de la retenir quand elle vouloit ſe ſatisfaire, & comme ſon amour étoit extrême, elle réſolut de contenter ſa paſſion à quelque prix que ce fût. Pour venir plus facilement à bout de ſon deſſein, elle réſolut de ſe défaire de ſon époux, & comme il n'avoit pas d'enfant mâle, d'offrir ſa main & le trône au Prince de Perſe. Elle ſe perſuada que ce conquérant ſeroit reçu plus volontiers des

grands & du peuple, & qu'on le préféreroit aiſément à la jeune Princeſſe, étant plus en état de tenir les rênes du gouvernement.

Elle exécuta bientôt ce projet criminel; elle gagna à prix d'argent quatre muets, qui, par ſes ordres, étranglèrent le Sultan.

Le bruit de la mort de ce Monarque s'étant répandu dans le camp des Perſans, Abdelmoal jugea qu'il devoit profiter de cette circonſtance & du trouble que cauſent toujours de pareils événemens pour entrer dans la Ville avec ſes troupes.

Lafel-Gehun, avertie de ſon deſſein, fit ſemblant de modérer la douleur dont elle avoit paru affectée à la mort du Sultan, elle feignit une ardeur incroyable pour la défenſe de ſa Capitale, & dit publiquement qu'ayant aſſez de troupes & de munitions pour ſoutenir un long ſiége, il étoit de ſon honneur de faire la réſiſtance la plus opiniâtre, & qu'elle ne cèderoit qu'à la dernière extrêmité.

Chacun applaudit à ſa réſolution, on exalta ſon courage & ſa fermeté, tous les chefs furent de ſon avis, elle

réunit tous les ſuffrages en ſa faveur ; & ſans les circonſtances qui ne le permettoient pas, elle auroit été ſolemnellement reconnue pour Souveraine légitime : mais tandis que par des dehors trompeurs elle cherchoit à s'attirer la bienveillance du public, elle ne perdoit pas de vue le projet qu'elle avoit formé, & brûlant d'impatience d'inſtruire le Prince de Perſe de l'amour qu'elle avoit pour lui, elle lui fit ſecrettement rendre une lettre par laquelle elle lui mandoit que quoiqu'elle fut en état de ſe défendre, elle ne deſiroit cependant que la paix, & que pour y parvenir plus ſûrement & d'une maniére conforme à ſon inclination, elle étoit réſolue de le mettre en poſſeſſion du trône de Tartarie, pourvu qu'il voulût conſentir à l'épouſer.

Abdelmoal lui fit réponſe qu'il ne pouvoit rien décider ſur un objet auſſi important ſans en avoir fait part au Roi ſon père, qu'il alloit lui dépêcher un courier, & qu'il ſe détermineroit d'après les volontés du Roi.

Ce retard ne plut point à la Sultane ; elle fut outrée de ce contre-tems qui ne s'accordoit point du tout avec la

violence de ſa paſſion. Cependant, craignant que ce projet ne tranſpirât dans Samarcande, elle s'obſerva ſcrupuleuſement, & ne ceſſa d'animer par ſa préſence les troupes qui défendoient ſa Capitale.

Le ſiége continuoit toujours, & les aſſiégés ſe défendoient avec la plus grande valeur. Une nuit que le Prince s'étoit retiré dans ſa tente pour s'y repoſer des fatigues de la journée, il étoit prêt à céder au ſommeil lorſqu'un bruit qu'il entendit l'ayant obligé de regarder pour découvrir quelle en pouvoit être la cauſe, il fut fort effrayé lorſque la terre s'étant entr'ouverte il vit paroître l'ombre du Sultan de Samarcande. Roi de Perſe, lui dit ce Spectre, vous devez me reconnoître ſans peine, puiſque vous m'avez vu ſi ſouvent à la tête de mon armée. L'amour que vous avez inſpiré ſans le vouloir à ma perfide épouſe, eſt cauſe qu'elle m'a donné la mort. C'eſt plutôt pour ſatisfaire ſa paſſion que pour procurer la paix, qu'elle vous offre ſa main & mon trône. Gardez-vous de vous rendre coupable de ſon crime

par cette alliance auſſi peu digne de vous qu'injurieuſe à ma mémoire.

Comme je n'ai point d'héritiers & que l'infortunée Zemgar ma fille d'un premier lit qui eſt reſtée ſans appui ſous la puiſſance de ſa cruelle marâtre, je viens pour tâcher de la ſouſtraire à ſes injuſtes perſécutions, vous propoſer de la prendre pour épouſe, & de règner en ma place; elle n'eſt pas indigne de vos ſoins. J'ai prévenu Zemgar en votre faveur, vous devez être informé dans ce jour des ſentimens qu'elle a pour vous, & vous apprendrez un événement auquel vous êtes bien éloigné de vous attendre. Il ne m'eſt pas permis de vous en dire davantage : adieu.

Il diſparut auſſi-tôt, & le Prince Abdelmoal reſta ſi fort ému de cette apparition, qu'il fut long-tems comme immobile. Il fit mille réfléxions ſur ce qu'il venoit d'entendre. Le deſir de connoître la Princeſſe qu'il ſe figuroit être la plus belle perſonne de l'univers; l'horreur du crime de la Sultane & la ferme réſolution où il étoit de la punir, excitoient en lui des mouvemens qu'il ne ſeroit pas difficile de peindre. Agité par ces différens mouvemens, il crut

n'avoir rien de mieux à faire que de preſſer vigoureuſement le ſiége. Il manda les principaux chefs de l'armée, qui ſe rendirent ſur le champ à ſes ordres.

A peine avoit-il commencé à leur faire part de ſon projet, qu'on entendit une grande rumeur dans tout le camp. Elle étoit occaſionnée par l'arrivée du grand Viſir & des premiers Officiers du Royaume qui parurent auſſitôt dans le conſeil, & qui le ſaluèrent comme Roi légitime, en l'inſtruiſant de la mort de Khaſan-Séphi ſon père.

Abdelmoal, à cette nouvelle, pénétré de la plus vive douleur, déchira ſa veſte, & donna les marques de la plus vive douleur, puis ſe rappellant les paroles du Sultan de Samarcande qui l'avoit qualifié de Roi de Perſe, & qui l'avoit prévenu de cet accident, il tomba dans une profonde rêverie.

Cependant le Viſir ayant fait mettre les troupes en bataille, annonça la mort de Khaſan-Séphi, & le Prince Abdelmoal fut auſſi-tôt reconnu pour légitime Succeſſeur au bruit des acclamations générales. Comme ſa préſence étoit

néceſſaire dans ſa Capitale, & qu'il vouloit terminer la guerre avant ſon départ, il donna les derniers ordres pour l'aſſaut, & ſe préparoit à partir pour ſe mettre à la tête de ſes troupes, lorſqu'un Eunuque s'étant fait introduire dans ſa tente, lui remit ſecrettement une lettre de la Princeſſe Zemgar qu'il ouvrit avec précipitation. Elle étoit conçue en ces termes :

La Princeſſe Zemgar, au Nouveau Roi de Perſe.

« Seigneur, effrayée par l'apparition inattendue du Roi mon père, » forcée par ſes ordres à vous prévenir, » j'attends de vous un ſecours généreux. Ma perfide belle-mère, dont » cette ombre infortunée m'a révélé » les forfaits, eſt ſur le point d'y mettre » le comble en me ſacrifiant à ſa » haine; hâtez-vous de me ſecourir, » & ſi j'ai le bonheur de vous intéreſſer, je ſouſcrirai volontiers aux ordres de mon père. »

Abdelmoal ne ſe donna pas le tems d'écrire à la Princeſſe, il dit ſeulement à l'Eunuque d'aſſurer ſa maîtreſſe

qu'elle verroit bientôt des preuves ſenſibles de l'ardeur qu'il avoit de la ſervir, & partit ſur le champ pour aller commander la principale attaque. Tout fut promptement expédié. La garniſon ne fit qu'une foible réſiſtance. Les troupes de Perſe, après avoir eſcaladé les murailles & forcé les portes, entrèrent en confuſion dans la place, & s'emparèrent d'abord du Palais. L'Officier, chargé des ordres particuliers d'Abdelmoal, trouva bientôt la perfide Sultane, & la fit maſſacrer à ſes yeux.

Le Roi, après avoir reprimé par ſa préſence la fureur du ſoldat, remit la tranquillité dans la Ville autant qu'il put le faire dans une pareille circonſtance, & n'eut rien de plus preſſé que de voler à l'appartement de Zemgar. Frappé par l'éclat des charmes de la Princeſſe, il oublia ſans peine la réſolution qu'il avoit priſe de renoncer à tout engagement. Zemgar éprouva à la vue d'Abdermoal des ſentimens qu'elle avoit ignorées juſqu'alors : ces deux amans qui ſe trouvoient maîtres de leurs volontés, ne retardèrent point leur bonheur com-

mun. Abdelmoal, après avoir pris les précautions les plus ſages pour la ſûreté de ſes conquêtes, ſe hâta de revenir dans ſa Capitale avec ſa chère Zemgar qu'il fit, bientôt après, couronner ſolemnellement après l'avoir épouſé.

Charmé de poſſéder un objet dans lequel il découvroit tous les jours des nouvelles perfections, ſa tendreſſe ſembloit s'augmenter par la jouiſſance, & ſa ſatisfaction fut ſans égale pendant la première année de ſon mariage; mais il éprouva peu de tems après, qu'il n'eſt point dans la vie de plaiſir, qui ne ſoit mêlé d'amertume. En effet, étant un jour entré dans l'appartement de la Reine auprès de laquelle il paſſoit tous les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires, il fut fort ſurpris de ne point la trouver. Il la chercha par-tout, & donna les ordres les plus précis pour qu'on découvrit l'endroit où elle pouvoit être, mais toutes ſes recherches furent inutiles. Le déſeſpoir s'empara de ſon ame, il tomba dans la mélancolie la plus affreuſe. Elle s'augmenta de jour en jour, & cet infortuné Monarque eſt dans une langueur qui fait craindre pour ſa vie. Cependant

il ne ceſſe de faire des aumônes à tous les Kalenders & à toutes les Communautés de Derviches pour les engager à faire des prières au Prophête, & d'obtenir de lui le retour de ſon épouſe. Il a promis en outre des ſommes immenſes à ceux qui pouroient lui en donner des nouvelles, & s'eſt engagé, par un ſerment ſolemnel, à n'accorder la Princeſſe ſa fille qu'à celui qui lui découvriroit l'endroit où elle peut être, & qui la remettra entre ſes mains. Toutes ces tentatives ont été juſqu'ici fort inutiles, & quoique pluſieurs particuliers, tant Princes que Gens même de la plus baſſe extraction, animés par l'eſpoir d'une ſi grande récompenſe, ayent employés toutes les reſſources imaginables, aucun d'eux n'a pu réuſſir. Voila, Seigneur, continua le Marchand, ce qui m'a fait dire que le ſort de la Princeſſe étoit très-malheureux. En effet, il n'eſt pas douteux que le ſerment téméraire d'Abdelmoal & l'incertitude affreuſe qu'il jeta ſur le ſort de cette belle Princeſſe, ne lui cauſe les plus vives inquiétudes.

Cette hiſtoire me parut des plus extraordinaires, & je doutai quelque

momens de la vérité de ce récit, mais le Marchand m'aſſura ſi poſitivement qu'il n'avoit rien avancé dont il ne fut certain, je commençai à le croire. Je lui propoſai de me vendre ce portrait, & je lui donnai tout ce qu'il exigea pour m'en rendre le poſſeſſeur. Charmé de l'avoir en ma puiſſance, je ne pouvois me laſſer de le conſidérer, je le regardois toujours avec un nouveau plaiſir, & cette vue ne faiſant qu'augmenter ma paſſion, je me livrois contre toute eſpérance aux tranſports que cette figure excitoit dans mon ame, mais bientôt, je me laiſſois aller à la douleur, lorſque je réfléchiſſois à l'impoſſibilité dans laquelle j'étois de remplir la condition ſous laquelle le Roi de Perſe avoit promis d'accorder la Princeſſe. Je tombai dangereuſement malade, on craignit pour mes jours, la fièvre augmenta conſidérablement, les Médecins m'abandonnèrent après avoir épuiſés les ſecrets de leur Art pour me guérir, & ce fut préciſément ce qui me ſauva.

Je n'eus pas plutôt repris mes forces, que ne pouvant réſiſter au deſir de voir un objet qui faiſoit tant d'impreſſion

ſur mon cœur, je réſolus de partir pour la Capitale de Perſe afin de me donner cette ſatisfaction aux riſques de ce qui pouvoit en arriver. Je fis confidence de ma réſolution au Capitaine de mes Gardes dont je connoiſſois le zèle & la fidélité. Je le chargeai de faire les préparatifs du voyage, je ne manquai pas de prétexte pour obtenir du Sultan la permiſſion de m'abſenter, & tout étant diſpoſé, nous partîmes *incognitò* pour nous rendre dans cette fameuſe Cour où nous ne tardâmes pas à arriver. Nous cherchâmes un logement auprès du Palais, mais, il n'étoit pas facile de me procurer la vue de la Princeſſe qui ne ſortoit que rarement du Haram, & toujours couverte d'un voile qui déroboit abſolument ſes traits. Mon voyage auroit été tout-à-fait inutile ſans le ſecours de l'Officier qui m'avoit accompagné. C'étoit un jeune homme entreprenant, courageux, & dont la converſation m'amuſoit d'autant plus, qu'il avoit naturellement l'eſprit tourné vers la plaiſanterie.

Seigneur, me dit-il un jour que je me plaignois des difficultés que j'éprouvois,

je connois un moyen de vous tirer de la peine où vous êtes. Vous connoiſſez les hommes, vous n'ignorez pas que pour réuſſir auprès d'eux, il faut les prendre par leurs foibles & flatter leurs défauts. Vous ſavez fort bien que de tous les reſſorts qui font mouvoir les eſprits, la ſuperſtition eſt un de ceux qui les aſſuroit davantage, & vous connoiſſez par expérience qu'elle a le plus grand pouvoir ſur l'eſprit des femmes. Cela eſt vrai, lui dis-je, mais, que voulez-vous dire par là, & quel rapport la ſuperſtition peut-elle avoir avec mon état ? c'eſt ce que je vais avoir l'honneur de vous apprendre, continua-t-il ; je crois même qu'il n'eſt pas poſſible d'employer un meilleur moyen dans les circonſtances préſentes.

J'ai remarqué depuis notre ſéjour dans cette maiſon, une vieille femme qui va tous les jours au Palais, comme je la vois ſouvent entrer & ſortir, je me ſuis informé de ce qu'elle alloit y faire, & j'ai ſçu qu'elle étoit employée à faire les commiſſions des femmes du Haram. En conſéquence, j'ai formé le plan de mon intrigue.

C'eſt elle que je veux employer pour vous faire introduire dans l'appartement de Nagirbé. Je trouverai facilement un prétexte pour lui parler, je tâcherai de la mettre dans mes intérêts par quelques préſens, & comme toutes les vieilles ſont curieuſes, qu'elles aiment beaucoup à parler, & qu'elles croyent volontiers ce qu'on leur dit, je vous ferai paſſer dans ſon eſprit pour un Chek fort ſavant dans l'art de prédire l'avenir. J'ajouterai qu'inſtruit de l'inquiétude que cauſe à la Princeſſe le ſerment du Roi ſon père, vous vous êtes rendu dans cette Ville pour lui donner des éclairciſſemens ſur ſon ſort, & pour tâcher de prendre des meſures pour qu'elle ne devienne point l'épouſe d'un homme indigne d'elle. J'aurai grande attention de lui recommander le ſecret, & je ſuis ſûr qu'auſſi-tôt qu'elle verra Nagirbé, ce ſera la première choſe qu'elle lui dira. Cette Princeſſe donnera ſûrement dans le panneau, & ne manquera pas de vouloir vous entretenir. Alors, il ſera néceſſaire que vous preniez l'habit de femme, afin que la vieille, puiſſe à

la faveur de ce déguiſement, vous introduire dans le Haram.

Tout cela me paroît fort bon dans la ſpéculation, lui dis-je, mais, s'il arrivoit que Nazirbé, ſoit par crainte, ſoit par tout autre motif, ne voulût pas conſentir à me recevoir, que ferions-nous ?

Seigneur, me répondit-il, cela ne ſçauroit être; je connois aſſez bien les femmes pour vous aſſurer de la réuſſite. Au reſte, dans ce cas là, je ferois croire à la vieille que vous agiſſez par les ordres du Prophête que je ſuppoſerois vous être apparu pendant la prière : alors Nazirbé ſera la première à vous demander. Lorſque vous ſçaurez ce qui m'eſt arrivé à la Chine, vous conviendrez qu'il n'eſt rien qu'on ne puiſſe faire croire aux femmes ſous prétexte de religion. Je veux vous amuſer, par le récit de cet événement, ſi vous voulez avoir la patience de m'écouter. Comme je n'ignorois pas qu'il faiſoit quelquefois des hiſtoires plaiſantes, j'y conſentis. Voici ce qu'il me conta :

Pendant que j'étois à Pekin, le haſard m'y fit connoître une jeune perſonne

dont je devins paſſionnément amoureux. Comme dans ce pays les femmes ſont extrêmement gênées, ce ne fut pas ſans de grandes difficultés que je parvins à lui déclarer ma tendreſſe, & ſans le ſecours d'un de ſes Eunuques que je ſçus gagner à force de préſens, je crois que je n'aurois jamais pu réuſſir. Un voyage que ſon père fut obligé de faire dans une Province éloignée, me facilita les moyens de la voir. L'Eunuque affidé m'introduiſit chez elle; je l'abordai, & j'eus le bonheur de lui plaire. Cet heureux tems ne fut pas de longue durée; le retour du père mit fin à nos plaiſirs. Nous fûmes obligés de ceſſer nos entrevues. Nous en reſſentîmes le chagrin le plus violent, nous cherchâmes à adoucir la rigueur de cette abſence par les lettres que nous nous écrivions par le moyen de notre confident, mais, comme ce commerce ne ſuffiſoit pas à deux amans auſſi fortement épris, nous tâchions de profiter de toutes les occaſions que le haſard nous fourniſſoit pour nous voir. Ma maîtreſſe m'ayant un jour fait avertir qu'elle auroit le lendemain la permiſſion de

ſortir pour ſe rendre dans la plus fameuſe Pagode de la Ville, pour y accompagner la Princeſſe de la Chine qui devoit y venir faire ſa prière ſelon la coutume, elle me conſeilla de prendre un habit de femme, & de m'introduire avec les autres à la faveur de ce déguiſement, que je la reconnoîtrois facilement par le moyen d'une marque qu'elle m'indiqua, mais qu'elle me recommandoit ſur toutes choſes de prendre les plus grandes précautions pour n'être pas découvert, attendu que l'entrée de ce Temple étoit interdite aux hommes ce jour là ſous peine de mort.

Je ſaiſis avec tranſport cette occaſion de me ſatisfaire, ma paſſion m'éblouit ſur les dangers, je trouvai bientôt un habillement convenable, & m'étant, outre cela, couvert la tête d'un voile de Mouſſeline fort épais, j'entrai dans la Pagode, & je fus me placer auprès d'elle.

La Princeſſe s'étant aſſiſe ſur ſon trône, la cérémonie commença. L'on y obſervoit un ſi profond ſilence, quoique l'aſſemblée ne fut compoſée que

que de femmes, qu'on auroit pu croire qu'il n'y avoit perſonne.

Malheureuſement pour moi, l'un des plus fâcheux accidens me fit reconnoître, & penſa me coûter la vie. Je me ſentis attaquer d'une ſi violente douleur d'entrailles, que n'ayant pu me contraindre, celles qui ſe trouvoient les plus proches de moi, ne tardèrent pas, malgré la vapeur délicieuſe des parfums qu'on brûloit avec profuſion, de s'appercevoir du ſale déſordre dans lequel j'étois. Il ſe fit auſſi-tôt un grand murmure, on me traita d'impie, de ſacrilége, & les plus zélées demandèrent qu'on fit en ma perſonne un exemple ſévère qui ſervit à effrayer les téméraires qui ſeroient tentés de commettre une ſemblable profanation. Je fis mes efforts pour m'évader, mais cela me fut impoſſible. On m'arrêta ſur le champ, & la Princeſſe à laquelle on exagéra l'énormité de l'action, ordonna que je fuſſe battu de verges après avoir été dépouillé juſqu'à la ceinture. Les Eunuques, chargés de cette exécution après m'avoir ôté le voile qui me couvroit, reconnurent aiſément que je

n'étois pas une femme. Ils en rendirent compte à la Princeſſe, qui me condamna, ſuivant les loix, à perdre la tête. Déjà le glaive étoit levé, & j'allois être la victime de la fureur de cette troupe de femmes, lorſqu'ayant fait ſigne de la main que j'avois quelque choſe à dire, il ſe fit un grand ſilence, & adreſſant la parole à la Princeſſe :

Je ne ſuis, m'écriai-je, coupable qu'en apparence, mais, vous n'ignorez pas qu'elle trompe ſouvent. Ce déguiſement, qui, dans toute autre circonſtance, ſeroit un crime impardonnable, ceſſe de l'être dans celle-ci, puiſque je ne m'en ſuis ſervi que par les ordres de la Divinité qu'on adore dans cet auguſte Temple; en effet, ſi dans cette occaſion j'euſſe agi de mon propre mouvement, auroit-elle exaucé mes vœux ? auroit-elle opéré ſur ma perſonne un miracle éclatant que vous regardez comme un ſacrilége, parce que vous en ignorez la cauſe ?

Tourmenté depuis plus d'un mois par des douleurs inconcevables, j'ai vainement eu recours à l'art des Médecins : mon mal plus fort que leurs remèdes, ſembloit augmenter tous les

jours, & devint au point que voyant qu'à moins d'un ſecours ſurnaturel il étoit impoſſible que je puſſe recouvrer la ſanté, j'adreſſai les prières les plus ferventes au Dieu qu'on adore dans ce Temple, il a daigné m'écouter favorablement; j'ai même éprouvé ſa protection d'une manière merveilleuſe. Cette puiſſante divinité m'eſt apparue la nuit dernière dans tout l'éclat qui l'environne.

Jeune homme, m'a-t-elle dit, les prières de la Princeſſe de la Chine me ſont d'autant plus agréables, qu'elle m'adreſſe ſes vœux plutôt pour le bien de ſes peuples que pour le ſien. Je ſuis ſi ſenſible à cette généroſité de ſa part, & ce déſintéreſſement me plaît à tel point, qu'indépendamment de ce que je fais pour la rendre heureuſe, je veux encore lui montrer, en vous rendant la ſanté, combien ſa piété m'eſt chère. Elle doit venir demain dans mon Temple, tu prendras l'habit d'une femme, & tu t'introduiras facilement à ſa ſuite. C'eſt dans cette maiſon de prières que tu trouveras la fin de tes douleurs. J'ai cru devoir obéir ponctuellement à des ordres ſi précis. Mes

prières ont été exaucées, mes ſens ſe ſont émûs par une révolution ſi ſubite, que je n'ai pu réſiſter à la puiſſance plus que ſurnaturelle qui agiſſoit en moi. Voila, Princeſſe, quel eſt mon forfait, faites-m'en ſubir la punition, je m'y ſoumets ſans murmurer, mais je devois, avant de mourir, ce témoignage éclatant au pouvoir de la Divinité révérée dans ce Temple auſſi-bien qu'à la piété de l'illuſtre Princeſſe devant laquelle j'ai l'honneur de parler.

Ce diſcours prononcé d'un air d'aſſurance & de ſincérité, fit tout l'effet que je pouvois deſirer. On changea de ſentiment. Je ceſſai d'être regardé comme un profane digne du ſupplice, l'Aſſemblée cria tumultueuſement au miracle, & les Bonzes qui deſſervoient la Pagode, voyant que cette aventure, en augmentant la confiance du peuple, groſſiſſoit auſſi les offrandes, appuyèrent mon impoſture. La Princeſſe me fit préſent d'une robe magnifique, on me fit mettre au bain dans l'intérieur du Temple, puis après qu'on eut enfermé dans un vaſe d'or les preuves ſenſibles de ma guériſon, on l'attacha près de l'Idole, & l'on mit deſſous une inſ-

cription pour perpétuer à jamais la mémoire d'une ſi grande merveille.

Cependant lorſque tout le monde fut ſorti, les Bonzes m'entourèrent, & leur Chef, après m'avoir dit qu'il étoit auſſi content de me voir délivré d'un ſi grand péril que du ſtratagême que j'avois employé, me conſeilla de ne plus m'expoſer à une pareille aventure; & comme il craignoit quelle qu'indiſcrétion de ma part, ce qui auroit diminué ſon crédit, & l'auroit expoſé lui & ſes Aſſociés aux railleries les plus piquantes, il m'enjoignit avec menaces, de quitter la Ville dans le même jour. J'obéis, ſans répliquer, comme vous pouvez l'imaginer. Je fis enſuite pluſieurs voyages après leſquels je revins à Tefflis où j'eus le bonheur d'entrer à votre ſervice. Il vous eſt facile de juger par ce trait de la crédulité des femmes en matière de religion, & de la fourberie de ceux qui ſe diſent en être les Miniſtres. Au reſte, les Muſulmanes ſont auſſi ſuperſtitieuſes que les Idolâtres, & nos Imaüines ſont auſſi ruſés que les Bonzes. Ce ſont des faits confirmés par l'expérience; n'en doutez nullement; de

tous les moyens que vous pourriez employer, il n'en eſt peut-être pas de plus ſûr que celui que je vous propoſe.

Je crois bien, lui dis-je, que la ſuperſtition a beaucoup de force ſur l'eſprit des femmes, mais je doute fort que la belle Nazirbé ſoit aſſez crédule pour donner dans le panneau; cependant, quoiqu'il en puiſſe arriver, je veux bien vous permettre de faire cette épreuve, & le ſuccès juſtifiera ſi vous avez raiſon ou ſi mon doute eſt raiſonnable.

Il me quitta ſans répliquer avec cet air de confiance que donne la certitude du ſuccès, & je fus fort ſurpris de recevoir le lendemain un meſſage de la Princeſſe par lequel elle témoignoit le deſir de me voir, & me faiſoit dire qu'elle m'attendroit à dix heures. La vieille ne manqua de venir me chercher, je me rendis au Palais avec elle, & j'entrai ſans difficulté dans le Harem à la faveur du déguiſement que j'avois pris. Comme j'avois eu la précaution de mettre une fauſſe barbe ſous le voile qui me cachoit, la Princeſſe qui me prit pour un vieillard auſſi-tôt que j'eus levé mon

voile, m'ordonna de m'approcher d'elle, puis après avoir été quelque tems à me conſidérer :

Vénérable Chek, me dit-elle, puis je ajouter foi aux rapports que l'on m'a fait ? pouvez-vous par le moyen de votre ſcience remédier à mes peines & me raſſurer ſur la cruelle incertitude où me plonge le ſerment de mon père ? ſuis-je deſtinée à être l'épouſe d'un Prince ou d'un homme privé ? parlez-moi avec ſincérité, & que je ſçache enfin quel eſt le ſort qui m'eſt réſervé.

Madame, lui répondis-je, avec un trouble que je tâchai de diſſimuler, la poſſeſſion d'une Princeſſe telle que vous, ne doit-être recherchée que par les plus grands Princes, & la deſtinée de celui qui ſera votre époux, ſera mille fois plus glorieuſe que celle des plus puiſſans Monarques de l'univers. Ne craignez point de devenir la victime d'un homme indigne de vous. Le Souverain Être qui dirige toutes nos actions, ne ſçauroit abandonner ſon plus parfait ouvrage aux viles créatures faites pour ramper ſur la terre. Hélas ! Madame, que ne m'eſt-il permis de m'expliquer plus clairement, & de

vous révêler un ſecret que je n'oſe vous confier dans la crainte de vous déplaire ? bientôt perſuadée de la vérité de mes paroles, peut-être ſeriez-vous aſſez indulgente pour.....

Mais que ſignifie ce diſcours, interrompit-elle ? pourquoi me parlez-vous d'un ton ſi paſſionné & quels preſſentimens s'élèvent tout-à-coup dans mon ame ? que voulez vous dire par cette énigme qui peut exciter en moi le deſir curieux d'en être inſtruite ? quels mouvemens inconnus ! ſeriez-vous aſſez téméraire pour oſer employer contre moi les ſecrets de l'art magique dans lequel on me dit que vous excellez, & dois-je attribuer le trouble involontaire qui m'agite, à la force de vos enchantemens ?

Princeſſe, lui répondis-je, avec une vive émotion, l'amour le plus tendre eſt l'unique enchantement dont je me ſers auprès de vous. Oui, Madame, continuai-je, peu maître de mes tranſports, & me jettant à ſes pieds, je ne ſuis ni Chek ni Magicien. Connoiſſez en moi le tendre Aboulmacar, Prince de Tefflis, qui, touché des attraits qui brillent en vous, a oſé ſe

ſervir de cette ruſe innocente pour pouvoir vous jurer qu'il vous adore, que le bonheur de vous poſſéder eſt le ſeul bien auquel il aſpire, & qu'il conſervera ces ſentimens juſqu'à la mort. J'arrachai en même-tems ma fauſſe barbe, & je lui racontai par quel haſard j'avois vu ſon portrait, & comment j'avois été inſtruit de ſa ſituation. Si cet aveu de ma tendreſſe vous offenſe, lui dis-je, puniſſez un amant audacieux qui a tout riſqué pour pouvoir vous aſſurer par lui-même de ſon amour.

Levez-vous, Prince, me dit-elle, en me jettant un regard qui exprimoit ſon trouble, hélas, que le ſerment de mon père va me coûter de larmes, & que je crains d'être plus ſenſible que je ne le devrois à l'aveu que vous venez de me faire. Comblé de ſes bontés, je pris une de ſes mains que je ne pus m'empêcher de baiſer avec tranſports. Mais, quel fut mon effroi, lorſque j'entendis ouvrir la porte de l'appartement où nous étions !

Je vis entrer un homme que je ne pus méconnoître pour le Roi de Perſe, tant par ſon air languiſſant que par le

nombre d'Eunuques dont il étoit ſuivi. Mon attitude qui n'étoit pas équivoque & la fauſſe barbe que j'avois jettée ſur le plancher, ne lui permirent pas de douter de la vérité de ce qui ſe paſſoit. Ce Monarque, tranſporté de colère à la vue d'un homme qu'il ſurprenoit aux pieds de ſa fille dans un endroit où il n'en entre aucun qui ne ſoit puni de mort, ordonna qu'on me coupa la tête, & qu'on fit ſouffrir le même ſupplice à la Princeſſe.

Je ne puis vous dire tout ce que je ſouffris dans cet inſtant fatal, mais je vous aſſure que j'étois plus touché du ſort de Nazirbé que du ſupplice qui m'étoit réſervé. Cette infortunée Princeſſe tomba ſans connoiſſance aux pieds de ſon père. Quant à moi, pénétré de douleur à ce ſpectacle, je courus vers elle pour la ſecourir, mais, les Eunuques noirs m'ayant ſaiſi pour obéir à l'ordre de leur maître, ils commençoient à me dépouiller lorſque les tablettes dont je vous ai parlé & que j'avois toujours porté ſans y penſer, tombèrent de l'une de mes poches.

Le Roi qui les apperçut, fit un grand cri, & ordonna qu'on ſuſpendit l'exé-

cution du Jugement qu'il venoit de prononcer. Ayant enſuite fait revenir la Princeſſe de ſon évanouiſſement, il ouvrit ces tablettes avec précipitation, puis les ayant conſidérées avec une attention extraordinaire dont je ne pouvois pénétrer la cauſe, il vint à moi d'un air affable, & m'ayant embraſſé tendrement: pardonnez-moi, Prince de Tefflis, me dit-il, vous n'ignorez pas que j'ai fait un ſerment ſolemnel par lequel je me ſuis engagé de n'accorder ma fille qu'à celui qui me donneroit des nouvelles certaines de la Reine mon épouſe Comme c'eſt par votre moyen que j'apprends non-ſeulement ce qu'elle eſt devenue pendant ſon abſence, mais même qu'elle va m'être rendue, je tiens ma parole avec joie, me croyant trop heureux de vous dédommager par cette alliance des craintes qu'un arrêt dicté par le premier mouvement de ma colère avoit prononcé. Mais vous n'ignorez pas la rigueur de nos loix, & dans de pareilles circonſtances, vous n'euſſiez peut-être pas agi autrement.

Ces tablettes appartiennent à la Reine. Elles ont été faites par un

ſavant Mage de Chaldée qui les a fabriquées evec tant d'art, que tout ce qu'on ſouhaite de ſçavoir, s'y trouve écrit ſelon la volonté de celui qui en eſt poſſeſſeur. La Reine qui connoiſſoit leur merveilleuſe propriété, les gardoit avec un ſoin extrême. Vous ne devez donc pas être ſurpris de la vivacité avec laquelle je m'en ſuis emparées lorſque je les ai vu tomber de votre poche. Je me ſuis hâté de les ouvrir, deſirant être éclairci ſur le ſort d'une femme pour laquelle je reſſens la plus vive tendreſſe. Ce que j'y viens de trouver me fait oublier tous les chagrins que j'ai reſſenti depuis le jour fatal où j'ai été privé de cette femme adorable. Mais, jugez par vous-même d'une auſſi grande merveille, dit-il, en me les préſentant.

Auſſi-tôt me rappellant à la mémoire ces tablettes auxquelles je ne penſois plus depuis long-tems, je me ſouvins de ce que j'y avois lû lorſque je les ramaſſai dans le moment qu'elles tombèrent du bec de l'oiſeau que j'avois remis en liberté dans la forêt, puis preſſé par une curioſité bien pardonnable, je les ouvris & j'y lu ces mots :

Zemgar, pendant ſon abſence, a toujours gémi ſous l'audieux pouvoir du Magicien qu'on connoît ſous le nom du Vieillard de la Vallée ſombre. Ce mauvais Génie voulant ſatisfaire la paſſion qu'il a toujours reſſentie pour Zemgar, l'a fait enlever par les Farfadets auxquels il commande, mais, déſeſperé de ſes rigueurs & de la courageuſe réſiſtance avec laquelle Zemgar s'eſt continuellement refuſée à ſes déſirs criminels, il la fait enfermer dans la priſon de ſon Palais où cette courageuſe Princeſſe a beaucoup ſouffert. La Fée Mirza qui vient de punir ce cruel en l'anéantiſſant, a briſé les fers de cette infortunée qu'elle vous ramène, & vous préſente en même-tems le Prince de Tefflis qui s'eſt introduit dans l'appartement de Nazirbé, pour en faire l'épouſe de cette Princeſſe.

Je n'eus pas plutôt achevé cette lecture, qu'un bruit extraordinaire ſe fit entendre. Nous apperçûmes un nuage, qui, ayant pénétré dans le ſallon où nous étions, s'ouvrit tout-à-coup, & nous en vîmes ſortir deux femmes de la beauté la plus parfaite. Aux cris de joie que jetta le Roi de Perſe, auſſi-bien qu'à l'empreſſement

avec lequel il ſe jetta dans les bras du l'une d'elles, je ne pus méconnoître Zemgar, & je me doutai que l'autre étoit la Fée Mirza. Je reſtai comme interdit, & je ne pouvois me remettre de la ſurpriſe que me cauſoit une apparition ſi merveilleuſe.

La Fée nous regardant avec bonté, Roi de Perſe, & vous Prince de Teflis, nous dit-elle, c'eſt à moi de dévoiler le myſtère de cette aventure. Je ſuis la fille unique d'un des Génies les plus puiſſans. Je ſuis malheureuſement devenue l'objet de la paſſion d'un Affrit des plus hideux & des plus méchans, il n'a jamais ceſſé de me perſécuter, mais j'en ſuis enfin délivrée par le Prince Nadir, fils du Sultan de Baſſora, qui vient de l'anéantir.

Nadir, ſurpris de s'entendre nommer par Aboulmacar, ſe fit connoître, & lui raconta de quelle manière il avoit écraſé ce Génie ſur le bord de la fontaine. Aboulmacar, charmé d'une rencontre à laquelle il ne s'attendoit pas, lui témoigna combien il étoit flatté de l'heureux événement qui les avoit raſſemblés, puis il reprit ainſi le fil de ſon hiſtoire.

Je faiſois tous mes efforts, pourſuivit la Fée, pour éviter les embuches de cet odieux amant, & comme un jour, pour lui dérober la connoiſſance de la route que j'avois deſſein de ſuivre, j'avois pris la figure d'un oiſeau, je me trouvai priſe dans un filet d'où je fus tirée par le Prince de Teffis, qui, ſans ſçavoir qui j'étois, eut aſſez de généroſité pour me délivrer.

J'ai penſé que je ne pouvois mieux m'acquitter de ce bienfait qu'en lui procurant une épouſe digne de toute ſa tendreſſe. Les belles qualités de Nazirbé m'ont déterminé en ſa faveur. C'eſt moi qui, ſous la figure d'un Marchand, ai préſenté à Aboulmacar le portrait de cette Princeſſe, ne doutant pas de l'effet qu'il produiroit. Je m'étois emparé quelque tems avant du bracelet de Zemgar pendant ſon ſommeil; enfin je l'ai délivrée de la captivité dans laquelle elle gémiſſoit, en puniſſant le mauvais Génie qui la tourmentoit. J'aurois bien pu terminer toute cette aventure en moins de tems & avec beaucoup moins de dangers pour Aboulmacar, mais, il eſt bon de laiſſer quelquefois les hommes cher-

cher des reſſources dans leur propre génie; autrement, la confiance aveugle qu'ils auroient dans un pouvoir ſupérieur, énerveroit leur courage, & les rendroit trop peu ſoigneux, & c'eſt leur rendre ſervice que d'attendre pour les aider qu'ils aient épuiſées toutes les reſſources qu'ils ont reçues de la nature.

Puiſſante Fée, s'écria le Roi de Perſe, je ſuis ſi pénétré de vos bontés, que je ne puis trouver de termes aſſez forts pour vous l'exprimer. Et comme votre pouvoir vous met au-deſſus de tout ce que je pourrois faire de plus éclatant pour vous témoigner ma reconnoiſſance, j'eſpère que vous voudrez bien vous contenter du zèle avec lequel je vous offre mon hommage. Je ſuis on ne peut plus flatté de l'alliance que vous me propoſez : je l'accepte avec le plus grand plaiſir. Jouiſſez donc du bonheur d'être réunis, continua-t-il, en me préſentant la Princeſſe, & ne ſongeons plus qu'à célébrer cet heureux jour par tous les plaiſirs que pourra nous procurer notre joie réciproque.

Je me jettai aux pieds de ce Monarque pour lui témoigner toute ma

reconoiſſance, je ſaiſis en même-tems la main de Nazirbé que je preſſai dans les miennes, & je la ſupplia de rendre ma félicité parfaite en m'aſſurant que ſa tendreſſe pour moi l'engageoit autant à conſentir à cette union que l'obéiſſance qu'elle devoit à ſon père. Un ſoupir qu'elle laiſſa échapper en me regardant avec cet air enchanteur qui m'avoit ſéduit dès le premier inſtant où j'avois eu le bonheur de la voir, fut l'interprète de ſes ſentimens, & mit le comble à ma félicité. Je donnai promptement avis de ce qui ſe paſſoit au Sultan de Teflis, qui confirma cette alliance avec la plus grande ſatisfaction. Notre mariage fut célébré peu de jours après. Je me vis enfin poſſeſſeur d'une des plus belles Princeſſes de l'univers.

Le Roi de Perſe voulut que je reſtaſſe à ſa Cour qui étoit des plus brillantes, & trois mois après, mon épouſe étant devenue enceinte, je crus mon bonheur au plus haut point, mais j'étois dans l'erreur, & vous allez bientôt voir quel ſort m'étoit réſervé.

Une nuit que m'étant endormi profondément auprès de mon épouſe, je fus pétrifié à mon réveil de me trouver

chargé de fers & gardé par un monſtre dans ce même cachot dont vous venez de me tirer, & cela ſans ſavoir comment l'on m'y avoit conduit, ni la raiſon pour laquelle j'étois ſi cruellement maltraité, n'ayant par jour pour ma ſubſiſtance qu'un peu de pain avec un vaſe plein d'eau.

Voila, Seigneur, un fidèle récit de ce que vous m'avez paru ſi curieux de ſavoir. Je regarde la liberté que vous venez de me procurer, comme un préſage de la fin de toutes mes peines. J'ai d'ailleurs tant de confiance dans votre courage, que je ne doute point d'un ſuccès favorable dans cette aventure. Soyez au reſte bien perſuadé que je ferai tous mes efforts pour vous ſeconder, & vous prouver, par mon ardeur à vous imiter, que je ne ſuis pas indigne du ſecours que vous voulez bien me procurer.

Fin de l'Hiſtoire d'Aboulmacar, Prince de Tefflis, contée par lui-même.

Digitized by Google

SUITE des Aventures merveilleuſes de Nadir.

Le Prince de Tefflis, ayant ainſi fini ſon hiſtoire, Nadir l'aſſura de ſon eſtime & de ſon amitié. Voulant enſuite lui témoigner une égale confiance, il lui raconta ſes malheurs, & ne lui fit point myſtère de l'amour violent qu'il reſſentoit pour Zarengebal. Aboulmacar, ſurpris de tant d'événemens étranges, ne ſavoit preſque ce qu'il en devoit croire, & ſon étonnement étoit ſi grand, qu'il n'auroit pu s'empêcher d'en douter ſans l'eſtime qu'il avoit conçue pour ſon Libérateur, qu'il ne pouvoit ſoupçonner d'être un Viſionnaire capable d'en impoſer.

Nadir, qui jugeoit bien que le merveilleux de ſes Aventures pouvoit les faire regarder comme des Fables, l'aſſura de leur réalité d'une manière ſi poſitive, & fit paroître tant de jugement & d'eſprit, qu'Aboulmacar ne put s'empêcher de le plaindre, & de gémir avec lui des obſtacles qui le forçoient à vivre éloigné de l'objet de ſa tendreſſe.

Comme la nuit étoit déjà assez obscure pour favoriser le dessein qu'ils avoient formé de voir ce qui se passoit dans le Château sans être apperçus, ils se hâtèrent de sortir du bois dans lequel ils s'étoient reposés, puis s'étant avancés vers le bâtiment, ils en firent le tour, & se trouvèrent bientôt devant la principale porte; mais voyant que les fenêtres d'une salle basse qui comniquoit au vestibule étoient fort illuminées, ils s'en approchèrent, & plusieurs voix d'hommes qui paroissoient s'entretenir ensemble ayant frappé leurs oreilles, ils furent curieux d'entendre ce qu'ils disoient. Cependant, retenus par la crainte de tomber dans quelque piége, ils se cachèrent derrière la porte qui n'étoit pas fermée tout-à-fait, & prirent toutes les précautions imaginables pour n'être point découverts; mais comme ils ne pouvoient rien voir de cet endroit, ils le quittèrent bientôt, & par le moyen de quelques pierres qu'ils trouvèrent, ils montèrent facilement sur l'appui d'une des fenêtres.

Ils apperçurent dans une grande salle ornée magnifiquement, une ving-

taine d'hommes assis sur des sophas disposés en rond autour d'un Autel sur lequel il y avoit un feu très-ardent. Surpris d'un spectacle si singulier, ils redoublèrent d'attention pour tâcher d'entendre leurs discours, lorsqu'une porte qui rendoit dans cette salle s'étant ouverte, ils en virent sortir un jeune homme suivi d'une très-belle femme qui paroissoit être enceinte. Mais, comment exprimer leur surprise lorsque Nadir s'apperçut que ce jeune homme ressembloit parfaitement au Prince de Tefflis, & lorsque de son côté le Prince de Tefflis eut reconnu que cette femme étoit la belle Nazirbé son épouse.

Interdits tous deux, immobiles comme s'ils eussent été frappés de la foudre, ils se regardèrent sans pouvoir proférer un seul mot, mais, dans ce moment, ayant distingué la voix de la Princesse, ils entendirent qu'elle parloit d'une voix entrecoupée par les larmes qu'elle répandoit en abondance.

Qu'exigez vous de moi, mon cher époux, disoit-elle, dans quels lieux me conduisez-vous, & pourquoi me forcez vous de paroître en présence

de tant de perſonnes qui me ſont inconnus ? que ſignifie cet étrange appareil ? ah ! malgré l'extrême confiance que je ne puis m'empêcher d'avoir en vous, il me cauſe une frayeur exceſſive. Hélas ! ſerois-je aſſez infortunée pour....

Approchez, Princeſſe, lui répondit celui qui paroiſſoit ſous les traits d'Aboulmacar, dans un inſtant je vais vous éclaircir de tout, & vous inſtruire de mes deſſeins. Mon cher Seigneur, reprit elle, la vive tendreſſe que je reſſens pour vous, l'ardeur dont vous m'avez juré que vous brûliez pour moi, tout m'engage à vous obéir, mais ne me faites point un crime de la crainte involontaire que m'inſpire tout ce qui s'offre à mes yeux.

En achevant ces paroles, elle lui préſenta la main, & lui, ſans lui répondre, l'ayant fait entrer dans le cercle, la plaça près de l'Autel; toute l'Aſſemblée fit éclater ſa joie par un murmure confus, enſuite ce faux Aboulmacar ayant témoigné par ſon geſte qu'il vouloit parler, il ſe fit un grand ſilence. Perfide Muſulmane, lui dit-il, voici l'Autel de la puiſſante

Divinité que nous adorons, ſur lequel tu vas être immolée par le Grand-Prêtre des Mages. Graces à mes ſoins, rien ne peut plus arrêter les tranſports de notre zèle. Je ne t'abuſe plus ; ceſſe de me voir le Prince ton époux, & connois enfin celui qui, par une heureuſe adreſſe, a trouvé le moyen de te mettre en ſon pouvoir. Je ſuis le Magicien Zopal Jaffer, & je n'ai pris la reſſemblance d'Aboulmacar que pour t'attirer dans ce Palais dont je ſuis le maître.

En même-tems, quittant la figure du Prince de Tefflis, il parut ſous l'extérieur le plus affreux ; & ſon maintien horrible n'inſpiroit que l'effroi. Puiſſans Mages, s'écria-t il, fideles Adorateurs du feu, rien ne s'oppoſe plus à la conſommation du ſacrifice qu'exige notre Divinité. Que tardons-nous, que notre Grand-Prêtre s'avance, & qu'il ſe hâte d'arracher du flanc de cette infidelle un enfant de Sang Royal que nous devons brûler ſur cet Autel ſacré comme la plus agréable victime que nous puiſſions offrir au Dieu qui préſide à nos ſacrifices.

La Princeſſe infortunée ayant ouies

ces paroles, tomba ſans connoiſſance au pied de l'Autel, & le Grand-Prêtre, ſecondé par le barbare Zopal-Jaffer, prenoit déja le glaive avec lequel il alloit s'acquitter de cette horrible fonction, lorſque Nadir & le Prince de Tefflis, pouſſés tous deux d'un même mouvement, ſe précipitèrent dans la ſalle avec une fureur, qui auroit inſpiré de l'effroi aux hommes les plus courageux. Aboulmacar ſe jètta ſur les premiers qui parurent à ſa rencontre, & ſe ſervant du poignard que Nadir avoit eu la précaution de lui donner, il maſſacra tous ceux qui eurent la témérité de s'oppoſer à ſon paſſage.

Nadir, de ſon côté, s'étant avancé le ſabre à la main près de l'Autel, trancha la tête au perfide Zopal-Jaffer, après avoir fait tomber ſous ſes coups pluſieurs de ces barbares. Le reſte, épouvanté, n'oſa pas faire une plus longue réſiſtance, & ils périrent tous par les mains de ces deux braves Muſulmans.

Leur premier ſoin, après cette victoire, fut de voler au ſecours de la belle Nazirbé, qu'ils tâchèrent, par leurs ſoins, de faire revenir. Cette

Princeſſe

Princeſſe ouvrit enfin les yeux, mais quoiqu'Aboulmacar tâchat de la raſſurer par les empreſſemens les plus tendres, elle ne pouvoit ſe réſoudre à le croire, tant ſon eſprit étoit préoccupé par la crainte d'être encore abuſée par les preſtiges de Zopal-Jaffer. Ce Prince cependant l'ayant embraſſée tendrement, & l'ayant raſſurée en lui montrant le corps du Magicien baignant dans ſon ſang, il l'entraîna hors de la ſalle dans laquelle s'étoit paſſée cette ſcène tragique. Alors elle ſe livra toute entière à la joie de revoir un époux qu'elle adoroit. Aboulmacar l'inſtruiſit en peu de mots de la manière dont il avoit été traité dans ce Palais, il lui dit qu'il devoit ſa délivrance au Prince Nadir, & lui raconta tout ce qu'ils avoient fait juſqu'au moment qu'ils étoient entrés pour la ſecourir.

Nazirbé fit à Nadir des remerciemens proportionnés au ſervice qu'il venoit de lui rendre; puis après s'être repoſé quelques inſtans, elle parcourut avec les deux Princes les appartemens du Palais. Ils n'y rencontrèrent perſonne, mais ayant trouvé dans une des ſalles un magnifique repas que le barbare

Zopal Jaffer avoit fait préparer pour régaler les déteſtables complices de ſon crime, ils crurent devoir en profiter, & ils en avoient réellement beſoin.

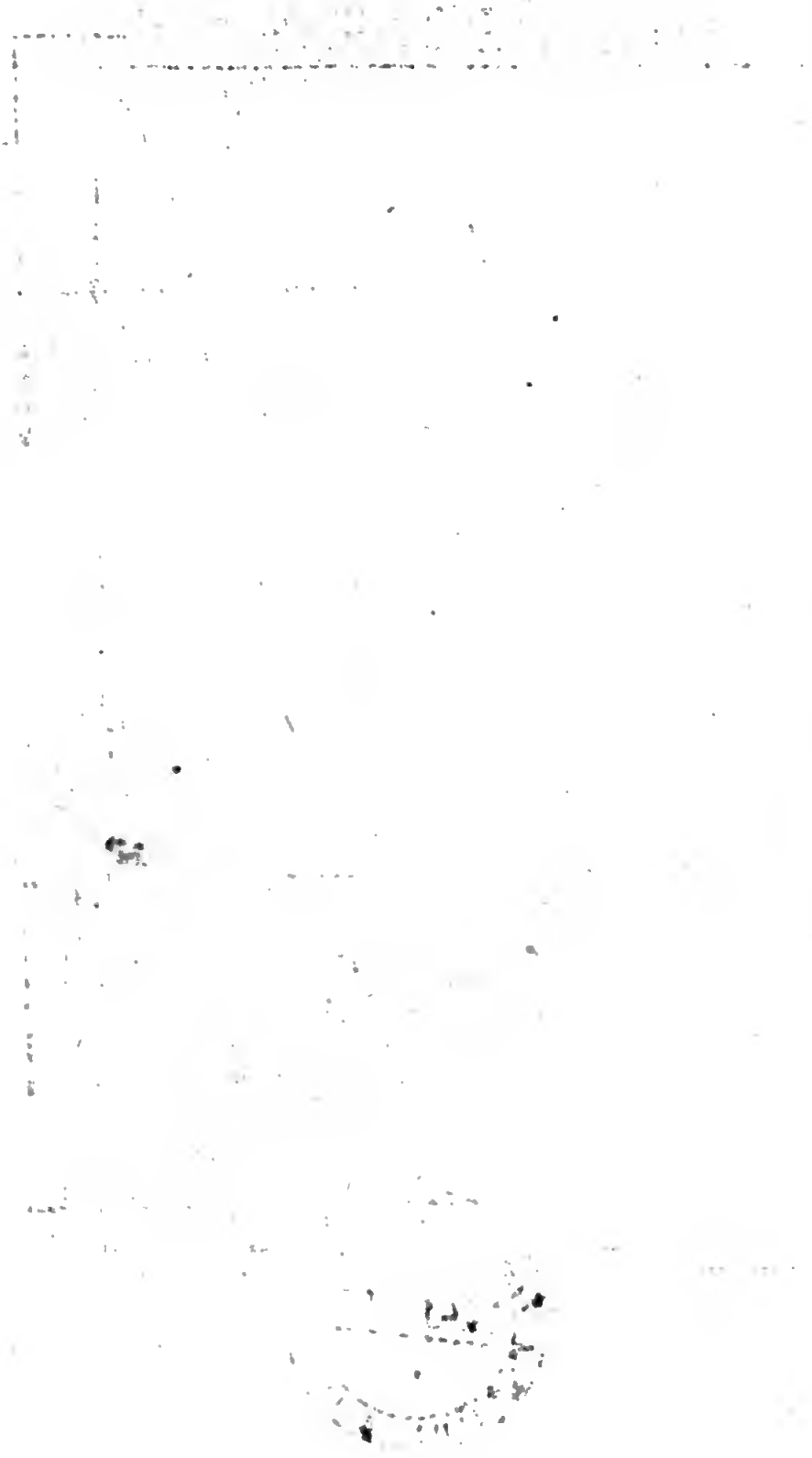
Fort contens de cette découverte, ils commencèrent à manger, ſans ceſſer de s'entretenir ſur cet évènement dont ils ne pouvoient pénétrer le myſtère. Chacun d'eux en parloit ſuivant les différentes idées qui lui venoient dans l'eſprit, lorſqu'un bruit qu'ils entendirent les ayant obligés de jetter les yeux du côté d'où il ſembloit partir, ils apperçurent la Fée Mirza, leur Protectrice.

Prince, leur dit elle, je vous ai tant d'obligations, que je ſaiſirai toujours avec joie les occaſions de vous être utile. Vous venez d'éviter un péril d'autant plus grand, que ſans la couronne que porte Nadir, laquelle à la vertu de rompre les plus forts enchantemens, il ne vous auroit pas été poſſible d'en échapper. Que la propriété merveilleuſe de ce rare tréſor, dit-elle au Prince, vous raſſure; ne vous rebutez point, agiſſez toujours d'une manière conforme à ce que je vous ai déja dit, & ne perdez point

A peine ils etoient a Table que la Fée Mirza, leur Protectrice leur apparut

Tome II. *page 290.*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI



l'eſpérance de poſſéder un jour la belle Zarengebal. Je vous le répète encore, je ſuis fâchée de n'avoir rien de plus poſitif à vous apprendre ſur un ſujet qui vous intéreſſe ſi vivement, mais, cela n'eſt pas en ma puiſſance.

Pour vous, Aboulmacar, continua-t-elle, vos diſgraces ſont finies. Vous allez jouir ſans trouble pendant un grand nombre d'années du bonheur de poſſéder votre charmante épouſe qui s'eſt vue ſur le point de devenir la victime de la plus étrange barbarie qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Cependant, comme vous êtes curieux d'être inſtruits des prodiges dont vous venez d'être les témoins, je vais vous dévoiler en peu de mots le ſecret de cette affreuſe aventure. Il eſt juſte qu'après l'avoir ſi courageuſement terminée, vous en appreniez la véritable cauſe.

HISTOIRE

Du Mage Zopal-Jaffer, Adorateur du feu.

ZOPAL-JAFFER eſt le fils d'un de ces démons connus ſous le nom d'Incubes, & de la plus méchante des Goules. Imbu dès ſa plus tendre enfance des principes déteſtables de cette partie de l'art magique qui n'a d'autre objet que d'apprendre à faire du mal, cette étude a fortifié ſon mauvais naturel, & dans la ſuite il s'eſt rendu coupable de tant de monſtrueux forfaits que les plus grands ſcélérats ne pouvoient, ſans frémir, en entendre le récit.

Parvenu dans l'âge auquel les paſſions ſe font ſentir avec le plus de violence, il a tout ſacrifié pour les ſatisfaire, & s'eſt rendu tellement odieux & ſi redoutable, que ſans les enchantemens qu'il ſçavoit employer à propos pour ſa ſûreté, ceux mêmes au parti deſquels

il étoit le plus attaché, l'auroient fait périr dans les tourmens autant pour le punir, que pour ſe mettre à l'abri de ſes fureurs.

Comme il n'ignoroit pas qu'il étoit extrêmement haï de tout le monde, & qu'à l'exception d'un très-petit nombre d'amis auſſi méchans que lui, tout le reſte auroit contribué volontiers à ſa perte, il prit le parti de ſe retirer dans ce Palais, dont il confia la garde à pluſieurs mauvais Génies auxquels il commandoit. Il leur enjoignoit en même-tems de ſe ſaiſir de tous les Muſulmans qu'ils verroient en approcher, & de les enfermer dans des ſouterrains dans leſquels il les faiſoit enchaîner & garder par des monſtres juſqu'au moment qu'il avoit choiſi pour les immoler à la Divinité qu'il regardoit comme l'objet de ſon culte. Voulant encore défendre l'entrée de cette habitation par des barrières qu'on ne put franchir, il imagina de l'entourer d'un grand lac qu'il remplit de Génies ſous la forme de différens animaux, & tout étoit ſi bien diſpoſé, qu'il n'étoit guères poſſible d'éviter de tomber dans ſes piéges. En effet,

le Prince Nadir auroit éprouvé le même ſort de beaucoup d'autres que leur malheur a conduit dans ce lieu funeſte, ſans la vertu merveilleuſe de la couronne de Zarengebal.

Ce perfide ayant appris que le Grand-Prêtre des Mages avoit une fille qu'on diſoit être d'une beauté ſurprenante, il ſut curieux de la voir, & malgré ſon naturel féroce, il ne put s'empêcher de reſſentir pour elle l'amour le plus violent. Ne pouvant réſiſter à la paſſion qu'elle lui avoit inſpirée, il la demanda en mariage à ſon père, mais celui-ci ne voulut pas la lui accorder qu'il n'eut conſulté la Divinité dont il étoit le principal Miniſtre, & lui promit de lui faire ſçavoir ſa déciſion ſous trois jours.

Zopal-Jaffer, naturellement très-vif & fort emporté, ſouffrit impatiemment ce délai, mais forcé d'y ſoufcrire, il diſſimula la peine que ce retard lui cauſoit, & revint après l'expiration du terme preſcrit.

Le Grand-Prêtre alors lui déclara que le Dieu qu'ils adoroient, (dont le feu qu'ils brûloient ſur leur Autel eſt le Symbole) lui avoit expreſſément

défendu de marier ſa fille à d'autres qu'à celui qui montreroit aſſez de zèle pour lui préſenter une victime humaine digne de lui, qu'il falloit donc que cette victime fut de race Royale, qu'il étoit néceſſaire qu'il choiſit une Princeſſe enceinte de ſix ou ſept mois, & brûlat ſon enfant après l'avoir tiré de ſon corps, que ce double ſacrifice étoit ſeul capable d'appaiſer ſa colère juſtement irritée par les progrès que faiſoit le Mahométiſme au préjudice du culte qu'on lui devoit. Il l'avertit que ſi il n'obéiſſoit ponctuellement à ſes ordres, & que par quelque cauſe que ce fut il ne réuſſiſſoit pas dans ſon entrepriſe, il ſeroit expoſé aux plus grands malheurs.

Tout autre eut frémi d'horreur à cette propoſition cruelle, mais Zopal-Jaffer, loin d'en être rebuté, promit tout avec joie, & jura ſur ſa tête d'accomplir la condition.

Il y avoit environ cinq mois, pourſuivit la Fée, que vous veniez d'épouſer Nazirbé, & qu'elle ſe trouvoit enceinte. Ce fut-elle, & l'enfant qu'elle portoit, que ce monſtre deſtina pour cet horrible ſacrifice, & comme il ne

vouloit pas que ſon projet put échouer, il choiſit le tems que vous étiez plongé dans un profond ſommeil pour vous faire tranſporter par ſes Génies dans l'endroit de ce Palais où vous a trouvé le Prince Nadir. Ayant pris enſuite votre parfaite reſſemblance de laquelle cependant il n'a point abuſé pour attenter à l'honneur de votre épouſe, il a trompé toute la Cour qui le prenoit pour vous, puis ayant encore différé de deux mois pour que l'enfant ſe trouva plus formé. Il a conduit la Princeſſe dans ce Château, ſous prétexte de lui faire prendre l'air de la campagne, puis il a fait informer le Grand-Prêtre de tout ce qu'il avoit fait, & ce Miniſtre n'a pas tardé de ſe rendre à l'invitation avec tous ceux que vous avez vus.

Vous n'ignorez pas ce qui s'eſt paſſé depuis ce moment, puiſque vous en avez été le témoin, & que par votre valeur & les ſecours de Nadir vous avez terminé cette cruelle aventure. Qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que je veillois ſur vous, & que c'eſt moi qui ai conduit ici le Prince dont la couronne ſeule pouvoit détruire l'en-

chantement. Au reſte, ſi je n'ai pas employée ma puiſſance pour vous délivrer tout d'un coup comme il m'étoit facile de le faire, c'eſt que je voulois éprouver votre courage qui m'a paru digne du ſang illuſtre dont vous ſortez tous deux.

Fin de l'Hiſtoire de Zopal-Jaffer.

Suite & Concluſion des Aventures merveilleuſes de Nadir.

Voila, Seigneur, continua la Fée, ce que vous deſiriez d'apprendre; mais, comme il eſt tems de quitter ces lieux funeſtes, & de vous rendre à la Cour de Perſe, je ne veux point différer votre retour; cependant, il eſt à propos que je détruiſe un ſéjour tel que celui-ci, qui a été le théâtre infâme de tant de cruautés. Auſſi-tôt, ayant prononcé quelques paroles, le Château diſparut, puis elle les tranſporta tous trois au Palais d'Abdelmoal auquel elle raconta cette aventure.

Le Roi de Perſe ne put s'empêcher de frémir plus d'une fois pendant ce récit, il remercia la Fée de ſa pro-

teſtion, & après avoir témoigné à ſa fille & à ſon gendre la joie qu'il reſſentoit de les voir échappés à la fureur fanatique de ces cruels Idolâtres, il aſſura le Prince Nadir de ſa reconnoiſſance & de ſon amitié. Faiſant enſuite réfléxion que le péril qu'Aboulmacar & Nazirbé venoient d'éviter, n'avoit été occaſionné que par la multitude des Mages Adorateurs du feu dont on tolétoit la religion dans la plus grande partie de ſes Etats, il forma le deſſein d'exterminer les Sectateurs impies d'un culte auſſi odieux, & comme il avoit appris de la Fée que Nadir étoit deſtiné par le Prophête pour le rétabliſſement univerſel de la foi Muſulmane, il voulut ſeconder de tout ſon pouvoir les deſſeins de Mahomet, & pour ſignaler ſon zèle, il leva promptement une armée nombreuſe, & choiſit ce Prince pour la commander.

Nadir, flatté de la confiance du Roi, ne tarda pas à ſe mettre en campagne, & quoique les Mages fuſſent ſoutenus par un grand nombre de ſoldats parfaitement bien diſciplinés, il les pourſuivit juſques ſous les murs de leur

Ville principale, après avoir remporté ſur eux des avantages conſidérables dont il ſçut bien profiter.

Cependant, comme il voyoit qu'ils s'étoient retranchés autour de cette place, & qu'il ne pouvoit en faire le ſiége qu'après les avoir chaſſés de leur camp, il réſolut, pour ne point perdre de tems, de leur livrer bataille. En conſéquence il diſpoſa ſon armée le plus avantageuſement qu'il lui fut poſſible, les Mages qui jugèrent de ſon deſſein par les manœuvres qu'ils lui voyoient faire, ſe préparèrent à oppoſer une réſiſtance d'autant plus vigoureuſe, que le ſuccès de cette action devoit décider de leur rètabliſſement, ou de leur ruine totale.

Déja les ſignaux du combat étoient donnés de part & d'autre, & leurs Bataillons commençoient à s'ébranler, lorſque le Génie Nardoun, qu'ils regardoient comme leur Dieu principal, tranſporté de colère de ce que cette entrepriſe de Nadir tendoit à l'anéantiſſement du culte qu'il étoit jaloux qu'on lui rendit, ne put voir, ſans frémir, ſes Autels ſur le point d'être renverſés. Il crut donc devoir ſe

montrer à ſon armée dans tout ſon éclat pour lui inſpirer du courage, & paroiſſant tout-à coup à la tête des Mages avec une multitude de Génies ſoumis à ſes ordres, les troupes de Nadir, effrayées par la figure hideuſe de ces terribles Adverſaires, murmuroient hautement & refuſoient de marcher.

Nardoun, s'étant apperçu du trouble que ſa préſence avoit jetté parmi ſes ennemis, en profita pour les attaquer, & fondit ſur le centre de l'armée que commandoit Nadir, pendant que le reſte des Mages donnoit ſur les ailes.

Ce Prince, quoiqu'abandonné d'une partie des ſiens, ne laiſſa pas que de marcher courageuſement à ſa rencontre, mais, à peine eut-il fait une partie du chemin que la couronne de Zarengebal qu'il portoit toujours comme il lui avoit été preſcrit, s'étant détachée d'elle-même, s'éleva dans les airs. Ayant enſuite paru ſous la forme d'un globe lumineux, il en ſortit des éclairs accompagnées de feux ſubtils & pénétrans qui s'elançoient contre Nardoun & ſes gens avec un ſi horrible fracas & tant de rapidité, qu'ils en furent

tous consumés en un instant, de manière qu'il ne parut en leur place qu'un gros monceau de cendres.

Ce prodige auquel les Persans étoient loin de s'attendre, les ranima. Ils ne doutèrent point de la victoire, & voyant qu'il ne leur restoit plus à combattre que des hommes déja à demi vaincus par l'effroi que leur avoit causé le spectacle dont ils venoient d'être les témoins, ils fondirent sur eux avec rapidité; mais, les Mages s'étant écriés tumultueusement *il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est son Prophète*, se rendirent sans résistance, & parurent tout d'un coup aussi zélés pour la foi Musulmane, qu'ils s'en étoient montrés les plus cruels ennemis pendant l'existence de Nardoun.

Nadir ne pouvoit revenir de la surprise que lui causoit ce merveilleux étonnement. Il s'empara sans différer de la Ville des Mages dans laquelle il entra triomphant avec Aboulmacar qui ne l'avoit point quitté pendant cette expédition, puis après avoir pourvu à tout ce qu'il crut nécessaire tant pour obvier aux abus que pour empêcher le désordre inséparable d'une

conquête, il ſe retira dans ſon appartement pour ſe repoſer des fatigues de la journée.

Il y fut à peine entré, que forcé de céder au plus profond aſſoupiſſement qui s'empara de ſes ſens, il ſe jetta ſur un ſopha & s'endormit; mais qui pourroit exprimer les mouvemens dont ſon cœur fut agité, lorſqu'en s'éveillant il ſe vit aux genoux de Zarengebal dans la même attitude qu'il avoit, lorſqu'après qu'il ſe fut ſaiſi de ſa couronne la première fois qu'il parut à ſes yeux, il perdit connoiſſance, & fut ſéparé d'elle ſans ſavoir comment ce prodige s'étoit opéré.

Interdit, & ſaiſi d'admiration, eſt-il bien vrai, s'écria-t-il, que je ſois aſſez heureux pour jouir de votre aimable préſence, adorable Zarengebal? n'eſt-ce point une illuſion & puis-je enfin me flatter que le bonheur qui me rapproche de vous, ſoit auſſi réel que le violent amour que vos charmes m'ont inſpiré?

Cher Nadir, lui dit-elle, banniſſez actuellement vos craintes. Le cruel enchantement dans lequel je gémis depuis tant de ſiècles vient enfin d'être

diſſipé pour toujours. Arbagheſſel, mon père, a ceſſé d'être rebelle, il a reconnu l'immenſe pouvoir de l'Etre ſuprême, il s'eſt humilié devant le grand Mahomet, qu'il regarde aujourd'hui comme le premier des Prophêtes. En conſéquence de cet heureux changement, il vient d'être rétabli dans ſa première ſplendeur; & comme le culte du perfide Nardoun vient d'être entièrement aboli par votre courage, & que cet audacieux a été totalement annéanti par la vertu de la couronne dont vous étiez dépoſitaire, rien ne s'oppoſe actuellement à notre commune félicité. Vous allez jouir avec moi de la rare prérogative de l'immortalité, & le ſort qui vous eſt réſervé doit vous dédommager de la perte du trône de vos ancêtres.

Soyez bien perſuadé que depuis le moment où vous parûtes devant moi pour la première fois juſqu'à ce jour, je n'ai ceſſé de m'intéreſſer à votre ſort, & que j'ai d'autant plus ſouffert de votre abſence, que vous êtes le ſeul mortel que j'aie vu depuis que j'exiſte, & le ſeul capable de m'inſpirer ces tendres affections de l'ame, que vous

autres habitans de la terre avez désignés sous le nom d'amour. J'ignore absolument l'effet qu'ils peuvent produire dans l'intérieur des êtres de votre espèce, mais comme je ne puis ignorer que notre essence est beaucoup plus parfaite que la leur, je ne crains point de vous assurer que ces sentimens de mon cœur sont si singuliers, si vifs & si tendres, que jamais mortel n'éprouvera des sensations aussi délicieuses. J'y cède d'autant plus volontiers, qu'il m'est permis de m'y livrer sans réserve par l'accomplissement du décret tracé sur la table de lumière.

Nadir, passant rapidement d'un état d'incertitude, toujours cruelle à la joie la plus pure, alloit répondre à un discours si flatteur, lorsque le grand Arbagheſtel, accompagné des Génies dont il étoit le chef, ayant paru tout-à-coup, confirma ce que Zarengebal venoit de dire, il ne voulut pas différer plus long-tems une union que ces deux amans desiroient avec tant d'ardeur, & les engagea l'un à l'autre, par un serment solemnel & sacre, que les Génies ont coutume de faire en pareille circonstance.

Les ayant enſuite tranſportés dans les brillantes contrées qui ſont le ſéjour délicieux des intelligences du premier ordre, ils y goûtèrent enfin ces plaiſirs ſéduiſans qu'on ne peut exprimer ſans les reſſentir, & leur ardeur eſt ſi vive, qu'ils ne ceſſent encore aujourd'hui de ſe donner mutuellement les preuves les plus tendres & les plus ſolides d'un amour qui ſera vraiſemblablement immortel comme ils le ſont eux-mêmes.

Fin des Aventures merveilleuſes de Nadir.

Après cette hiſtoire intéreſſante dont le récit des faits étonnans avoient procuré au Sultan Raſibillak le plus doux ſommeil, le jeune Chinois, conformément aux volontés de ſon père, ne manqua point de revenir le lendemain vers le coucher du ſoleil, dans le Palais du Prince, qui, accoutumé de le voir tous les jours à cette heure, ſe faiſoit un plaiſir de l'entendre.

Ce jeune homme qui liſoit très-bien, avoit apporté avec lui un nouveau Conte : il ſe promettoit d'endormir le Sultan beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire. Seigneur, lui dit-il, vous avez

été ſatisfait des Aventures étonnantes de Nadir, & elles m'ont paru vous faire tant de plaiſir, qu'elles ont aſſoupi votre Majeſté beaucoup plutôt que les jours précédens. Le trait rare de la généroſité d'un Calife, que je vais avoir l'honneur de vous lire, fera, je l'eſpère, ſur vos ſens le même effet.

HISTOIRE

De Numan & de Zéineb.

SOUS le règne du Puiſſant Abdoulmalik, cinquième Calife de la race des Ommiades, vivoit à Couza un riche Négociant, nommé Abner, qui n'avoit qu'un fils. Cet enfant fut l'objet des plus tendres ſoins d'un bon père; & quand il lui eut donné dans ſes premières années, une éducation convenable, il deſira de le rendre heureux pour le reſte de ſa vie, en lui aſſociant une compagne aimable.

Abner étoit fort riche : il prodigua

l'or pour trouver une beauté touchante, qui, plus jeune que ſon fils, put s'embellir encore ſous ſes yeux, & mériter la tendreſſe du maître dont elle devoit devenir l'épouſe. Une Circaſſienne fut choiſie, entre beaucoup d'autres, pour jouir de cet heureux ſort. Zeïneb, (c'étoit ſon nom) s'en trouva digne; à une figure raviſſante, elle joignoit des mœurs douces & plus d'eſprit que n'en ont ordinairement ces femmes renfermées dans les murs d'un Harem, & dont les idées ſont toujours retracées par l'eſclavage ou par la crainte.

Zeïneb, née pour plaire, enchanta bientôt le jeune Numan, (c'étoit le fils d'Abner) l'éducation de ces deux amans ſe continuoit ſous les yeux du père, & ſe perfectionnoit par leur tendreſſe mutuelle; les mêmes maîtres les initièrent dans tous les arts agréables, & leurs progrès étoient d'autant plus rapides, qu'ils avoient tous deux le motif de ſe plaire davantage.

Les années ayant perfectionné leurs caractéres & leurs beautés, Abner réſolut de les unir. Ces deux amans touchoient à ce moment déſirable, lorſqu'un jour s'entretenant ſous le

Kirchk, qui eſt à l'extrêmité du jardin d'Abner, Zeïneb prit un luth pour accompagner ſa voix, & ſe mit à chanter & les graces de ſon amant, & le bonheur dont elle alloit jouir.

Mohaldi, Général des Armées du Caliſe, paſſoit ſous les murs du jardin; il entendit une voix qui le força de s'arrêter, & comme il en admiroit les accens, il ſe figura que cette Chanteuſe ne pouvoit être que très ſeduiſante. Ce Général, depuis long-tems, vouloit faire un préſent à ſon maître, & il crut que, ſi cette belle répondoit à ce que ſon imagination lui peignoit, il ne pouvoit rien donner au Calife qui lui fut plus agréable. Mohaldi s'informa quel étoit le maître du jardin, & ſur-tout quelle étoit cette jeune perſonne qu'il avoit entendue avec tant de plaiſir.

On lui rapporta qu'il ne s'étoit pas trompé en la croyant ſi belle, que Zeïneb étoit en effet une merveille de la nature, & l'objet des plus tendres ſoins d'un amant riche qui alloit en faire ſon épouſe, & d'Abner, père de cet heureux amant qui ayant employé une ſomme conſidérable pour

l'acheter, eſpéroit lui donner une éducation digne de ſon fils.

Les obſtacles que Mohaldi prévoyoit, l'affligèrent ſans le rebuter; ne pouvant pas eſpérer d'acheter Zéïneb, il réſolut de la ravir; mais il avoit beaucoup de difficulté à vaincre. La maiſon d'Abner étoit remplie d'eſclaves des deux ſexes, tous attachés à leur maître, & principalement à la belle Zéïneb & à ſon amant. Il craignoit d'ailleurs d'employer la violence dont on n'auroit pas manqué de ſe plaindre, & que le Calife, à qui il vouloit plaire, auroit permis.

Une ruſe le mit en poſſeſſion de celle qu'il n'oſoit pas enlever. Il y a à Couza, comme ailleurs, de ces vils inſtrumens du vice qui, après avoir uſé leur honneur avec leur jeuneſſe, trafiquent de celui des beautés de leur ſexe. Une de ces mépriſables créatures, plus fourbe que toutes les autres & plus inſinuante, étoit ſouvent employée par les libertins, à qui elle faiſoit payer cher ſes ſervices. Ce fut à cette vieille intriguante que Mohaldi s'adreſſa. La profeſſion de dévote qu'elle exerçoit en public, & qui couvroit

toujours l'autre profeſſion, à laquelle elle étoit plus attachée, lui ouvrit le Harem de Numan. Elle parut devant Zéïneb, le viſage voilé, tenant d'une main un des plus grands chapelets qu'ait jamais fabriqué l'hypocriſie, & s'appuyant avec l'autre main ſur un bâton, comme ſi elle eut plié ſous le faix des années. La jeune eſclave, auſſi dévote que tendre, avoit eu dès ſon enfance une grande vénération pour les perſonnes qui montroient de la vertu. Trompée par l'extérieur hypocrite de la vieille, elle la reçue avec toute ſorte de reſpect. Son air doux & mortifié, l'étoffe groſſière dont elle étoit vêtue, ſes yeux élevés tantôt vers le ciel, & tantôt baiſſés vers la terre, ſes fréquens ſoupirs, tout perſuade Zeïneb qu'elle a le bonheur de poſſéder dans ſon Palais une favorite du grand Prophête.

L'adreſſe de cette méchante vieille ſubjugua bientôt l'amante de Numan, qui crut ne pouvoir plus s'en paſſer. Quand cette hypocrite ſe fut apperçue de l'aſcendant qu'elle avoit acquiſe, elle parla de quitter ſa nouvelle proſélyte : que vous êtes cruelle, ma

bonne mère, lui dit Zéïneb, de vouloir nous abandonner; quel motif preſſant vous oblige de nous priver ſi-tôt de la douceur de votre converſation ? ſi je ne conſultois que mon amitié pour vous, lui répondit la vieille, je ne balançerois pas à vous faire le ſacrifice de tout mon tems; mais il eſt des devoirs d'une certaine nature qui l'emportent ſur toutes les conſidérations humaines. Il y a ici dans le voiſinage pluſieurs dames, que la piété a réünies ſous le même toit. Elles pratiquent dans la retraite toutes les vertus Muſulmanes : elles jeûnent, non-ſeulement les jours de précepte, mais ſouvent encore pour ſe mortifier : enfin tout leur tems eſt conſacré à la prière, à la lecture de l'Alcoran, & aux autres bonnes œuvres preſcrites par la loi. Leur vie exemplaire ſoutient mes mœurs & les purifie : ces bonnes dames m'attendent pour me conſulter ſur un point de la loi de notre ſaint Prophête qui les embarraſſe. Je ne puis me refuſer à leur empreſſement.

L'ardeur de connoître des perſonnes auſſi pieuſes, enflamma bientôt le cœur de l'imprudente Zéïneb. Elle preſſa

ſa Dévote de lui faire lier une connoiſſance qui lui ſeroit ſi honorable & ſi utile. La perfide vieille réſiſta, pour allumer de plus en plus le deſir de ſa néophite. Paroiſſant enfin céder à ſon empreſſement, elle conſentit à la conduire dans cette retraite de Saintes.

Cette abominable vieille quitta ſa jeune amie pour aller, diſoit-elle, prévenir ces bonnes dames, qui, ſur le récit de ſa piété exemplaire, ſe feroient un vrai plaiſir de l'admettre parmi elles. Elle revint quelques minutes après chercher la trop crédule Zéïneb, & la conduiſit dans une maiſon qui n'étoit pas éloignée de celle d'Abner. La vieille, ſous le prétexte d'aller prévenir ces ſaintes dames, ſe ſépara de ſa jeune amie.

Il n'y avoit que très-peu de tems que Zéïneb étoit ſeule dans un veſtibule, lorſque quatre hommes maſqués la ſaiſirent, & lui mettant un mouchoir ſur ſa bouche pour étouffer ſes cris, ils l'entraînèrent dans une litière qui prit le chemin de Damas.

L'infortunée Zéïneb étoit dans un état déplorable. Elle ſe plaignoit au ciel

ciel de la méchanceté des hommes, & pleuroit amèrement ſon amant, ſon beau-père, & le ſort heureux dont on la privoit. L'horreur de l'avenir mêloit des craintes à ſes regrets, & les ſoins qu'on prenoit d'elle, ne faiſoient que lui rendre la vie plus amère & plus inſupportable.

Après trente jours d'une marche pénible, elle arriva à Damas : on préſenta au Calife la jeune affligée de la part de ſon raviſſeur. Malgré la douleur que cette belle avoit reſſentie, ſes graces n'en paroiſſoient que plus touchantes ; à tous les chagrins qui la tourmentoient, ſe joignit celui de plaire malgré elle. Le Calife, qui fut ravi de ſa beauté, eſpéra qu'il éclairciroit ces nuages. Preſque toutes les belles qui étoient devenues ſes conquêtes, avoient d'abord paru triſtes à ſes yeux, & le chagrin qu'il imputoit toujours aux horreurs de l'eſclavage, & au regret d'avoir quitté des parens tendres, lui rendoit les beautés plus intéreſſantes, ſans qu'il craignit de n'en pouvoir pas triompher.

Le faſte du Harem, les reſpects d'une foule d'eſclaves, qui s'adreſſoient tou-

jours à celle que le Prince préféroit, l'empreſſement même du Calife, ne purent calmer une douleur qui ſembloient s'accroître avec le tems; & le Calife, qui, tout préſomptueux qu'il étoit, commençoit à craindre que ſa nouvelle eſclave ne lui fût cruelle, confia à la Princeſſe ſa ſœur, ſon amour, & les obſtacles qui l'arrêtoient.

Azaba, c'étoit le nom de la ſœur du Calife, voulut connoître cette fière beauté qui réſiſtoit à ſon frère. A la première entrevue, elle ne put s'empêcher d'admirer les graces enchanteresſes de Zeïneb, & ſa figure intéreſſante qui annonçoit tant de douceur & d'ingénuité.

La Princeſſe étoit compâtiſſante, elle s'apperçut bientôt que le cœur de Zeïneb n'étoit pas libre. Elle lui ſçut gré d'être fidelle au point de préférer un amant obſcur à un grand Prince devenu ſon maître. Ces deux beautés devinrent bientôt amies; mais jamais aſſez pour que Zeïneb laiſſât échapper ſon ſecret. Azaba qui entrevoyoit la vérité, conſeilla à ſon frère d'écarter toute eſpèce de violence, en lui diſant que le tems étoit l'unique remède au mal qui tourmentoit Zeïneb.

Quelque malheureuſe que fut cette belle, ſon amant ſéparé d'elle, & ignorant le ſort de ce qu'il aimoit plus que ſa vie, n'étoit pas moins à plaindre. Le jour fatal de leur ſéparation, étonné de l'abſence de Zéïneb, il l'avoit attendue avec impatience; & lorſqu'il ſe vit réduit à ne plus eſpérer de la revoir, il deſira de ceſſer de vivre. Un déſeſpoir violent ſe convertit, après bien des jours, dans une langueur habituelle: la douleur de Numan étoit peinte ſur ſon viſage, & y faiſoit chaque jour des progrès. Son père, auſſi affligé que lui, craignoit ſur-tout de le perdre. Il attendit du bénéfice du tems des ſoulagemens qu'il eſpéroit envain. Il prévoyoit avec effroi que la douleur & l'épuiſement lui arracheroient ſon fils unique, lorſque le bruit ſe répandit dans la Ville qu'un célèbre Médecin y étoit arrivé. Cet homme poſſédoit l'Aſtrologie, la Géomancie, & tous les ſecrets de la Cabale. Mais nous verrons par la ſuite qu'il connoiſſoit bien les hommes, & qu'il ſçavoit les tromper pour leur intérêt & pour le ſien.

Abner ne manqua pas de conſulter

l'habile Médecin ſur la maladie de ſon fils, & l'engagea de venir chez lui pour le viſiter. Cet homme qui étoit, comme la plûpart de ſes confrères, plus charlatan que ſavant dans l'état qu'il exerçoit, s'informa de la fortune du jeune homme, & quand il eut appris qu'il étoit fils unique, & le ſeul eſpoir d'un père qui l'aimoit tendrement, il ſe rendit à la maiſon d'Abner, vit Numan, & lui parla en ſecret. Il ne fut pas long-tems à découvrir la véritable cauſe de la maladie du jeune homme. Il connut que cette langueur qui l'accabloit ne pouvoit avoir qu'une cauſe morale; & comme il étoit auſſi adroit que ſavant, il tira bientôt de lui le ſecret de ſon cœur.

Il n'etoit pas facile d'apprendre le ſort d'une jeune beauté perdue ſur la ſurface de la terre, & que ſes raviſſeurs avoient le plus grand intérêt de cacher. L'adreſſe du Médecin, & un heureux haſard l'ayant mis au fait de tout ce qui s'étoit paſſé, il ne manqua pas d'attribuer ſa découverte à la force des ſciences occultes dont il ſe diſoit poſſeſſeur. Il y avoit alors à Couza une Juive, qu'un commerce de bijoux

avoit fait voyager dans toute l'Aſie : elle avoit été à Damas admiſe pluſieurs fois dans la Cour d'Azaba ; elle avoit été chargée par cette Princeſſe, & même par le Calife ſon frère, d'offrir à la jeune Zéïneb pluſieurs bijoux de prix, que celle-ci avoit toujours reçue avec indifférence.

Les traces de douleur empreintes ſur le viſage de cette beauté, n'avoient pas échappé aux yeux de la pénétrante Juive : la fréquentation de cette femme dans le Harem, l'avoit mis à portée de découvrir l'amour du Calife, les dedains de la belle eſclave, & même de ſoupçonner la Princeſſe Azaba, la cauſe de ces dedains. Elle s'inſinua auprès de Zéïneb ; & ſous le prétexte de la conſoler, elle lui demandoit la permiſſion de lui raconter quelques hiſtoires pour la diſtraire de l'ennui qu'elle ſembloit éprouver. Zéïneb qui n'avoit pas changé de nom, y conſentoit toujours. Madame, lui dit elle un matin, après avoir déjeûné avec elle, ſi vous voulez, je vous raconterai une hiſtoire aſſez plaiſante. Volontiers, reprit Zéïneb. La Juive commença ainſi :

HISTOIRE des Pantoufles d'Abou-Cazemb.

Il y avoit à Bagdad un vieux Marchand, nommé Abou Cazémb, célèbre par ſon avarice. Quoiqu'il fut très-riche, ſes habits n'étoient que pièces & morceaux : ſon turban d'une toile groſſière, étoit ſi ſale, que l'on ne pouvoit plus en diſtinguer la couleur; mais de tout ſon habillement, ſes Pantoufles étoient ce qui méritoit davantage l'attention des paſſans : les ſemelles épaiſes d'un bon pouce étoient ſemées de gros clous, les empeignes étoient toutes rapiècetées. Jamais le fameux navire d'Argos n'eut tant de pièce, & depuis dix ans qu'il portoit ces Pantoufles, les plus habiles Savetiers de Bagdad avoient épuiſé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étoient même devenues ſi peſantes, qu'elles avoient paſſées en proverbe, & lorſque l'on vouloit exprimer quelque choſe de lourd, les Pantoufles de Cazemb étoient toujours l'objet de comparaiſon.

Un jour, ce vieux Marchand ſe promenant dans le grand Bazar, qui

eſt le Marché public de Bagdad, comme il étoit connu pour être fort riche, on lui propoſa d'acheter une partie conſidérable de criſtal, il conclut le marché, parce qu'y trouvant beaucoup à gagner, il étoit avantageux : ayant appris quelques jours après, qu'un Parfumeur ruiné, avoit pour toute reſſource de l'eau roſe à vendre, il alla le trouver, & profitant du malheur de ce pauvre homme, il lui acheta ſon eau roſe pour la moitié de ſa valeur. Cette excellente affaire l'avoit mis de la plus belle humeur, au lieu de donner un grand feſtin, ſelon la coutume des fameux Négocians de l'Orient, qui ont fait quelque marché conſidérable, il trouva plus expédient, & afin qu'il ne lui en coûta rien, d'aller au bain, où il n'avoit pas été depuis long-tems.

Comme il ôtoit ſes habits, un de ſes amis, ou du moins qu'il prenoit pour tel, (car les avares en ont rarement,) lui dit que ſes Pantoufles le rendoient la fable de toute la Ville, qu'il n'y avoit pas juſqu'aux enfans qui ſe moquaſſent de lui, & ne le montraſſent au doigt; qu'il devroit

bien en acheter d'autres. J'y ſonge depuis long-tems, répondit Cazemb, elles ne ſont pourtant pas ſi délabrées qu'elles ne puiſſent me ſervir encore. Tout en cau ant, il fut déshabillé, & entra dans l'étuve.

Pendant qu'il ſe lavoit, le Cadi de Bagdad vint auſſi ſe baigner, Abou-Cazemb étant ſorti avant le juge, paſſa dans la première pièce; il reprit ſes habits, & chercha envain ſes Pantoufles. Il y étoit attaché, & ne les trouvant point, il alloit ſortir, lorſqu'il apperçut une chauſſure neuve en place de la ſienne. Notre avare perſuadé, parce qu'il le déſiroit, que c'étoit un préſent de l'ami qui lui avoit fait une petite remontrance, mit à ſes pieds les belles Pantoufles qui lui épargnèrent le chagrin d'en acheter d'autres, & ſortit du bain le cœur plein de joie.

Quand le Cadi ſe fut baigné, les Eſclaves cherchèrent envain les Pantoufles de leur maître; il ne trouvèrent qu'une vilaine chauſſure qui fut auſſi tôt reconnue pour celle d'Abou-Cazemb. Les Huiſſiers coururent après le prétendu filou, & le ramènent ſaiſi du vol. Le Cadi, après avoir repris ſes Pan-

toufles l'envoye en priſon. Il fallut financer pour ſortir des griffes de la juſtice; & comme Abou-Cazemb paſſoit pour être au moins auſſi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

De retour chez lui, l'affligé Cazemb jette de dépit ſes Pantouſles dans le tygre qui couloit ſous les fenêtres. Quelques jours après, des Pêcheurs retirant un filet plus lourd que de coutume, furent bien étonnés de n'y trouver que les Pantouſles d'Abou-Cazemb, les clous dont elles étoient garnies avoient briſé preſque toutes les mailles du filet.

Les Pêcheurs, indignés contre Cazemb & contre ſes Pantouſles, imaginèrent de les jetter dans ſon logis par les fenêtres qu'il avoit laiſſées ouvertes. Les Pantouſles, lancées avec force, attaquèrent les flacons qui étoient ſur les corniches, & les renverſerent: les bouteilles furent fracaſſées, & l'eau roſe fut perdue.

Figurez vous la douleur d'Abou-Cazemb à la vue de tant de déſordre. Maudites Pantouſles, s'écria-t-il, en s'arrachant la barbe, vous ne me cau-

ſerez plus de dommage; il dit, & prenant une bêche, il alla dans ſon jardin, y fit un trou pour y enfouir ſes ſavattes.

Un de ſes voiſins qui lui en vouloit depuis long tems, l'apperçut remuant la terre : il crut auſſi-tôt avertir le Gouverneur que Cazemb venoit de déterrer un tréſor dans ſon jardin. Il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du Commandant. Il ſe tranſporte chez notre avare. Abou-Cazemb eut beau dire qu'il n'avoit point trouvé de tréſor, qu'il avoit ſeulement voulu enfouir ſes vieilles Pantoufles, & qu'on n'avoit qu'à le ſuivre, il feroit voir l'endroit où il les avoit enterrées. Le Gouverneur avoit compté ſur de l'argent, & l'affligé Cazemb n'obtint encore la liberté que moyennant une fort groſſe ſomme.

Notre homme, déſeſpéré, donnant ſes Pantoufles au diable de grand cœur, va les jetter dans un aqueduc éloigné à quelques milles de la Ville. Il croyoit pour le coup qu'il n'en entendroit plus parler; mais le diable qui n'étoit point las de lui faire des miches, dirigea les Pantoufles tout juſte-

ment au conduit de l'aqueduc, ce qu'intercepta le fil de l'eau. Les Fontainiers accourent pour réparer le dommage. Quelle fut leur ſurpriſe de trouver la chauſſure d'Abou-Cazemb. Ils la portèrent au Gouverneur, & lui déclarèrent que ces Pantouffles avoient cauſé tout le dommage.

On ſe tranſporte chez le malheureux maître des Pantoufles que l'on conduiſit en priſon. On lui fait ſon procès, & il eſt condamné à une amende bien plus forte que les deux autres. Le Gouverneur qui avoient puni le délit, prétendant n'avoir rien à perſonne, ordonna qu'on rendit fidèlement à Abou-Cazemb ſes précieuſes Pantouffles. Cazemb, pour ſe délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avoient cauſées, réſolut de les brûler; comme elles étoient imbibées d'eau, il les expoſa au ſoleil, ſur la terraſſe de ſa maiſon. Car, quoique d'une avarice extrême, ſa maiſon étoit fort belle, & il alloit tous les ſoirs, après le coucher du ſoleil, reſpirer le frais ſur une terraſſe qu'il avoit fait bâtir.

La fortune n'avoit point encore épuiſé tous ſes traits contre lui, & le dernier

qu'elle lui réſervoit, fut le plus cruel de tous. Un chien d'un voiſin apperçut les Pantoufles, il s'élança de la terraſſe de ſon maître ſur celle de notre avaricieux, il prend dans ſa gueule une des Pantoufles, & tout en la tiraillant & en jouant, il la lâche dans la rue : la funeſte ſavatte tombe directement ſur la tête d'une femme enceinte qui paſſoit devant la maiſon. La peur & la violence du coup occaſionnèrent une fauſſe couche à cette femme bleſſée : ſon mari porte plainte au Cadi, & Cazemb eſt condamné à payer une amende proportionnée au malheur dont ſes Pantoufles ſont la cauſe.

De rage & de déſeſpoir, il retourne chez lui; & prenant ſes deux Pantoufles dans ſes mains : Seigneur, dit-il au Cadi, avec une véhémence qui fit rire le Juge, voila l'inſtrument fatal de toutes mes peines. Ces maudites Pantoufles m'ont enfin réduit à la pauvreté; daignez rendre un arrêt, afin que l'on ne puiſſe plus m'imputer les malheurs qu'elles occaſionneront ſans doute encore. Le Cadi ne put pas lui refuſer ſa demande. Abou Cazemb apprit à grands frais, le danger qu'il y a de ne pas changer aſſez ſouvent de Pantoufles.

Vous voyez bien, charmante Zeïneb, que quoique j'ignore ce qui peut cauſer vos chagrins, il y a des gens beaucoup plus à plaindre que vous. Voila ce vieillard qui avoit de grands biens, & qui, par ſon avarice il eſt vrai, ſe trouve réduit à la dernière miſère : croyez cependant qu'il n'eſt pas de maux ſans remède, & ſi je puis vous être utile, diſpoſez de moi, je ſuis toute à vous. Zeïneb la remercia. Elle alloit commencer une autre hiſtoire, lorſque la Princeſſe Azaba entra. Ce qui obligea la Juive de ſe retirer.

Cette femme avoit des relations avec le Médecin Arabe, qu'elle entretenoit ſouvent de Zeïneb, de la paſſion du Calife, de l'indifférence de celle-ci, & de la flamme ſecrette dont on croyoit qu'elle brûloit. Il ne faut pas s'étonner qu'un Médecin-Charlatan & une Courtière euſſent des relations ; ces deux profeſſions ont enſemble plus de rapport qu'on ne croit. Notre prétendu philoſophe & notre vieille Juive vivoient tous deux de l'art de tromper les hommes, & s'accordoient ſouvent pour y réuſſir. Ils ſe procuroient chacun des connoiſſances ſoit pour s'enrichir, ſoit pour en faire des dupes.

Le Médecin, parfaitement instruit que son jeune malade mouroit d'amour pour une esclave appellée Zeïneb, & que cette Zéïneb étoit à Damas, afficha dès ce moment tout l'appareil de la Géomancie & de l'Astrologie. Il traça un globe du monde, il y marqua des points, & après avoir consulté le soleil, la lune, articulé bien des mots barbares, qu'il n'entendoit pas plus que tous ceux qui font le même métier que lui, il prononça gravement que Numan ne guériroit qu'après avoir fait un voyage à Damas; que dans cette Ville étoit le terme de tous ses maux. L'officieux Médecin, que l'intérêt guidoit & qui aimoit les voyages, s'offrit de l'y conduire, assurant qu'il auroit besoin de ses conseils & de son secours. Abner, qui ne connoissoit point de malheur pareil à celui de perdre son fils, consentit à tout, dans l'espérance de lui sauver la vie. Il fit partir le jeune malade dans une litière avec son Esculape, & leur donna tout l'or que sa richesse & l'amour paternel lui inspiroient de prodiguer.

Leur voyage fut heureux. Arrivés à Damas, le Médecin loua une maison

dans laquelle ils logèrent. Moins ignorant & plus hardi que ſes confrères, notre Eſculape eut bientôt plus de vogue qu'eux tous. Il n'eſt rien tel que le Charlataniſme pour réuſſir & ſe faire une prompte réputation. Il ſe fit annoncer comme un fameux Pharmacien, qui, par ſes connoiſſances infuſes dans ſon art, exerçoit avec le plus grand ſuccès la Médecine. Il prit une boutique, c'eſt l'uſage en Orient, & il la garnit de beaucoup de médicamens fort utiles pour lui, & qui ne pouvoient pas nuire à ceux qui s'en ſerviroient.

Numan qui paſſoit pour ſon diſciple, revenoit à vue d'œil, l'eſpérance de revoir bientôt ſon amante, lui avoit rendu la ſanté. Il diſtribuoit les remèdes, & la beauté raviſſante du jeune Elève ne laiſſoit pas que d'achalander la maiſon du Médecin.

La réputation du Docteur Arabe s'étendit bientôt juſqu'au ſerail. Le Calife avoit épuiſé tout l'art des Médecins de la Ville, pour diſſiper la langueur de ſa belle eſclave, & pour tâcher de guérir des maux qui n'étoient pas de leur reſſort. L'amoureux Prince voulut conſulter encore cet homme

que l'on disoit si habile. Il lui dépêcha la kahermané, ou surintendante des femmes du serail, appellée Maziar, qui vint faire au Docteur, de la part du Souverain, de longs détails sur l'état de sa favorite. L'Arabe avoit en effet auprès de lui la seule personne qui put guérir Zeïneb. Il ordonna au jeune Numan d'aller chercher une bouteille, & lui fit écrire de sa main, sur un papier découpé & attaché à ce vase, la manière d'employer la liqueur qu'il contenoit.

On peut juger que les caractères de Numan étoient parfaitement connus de la tendre Zeïneb, & il seroit difficile d'exprimer le trouble qu'elle sentit à leur vue. Il augmenta lorsqu'elle eut appris que cette écriture étoit celle d'un jeune homme de Couza, d'une beauté ravissante, & qui paroissoit relever d'une maladie de langueur. A peine Maziar eut fait tous ces détails, que Zeïneb s'évanouit. Revenue à elle-même par les secours qui lui furent donnés, & plus encore par la vertu de la divine liqueur du Médecin Arabe, les larmes de cette amante, ses questions précipitées, & la joie qui éclatoit malgré elle, trahirent bientôt son secret.

La compatiſſante Kahermané réſolue de ſauver Zaïneb, qu'elle avoit vue toujours ſi malheureuſe, & à laquelle elle prenoit un très-vif intérêt. Car le fort de cette beauté, étoit d'être toujours aimée.

Maziar retourna à la maiſon de l'habile Médecin, & ayant parlé long tems de ſa jeune malade, du ſoulagement que le médicament lui avoit procuré, de ſa beauté, de ſa triſteſſe, des graces qui la diſtinguoient de toutes ſes compagnes, & de l'amour du Calife, dont ce Prince n'avoit jamais reçu le prix, Numan qui dévoroit ce qu'il entendoit dire, finit par s'évanouir à ſon tour.

Maziar, qui avoit voulu lire dans le cœur du jeune homme, fut très-contente de le trouver ſi tendre. Après avoir aidé le Médecin à lui donner du ſecours, elle lui fit connoître qu'elle l'avoit pénétré, & pour ſoulager ſa douleur & enhardir ſa flamme, elle lui promit une protection, que le jeune homme auroit voulu payer de tout ſon ſang, & qu'il offrit de payer de toute ſa fortune.

Le premier de tous les bienfaits,

devoit être d'introduire Numan aux pieds de celle qu'il appelloit ſon épouſe. Maziar y conſentit. La choſe devint aiſée à la faveur d'un déguiſement. Numan fut traveſti en fille. Malgré la régularité de ſes traits, & la beauté de ſa figure, ſon viſage formé ne pouvoit plus être pris pour celui d'une femme, le voile qui devoit le couvrir favoriſoit ſeul cette impoſture.

Arrivés à la porte du ſerail, la ſurintendante applanit les difficultés que les Eunuques faiſoient pour admettre dans l'intérieur une femme étrangère. Maziar le fit paſſer pour la femme du Médecin, qui avoit pour le moins autant de connoiſſances que lui. Elles montèrent l'une & l'autre vers une longue galerie, & Maziar qui, par diſcrétion, ne vouloit pas être témoin de la première entrevue de ces deux jeunes amans, indiqua à la prétendue femme du Médecin, l'appartement de Zeïneb. Il étoit voiſin de celui de la Princeſſe Azaba. Numan tout troublé, prit une porte pour l'autre: étant entré dans une enfilade de pièces, toutes plus magnifiques les unes que les autres, il apperçut dans la dernière

une femme ſuperbement vêtue, qui lui demanda avec hauteur, qui la rendoit ſi hardie d'entrer ainſi chez elle ſans y être mandée.

Numan, pénétré d'effroi, voulut prononcer quelques mots : ſa voix le trahit encore. La Princeſſe ſoupçonnant que ce voile cachoit un homme, l'arracha, & ne tarda pas à ſe convaincre de la vérité. Alors ſa colère redoubla, & comme elle étoit prête à faire périr le téméraire, il ſe précipita à ſes genoux, & demanda à mourir aux pieds de Zéïneb, qui étoit la véritable cauſe de ſon crime. Se croyant perdu ſans reſſource, il raconta ſon hiſtoire en peu de mots, avec autant de naïveté que de douleurs, & ſans quitter les genoux de la Princeſſe qu'il tenoit embraſſés.

Azaba, naturellement bonne, écouta avec intérêt le récit de ſes malheurs, & ſe ſçut gré d'avoir deviné la cauſe de la langueur de Zéïneb qu'elle aimoit beaucoup. Elle fit venir à l'inſtant cette jeune amante, & lui préſenta celui qui lui avoit fait verſer tant de larmes. Rien ne peut exprimer la ſurpriſe, le tranſport & la joie des deux jeunes

amans. Quand ils eurent passés ensemble plusieurs heures délicieuses, la Princesse devenue leur protectrice, voulut leur donner une petite fête exécutée par tous les esclaves qui la servoient.

Numan, toujours voilé, passa pour une étrangère que la Princesse avoit appellée pour jouer du luth, qu'en effet il touchoit à ravir. Après un souper délicat, Azaba fit chanter à Zeïneb des airs tendres que sa mélancolie lui avoit fait répéter plusieurs fois, tandis qu'elle regrettoit son cher Numan : celui-ci accompagnoit avec son luth la voix de sa maîtresse; & ce concert exécuté par des Acteurs qui savoient si bien s'accorder, sembloit délicieux à celles même qui ne sçavoient pas combien ces Musiciens ressentoient de plaisir en unissant ainsi leurs talens.

La voix touchante de Zeïneb se fit entendre au-delà de l'appartement de la Princesse. Le Calife, qui passoit au bas de ses fenêtres; fut arrêté par des sons qui avoient toujours trouvé le chemin de son cœur. Il entra, & fit agréablement la guerre à sa sœur, de ce qu'elle goûtoit dans son apparte-

ment des plaiſirs auxquels il n'étoit pas admis.

La bienfaiſante Azaba ſaiſit l'occaſion de faire deux heureux, & de guérir le Prince ſon frère d'une paſſion qui ne pouvoit lui être que funeſte. Elle reçut le Calife avec tout le reſpect qu'elle devoit à ſon ſouverain, & toute la tendreſſe qu'elle lui avoit vouée dès ſa plus tendre enfance. Elle lui verſa elle-même des liqueurs délicieuſes, & fit exécuter devant lui par ſes femmes, des danſes légères & brillantes pour amuſer ſes yeux, & égayer ſon humeur. Puis, lui demandant la permiſſion de varier ſes plaiſirs, elle fit conter pluſieurs hiſtoires par celles de ſes femmes qui s'en acquittoient le mieux, & avec le plus de grace. Elle ſavoit que ſon frère aimoit beaucoup la lecture, ſur-tout celle des Auteurs qui, par leur morale inſtructive, s'étoient diſtingués dans la Littérature orienrale.

Histoire du malheureux Taï.

Seigneur, dit une des Eſclaves, une coutume barbare, mêlée de ſuperſtition,

s'étoit introduite parmi les Arabes, avant que Mahomet fut descendu sur la terre. Deux jours de la semaine étoient consacrés à deux de leurs fausses divinités: le premier de ces jours étoient regardé comme un jour de bonheur, & le Prince, pour le célébrer, accordoit à tous ceux qui se présentoient devant lui la faveur qu'ils lui demandoient: le second, au contraire, étoit réputé de sinistre augure. On immoloit tous ceux qui, dans ce jour, avoient l'imprudence de paroître devant le Roi pour solliciter quelque grace. L'idole auquel ce jour étoit consacré, passoit dans l'esprit de ces peuples grossiers & superstitieux pour une divinité terrible, & ils prétendoient appaiser sa colère par ces malheureuses victimes.

Sous le règne de Naam, un Arabe du désert, nommé Taï, étoit tombé d'une extrême opulence dans la plus affreuse misère. Il entendit vanter la libéralité de Naam, il prit la résolution d'y avoir recours: il part après avoir embrassé sa femme & ses enfans, & après les avoir assuré qu'il va chercher un remède à leurs maux. Ils n'avoient pas de pain. Cet infortuné, trop occupé

du ſoin de ſoulager ſa famille, n'avoit pas fait réflexion au jour fatal qu'il choiſiſſoit pour paroître devant le Roi comme ſuppliant : Naam ne l'eut pas plutôt apperçu, que, détournant la vue, il lui dit : qu'as-tu fait, malheureux, & pourquoi te préſenter devant moi dans un jour auſſi funeſte que celui-ci ? il y va de ta vie, & il n'eſt pas en mon pouvoir de te la ſauver.

Taï, voyant ſa mort certaine, ſe jetta aux pieds du Prince, & le conjura de différer du moins ſon ſupplice de quelques heures. « Qu'il me ſoit permis, » lui dit-il, d'embraſſer, pour la der- » nière fois, ma femme & mes enfans, » & de leur porter quelques proviſions, » faute deſquelles ils périroient. Vous » êtes trop équitable pour envelopper » les innocens avec le coupable. Je » jure, par ce qu'il y a de plus ſacré, » que je ſerai de retour avant le coucher » du ſoleil; vous déciderez alors de » mon ſort; je le ſubirai ſans mur- » murer. »

Le Prince, touché du diſcours de Taï, voulut lui accorder le délai qu'il demandoit; mais il y mit une con-

dition qui rendoit preſqu'inutile cette grace; il exigea une caution qu'il put faire périr à ſa place, s'il manquoit à ſa parole.

Taï, conjure envain tous ceux qui entouroient le Prince; perſonne n'oſe s'expoſer à un danger auſſi évident : il s'adreſſe alors à Chérik-Benadi, favori du Monarque, & les larmes aux yeux, il lui dit : « vous Chérik, » vous dont l'ame eſt ſi noble & ſi » grande, ſerez-vous inſenſible à mes » maux ? refuſerez-vous de me ſervir » de garant ? j'atteſte les Dieux & » les hommes que je ſerai de retour » avant le coucher du ſoleil. Je ne » demande ce délai que pour porter » du pain à ma femme & mes enfans, » qui, ainſi que moi, n'ont pris aucune » nourriture depuis hier. »

Le diſcours de Taï, ſes malheurs, ſon extrême attachement à ſa malheureuſe famille, touchèrent Chérik, qui étoit naturellement ſenſible : il dit au Prince qu'il n'héſitoit point de s'obliger pour Taï, que cet homme méritoit plus que tout autre qu'on s'intéreſſat à ſon ſort. Qu'il le croyoit ſur ſa parole : & pria en même-tems Naam de lui faire donner

donner quelques vivres pour ſa femme & ſes enfans. Taï, pénétré de reconnoiſſance, embraſſa les genoux de Chérik, & partit auſſi-tôt qu'il fut libre, pour rejoindre ſa femme.

Le tems limité pour ſon retour s'écouloit inſenſiblement; le ſoleil étoit prêt de terminer ſon cours ſans qu'il parut. On conduiſit Chérik au lieu du ſupplice, on le garotte, le bourreau avoit déja la hache levée pour donner le coup, lorſque l'on apperçut de loin un homme qui venoit de la plaine en courant. L'exécution eſt ſuſpendue auſſi tôt par l'ordre de Naam; c'étoit Taï lui-même, qui étoit hors d'haleine & tout couvert de ſueur & de pouſſière. Il eſt frappé d'horreur lorſqu'il apperçoit Chérik ſur l'échafaud, prêt à recevoir la mort. Il s'y précipite, vole vers lui, l'embraſſe, le délie, & ſe mettant à ſa place : je meurs content, lui dit-il, puiſque j'ai été aſſez heureux pour venir à temps vous délivrer.

Ce ſpectacle attendriſſant arracha des larmes à tout le monde. Le Roi, lui-même, ne put retenir les ſiennes. Je n'ai jamais rien vu de ſi extraordinaire, s'écria-t'il, tranſporté d'admi-

ration : toi, Taï, tu es le modèle de la fidelité que l'on doit garder à ſa parole ; & toi, Chérik, perſonne n'égale ta grande ame en généroſité : j'abolis en faveur de vous deux, une coutume odieuſe que la barbarie avoit introduite parmi nous. Mes ſujets pourront déſormais m'aborder en tout tems ſans crainte. Ce Monarque combla Taï de bienfaits, & Chérik, lui devint plus cher qu'auparavant.

Je ſçais encore un trait d'hiſtoire, Seigneur, continua l'Eſclave, qui fera plaiſir à votre Hauteſſe, ſi elle veut permettre que je le lui raconte. Volontiers, reprit le Calife, pourvu toutes fois que la morale en ſoit pure : vous ſerez ſatisfait, répartit l'Eſclave. Tout le monde ſçait, Seigneur, que Coſroès, ou Noushirevan, Roi de Perſe, fut appellé à bon titre le Salomon de l'Orient. Le Roi des Indes, l'Empereur de la Chine & celui de Conſtantinople, ſe rendirent un jour à ſa Cour pour admirer ſa ſageſſe, & profiter de ſes lumières. Ces Monarques faiſoient parler devant eux tous les ſages ; & l'on ne traitoit rien dans cette illuſtre Aſſemblée, qui n'eut trait à la plus

ſublime morale, & qui ne dût encourager la vertu. Coſroès demanda un jour à ſes auguſtes Hôtes, qu'eſt-ce qui pouvoit les flatter davantage dans la vie ? l'Empereur de Conſtantinople répondit que le bonheur d'accorder des graces, étoit, à ſon gré, le plus bel appanage de la Royauté. Je ne connois point, dit l'Empereur de la Chine, de plaiſir plus pur que celui de pardonner à l'offenſeur que je ſuis en droit de punir. Et moi, dit le Roi des Indes, je mets tout mon contentement à me faire aimer des bons, & redouter des méchans. Grands Princes, répondit Coſroès, la vertu eſt une, & tout ce qu'elle inſpire, doit être également précieux à des ſages : exercer ſa libéralité, montrer ſa clémence, faire uſage de la juſtice, voila trois grands bonheurs ; chacun de vous y a droit ; ne les choiſiſſez pas, exercez-les tous enſemble : Je comprends très-bien, dit le Calife, le ſens de ce trait d'hiſtoire, j'y vois clairement qu'un Monarque doit réunir dans ſa perſonne toutes les vertus :

La Princeſſe Azaba voyant que ſon frère prenoit beaucoup de plaiſir à ces

contes, elle le pria de vouloir entendre le récit de quelques traits de généroſité d'un Chef des Arabes, qui ne l'intéreſſeroit pas moins que l'hiſtoire précédente. Il y conſentit. Elle fit ſigne à une de ſes femmes qui ſe leva, & conta ce qui ſuit :

Traits de généroſité & de libéralité.

Hatem, riche Arabe, paſſoit pour être ſi libéral, que les Monarques les plus plus puiſſans de l'Orient étoient jaloux de ſa grande réputation. Le Sultan d'Alep voulut reconnoître par lui-même, ſi ce que la renommée publioit de ce chef des Arabes, étoit véritable : il fit partir un de ſes principaux Officiers, chargé de préſens pour Hatem, avec ordre de lui demander vingt chameaux qui euſſent le poil rouge & les yeux noirs : cette eſpèce de chameaux étoit très-rares, & par conſéquent de grand prix.

Sur cette demande du Sultan d'Alep, Hatem fit chercher dans le déſert tous les chameaux aux yeux noirs & à poil rouge, promettant le double de la valeur de chacun. Les Arabes qui avoient dans Hatem la plus grande

confiance, raſſemb'èrent cent chameaux tels qu'ils le deſiroient. Hatem les envoya au Roi, & combla de préſens l'Officier.

Le Souverain d'Alep, étonné de cette magnificence, tenta de la ſurpaſſer; il fit charger les mêmes chameaux d'étoffes précieuſes, & les renvoya à Hatem. Celui-ci fit venir auſſi-tôt tous ceux qui lui avoient amenés ces animaux ſi rares, & les leur rendit tous avec la charge qu'ils portoient. A cette nouvelle, le Sultan d'Alep ſe confeſſa vaincu.

La réputation d'Hatem franchit bientôt les limites de l'Aſie, & parvint juſques en Europe. L'empereur de Conſtantinople, indigné de ce qu'on oſoit comparer un ſimple Chef d'Arabes aux plus grands Monarques par ſa libéralité, voulut, ainſi que le Souverain d'Alep, en faire l'épreuve.

Parmi le grand nombre de chevaux qu'entretenoit Hatem, il y en avoit un ſi extraordinaire, qu'il le priſoit plus que toutes ſes richeſſes. Jamais la nature n'avoit formé un animal ſi parfait; le feu ſembloit ſortir de ſes narines, & il ſurpaſſoit à la courſe

les cerfs les plus légers, ce cheval enfin n'étoit pas moins célèbre dans tout l'Orient par ſa beauté, que ſon maître par ſa libéralité.

L'Empereur qui ſçavoit combien Hatem aimoit ſon cheval, réſolut de le lui demander; croyant mettre ſa généroſité à la plus rude épreuve, il envoya vers ce Chef des Arabes un Seigneur de ſa Cour. L'Officier du Monarque arriva chez Hatem par une nuit obſcure, & au milieu des orages, dans la ſaiſon où tous les chevaux des Arabes paiſſent dans les prairies. Cet Officier fut reçu comme l'envoyé de l'Empereur devoit l'être, par le plus magnifique de tous les hommes. Après le ſouper, Hatem conduiſit ſon Hôte dans une tente très-riche.

Le lendemain, l'envoyé remit à Hatem, les préſens du Monarque avec la lettre de ce Prince. Hatem, en la liſant, parut affligé : ſi vous m'euſſiez prévenu hier, dit-il à l'Officier, de l'objet de votre deſſein, je ne ſerois pas aujourd'hui dans le plus cruel embarras, & j'aurois donné à l'Empereur ce foible témoignage de mon obéiſ-

ſance ; mais le cheval qu'il deſire n'exiſte plus : tous les animaux paiſſent maintenant dans les prairies, nous ſommes dans l'uſage de ne réſerver alors qu'une ſeule monture auprès de nous. J'avois choiſi celle-là, ſurpris par votre arrivée, & n'ayant rien pour vous traiter, je l'ai fait égorger, & elle a été ſervie à votre ſouper. L'obſcurité & le mauvais tems m'ont empêché d'envoyer chercher mes moutons qui ſont dans des pâturages très-éloignés. Auſſi-tôt Hatem fit venir les plus beaux chevaux, & pria l'Ambaſſadeur de les préſenter à ſon maître. Ce Prince ne put s'empêcher d'admirer ce trait extraordinaire de la généroſité d'Hatem, & convint qu'il méritoit véritablement le titre du plus libéral de tous les hommes.

Il étoit de la deſtinée d'Hatem de faire ombrage à tous les Monarques. Aboulabbas, Roi de l'Arabie heureuſe, conçut contre lui la plus violente jalouſie: Ce Prince ſe piquoit de généroſité, mais, dans le fond, il n'avoit que de l'oſtentation. Il fit publier avec pompe dans tout l'Orient, que tous ceux qui deſireroient quelque faveur ;

ſe rendiſſent au pied de ſon trône Il ne ſongeoit qu'à ſurpaſſer Hatem en généroſité, Il auroit voulu effacer de la mémoire des hommes le nom de ce rival odieux ; mais une foule innombrable répétoit le nom de ce bienfaiteur du genre humain, & publioit hautement ſes louanges. Aboulabbas devenoit furieux : « eſt-il poſſible, s'écria-t-il, » qu'on oſe mettre en paralelle » avec moi, un Arabe qui n'a ni » ſceptre, ni couronne, & qui erre » dans les déſerts ? » Sa jalouſie augmenta ſans ceſſe, il crut plus facile de le perdre que de le ſurpaſſer.

Il y avoit à la Cour d'Aboulabbas, un de ces courtiſans vendus aux caprices des Princes, & prêts à tout entreprendre pour tout obtenir. Le Roi, le choiſit pour en faire l'inſtrument d'un grand crime. « Pars, lui dit-il, » délivre moi d'un homme que j'ab» horre, & compte ſur une récom» penſe égale au ſervice que tu vas » me rendre. »

Le Courtiſan avide vole, & arrive dans le déſert où étoient campés les Arabes : en découvrant de loin leurs Terres, il ſe rappella qu'il n'avoit

jamais vu Hatem, & il cherchoit les moyens de pouvoir le connoître, ſans laiſſer pénétrer ſon deſſein. Comme il rêvoit profondément, un homme d'une figure aimable l'aborde, & l'invite d'entrer dans ſa terre. Il y conſent, & eſt enchanté des politeſſes qu'il reçoit. Après un ſouper ſplendide, il veut prendre congé de ſon Hôte; l'Arabe le conjure de reſter avec lui quelques jours. « Généreux inconnu, lui ré-» pondit l'Officier du Roi, je ſuis » confondu du traitement que vous » m'avez fait; mais une affaire de la » dernière importance me force de » vous quitter. — Seroit-il poſſible, » reprit l'Arabe, que vous me fiſſiez » part de cette affaire, qui paroît vous » intéreſſer ſi fort? vous êtes étranger » dans ces lieux, peut-être pourrai-je » vous y être utile. » Le Courtiſan, après avoir fait réflexion qu'il ne pourroit ſeul venir à bout de ſon entrepriſe, ſe détermina à profiter des offres gracieuſes de ſervice que lui faiſoit ſon Hôte.

« Vous allez juger, lui dit-il, de » la confiance que j'ai en vous, par » l'importance du ſecret que je vais

» vous révéler : apprenez qu'Hatem
» a été dévoué à la mort par Abou-
» labbas, Roi d'Arabie. Ce Prince,
» dont je ſuis le favori, m'a choiſi
» pour être le Miniſtre de ſes cruels
» deſſeins ; mais comment exécuter
» ſes ordres, moi qui n'ai jamais vu
» Hatem ? faites-le moi connoître, &
» ajoutez ce bienfait à ceux dont vous
» m'avez déjà comblé. Je vous ai pro-
» mis de vous ſervir, répondit l'Arabe,
» vous allez voir ſi je ſuis eſclave de
» ma parole ; frappez, ajouta-t il en
» découvrant ſa poitrine, verſez mon
» ſang ; puiſſe ma mort contenter
» votre Prince qui la deſire, & vous
» procurer la récompenſe que vous
» eſpérez. Au reſte, je dois vous pré-
» venir que les momens ſont précieux,
» ne différez point d'exécuter les
» ordres de votre Roi, & partez tout
» de ſuite, les ténèbres vous déroberont
» à la vengeance de mes amis & de
» mes parens. Si demain le jour vous
» ſurprend dans ces lieux, vous êtes
» perdu. »

Ces paroles furent un coup de foudre pour le Courtiſan. Pénétré de la noirceur de ſon crime & de la

magnanimité d'Hatem, il tombe à ſes pieds : « A Dieu ne plaiſe, s'écria t-il, » que je porte ſur vous une main ſacri- » lége : dûſſé-je encourir la diſgrace » de mon Prince, dût-il me faire » périr, rien ne ſera capable de me » forcer à une pareille lâcheté. » A ces mots, il reprend la route de l'Arabie heureuſe.

Le cruel Monarque demande à ſon favori la tête d'Hatem; celui-ci ſe proſterne à ſes pieds, & lui raconte ce qui lui eſt arrivé. Aboulabbas, étonné, s'écrie : « c'eſt avec juſtice, » ô Hatem que l'on te révère comme » une divinité ! Les hommes pouſſés » par un ſentiment de généroſité, » peuvent donner tous leurs biens; » mais ſacrifier ſa vie, c'eſt une action » au-deſſus de l'humanité. »

La généroſité & la grandeur d'ame étoient preſque héréditaires dans la famille d'Hatem. Après ſa mort, tous les Arabes, dont il étoit le Chef, refuſèrent d'embraſſer l'Iſlamiſme. Le Légiſlateur Mahomet les condamna tous a la mort : il voulut épargner la fille d'Hatem, à cauſe de la mémoire de ſon père. Cette fille généreuſe,

voyant les bourreaux prêts à frapper, ſe jetta aux genoux de Mahomet, le conjurant à grands cris de lui ôter la vie : « reprends ton funeſte bienfait, » lui dit-elle, il ſeroit pour moi un » ſupplice mille fois plus affreux que » celui que tu prépares à mes Conci- » toyens; ou pardonne à tous, ou fais- » moi périr avec eux. » Mahomet, touché d'un ſentiment ſi généreux, révoqua l'arrêt prononcé, & fit grace, en faveur de la fille d'Hatem, à toute la Tribu.

Hatem avoit pluſieurs frères, l'un d'eux prétendit le remplacer. Cherbecka, ſa mère, lui répétoit ſans ceſſe, qu'il n'égaleroit jamais celui dont la réputation étoit ſi bien mérité. Comme il vouloit, à l'exemple d'Hatem, accueillir tous ceux qui avoient coutume d'aborder chez ſon frère, il fit dreſſer une vaſte tente, dans laquelle ce Chef des Arabes recevoit de ſon vivant la foule des Demandeurs. Cette tente avoit ſoixante-dix portes. Cherbecka s'étant déguiſée en pauvre femme, entra dans la tente, le viſage couvert d'un voile épais. Son fils, qui ne la reconnut point, lui donna l'aumône :

la même femme voilée rentra par une autre porte, & reparut à ſes yeux. Le nouveau Bienfaiteur revoyant la même perſonne qui venoit de recevoir de ſa main, la rebuta, en lui reprochant ſon importunité. Alors Cherbecka ôtant ſon voile : « m'étois-je trompée, » mon fils, lui dit-elle, en vous aſſurant » que jamais vous n'égaleriez Hatem : » un jour, pour éprouver votre frère, » je me déguiſai ainſi, & j'entrai » ſucceſſivement par les ſoixante-dix » portes de cette même tente, & » ſoixante-dix fois je reçus des bienfaits » de ſa part. J'ai connu dès votre plus » tendre enfance, que vos caractères » ſeroient très différens. Votre frère » Hatem ne vouloit point tetter qu'un » autre autre enfant ne partageat mon » ſein avec lui ; vous, au contraire, » tandis que vous ſuciez une mam- » melle, vous vous empariez de l'autre » pour la dérober à celui qui auroit » pu la ſaiſir. »

Hatem interrogé s'il avoit rencontré dans ſa vie un homme plus magnifique que lui : « aſſurément, » répondit-il. Un jour que je voyageois » je paſſai près de la tente d'un pauvre

» Arabe qui m'offrit l'hoſpitalité ſans
« me connoître ; il étoit tard, & j'étois
» encore éloigné de chez moi. J'ac-
» ceptai volontiers les offres de ce
» Bédouin ; j'avois vu quelques co-
» lombes qui voltigeoient autour de
» ſa tente. Comme je m'attendois à
» manger du riz & quelques œufs,
» nourriture ordinaire des gens du
» peuple, je vis ſervir ſur un plat une
» de ces colombes que je ſavois être
» toute la richeſſe de ce pauvre homme;
» il ne voulut pas même que je lui
» en témoignaſſe toute ma reconnoiſ-
» ſance, & je ne pus le remercier
» qu'en lui vantant beaucoup le mets
» qu'il m'avoit préſenté.

» Je me diſpoſois à partir le len-
» demain matin, & je cherchois en
» moi-même les moyens de récom-
» penſer la générosité de mon Hôte;
» je le vis arriver qui tenoit dans ſes
» mains dix autres colombes, aux-
» quelles il venoit de tordre le col,
» & qu'il me pria d'accepter comme
» la ſeule choſe qui fut en ſon pouvoir.
» C'étoit en effet tout ce qu'il poſſédoit
» au monde. Quelqu'affligé que je fus,
» qu'il ſe fut ainſi privé de tout ſon

» bien, pour me mieux recevoir; » j'emportai ce préſent qui m'étoit » auſſi devenu fort cher. A peine fus-je » de retour chez moi, que j'envoyai » à ce pauvre homme trois cens cha- » meaux & cinq cens moutons. Que » parlez vous de généroſité, interrom- » pirent ſes amis, vous fûtes bien plus » généreux que cet Arabe. Non, ſans » doute, reprit Hatem, car ce be- » douin qui ne ſavoit pas qui j'étois, » m'avoit donné tout ſon bien, ſans » en eſpérer aucune reconnoiſſance, » & moi je ne lui donnai qu'une très- » petite partie de ce que je poſſédois. »

Fin de l'Hiſtoire d'Hatem.

Le Calife ne ſe laſſoit point d'entendre ces hiſtoires intéreſſantes qui lui parurent toutes très-ingénieuſes. Azaba, ſa ſœur, qui avoit ſes vues, lui dit :

Seigneur, je vais auſſi raconter à votre Majeſté une hiſtoire, dont la cataſtrophe fait également frémir l'amour & l'humanité : un riche Marchand d'Agra avoit un fils unique qu'il vouloit rendre heureux; il lui

choiſit une épouſe qu'il croyoit digne de lui, & la ſympathie des deux jeunes amans juſtifia bientôt le choix du père : tous trois auroient joui d'un bonheur conſtant, ſi un Viſir, qui ne ſongeoit qu'à ſatisfaire les deſirs d'un maître qu'il vouloit endormir dans la moleſſe, n'eut arraché la jeune épouſe à ſon beau-père & à ſon amant, pour la donner comme Eſclave au Sultan. Le Prince, poſſeſſeur de ce rare tréſor, en devint amoureux ; mais il ne put jamais réuſſir à plaire, quelqu'effort qu'il fit pour y parvenir Les cadeaux, les fêtes les plus brillantes, rien ne pouvoit diſtraire cette belle Eſclave de l'amour qu'elle reſſentoit pour l'époux qu'on lui avoit arraché. Elle ne payoit les careſſes de ſon maître que par le plus froid dédain. Enfin cet époux qu'elle aimoit ſi tendrement, & dont elle étoit adorée, trouva le moyen de pénétrer dans la priſon de ſa maitreſſe. Car il n'eſt rien d'impoſſible à l'amour : il jouiſſoit du bonheur de voir, & d'entendre l'aimable femme à laquelle il avoit conſacré ſa vie, lorſque le jaloux Sultan les ſurprit tous deux. Sa puiſſance & ſon amour mépriſés, l'en-

flammèrent de la plus vive colère : il ne voulut pas écouter leur juſtification, & ne voyant dans ces deux époux qu'une Eſclave infidelle, & un téméraire qui avoit violé ſon Harem, il tira ſon poignard, & les ſacrifia l'un & l'autre à ſa vengeance. J'avoue que le malheur de ces deux victimes innocentes m'a toujours fait frémir, & je ne penſe pas que la puiſſance d'un Sultan ſoit ſupérieure à celle de l'amour & de l'hymenée. Je penſe comme vous, ma ſœur, dit le Prince tout attendri, nous n'avons point de pouvoir légitime ſur deux cœurs qui s'aiment, & qui ſont unis par des nœuds ſacrés. Une femme eſt à ſon époux avant d'être à perſonne ; & quelle que ſoit la paſſion d'un Sultan, elle doit céder à l'amour mutuel.

Commandeur des Croyans, s'écria la Princeſſe, vous avez prononcé une Sentence digne de votre ſageſſe & de votre bonté. Voici l'époux & l'épouſe dont je viens de vous parler ; & vous êtes le Prince bienfaiſant qui réparerez tout le tort qu'on vouloit leur faire. Cette Eſclave à laquelle vous n'avez pu plaire, eſt la femme légitime de

celui que vous voyez ſous des habits peu convenables à ſon ſexe. L'amour & la douleur lui ont fait violer les loix du Harem; vous lui pardonnerez d'avoir été fidèle & ſenſible, & de vous avoir cru plus généreux que tous les Princes de l'Orient.

Numan & Zeïneb, tremblans, éperdus, tombèrent aux genoux du Calife, qui, échauffé par les éloges prématurés de ſa ſœur & par les hiſtoires qu'il venoit d'entendre, ne ſongea qu'à les mériter en couronnant la fidélité, le courage & la vertu de ceux que les loix orientales auroient condamnés à la mort. Il les renvoya comblés de biens, ne leur impoſant d'autre loi que celle de s'aimer toujours; loi à laquelle ils obéirent toute leur vie. Le Docteur qui avoit ſçu ſi bien trouver le remède à leurs maux, paſſa dans toute l'Arabie pour le Médecin des ames, autant & plus que celui des corps.

Fin de l'Hiſtoire de Numan & de Zeïneb.

CONCLUSION.

Autant les Contes du jeune Chinois amuſoient le Sultan Raſibillac, autant ils lui étoient ſalutaires, puiſque, depuis ſix mois, ils lui procuroient un ſommeil d'autant plus agréable pour lui, que c'étoit le ſeul tems où il pouvoit goûter quelque repos. Le fils du Médecin ne manquoit donc pas de ſe trouver tous les jours vers le coucher du ſoleil à l'appartement du Sultan; & il y reſtoit juſqu'à ce que le Conte, dont il lui faiſoit la lecture, eut produit ſon effet. Un ſoir qu'il terminoit l'hiſtoire de Numan & de Zeïneb, voyant le Sultan parfaitement endormi, il ſe diſpoſoit à ſe retirer ſuivant ſa coutume, lorſqu'il fut arrêté par un grand bruit qui ſe faiſoit entendre dans le ſallon qui communiquoit à l'appartement du Sultan. Les cris de joie qui s'élevoient de toute part ne lui préſageant rien de ſiniſtre, il ſe préſenta à la porte pour s'éclaircir de ce qui pouvoit occaſioner ce tumulte, mais, quel fut ſon étonnement, lorſqu'il vit le Médecin ſon père accom-

pagné d'une femme de la plus rare beauté, ſuivie du Viſir & des principaux Officiers du Sultan ! Le Médecin, après avoir embraſſé ſon fils, s'avança avec la Reine & le Viſir vers l'eſtrade ſur laquelle le Roi dormoit. Il découvrit un bocal qu'il tenoit à la main, & le paſſa ſous le nez du Sultan, qui, ſur le champ, ſe frotta les yeux comme un homme qui ſort d'un long ſommeil, & fixant d'un air interdit tous les aſſiſtans, il n'eut pas plutôt apperçu la Sultane Zuchiac, que, ſautant légèrement de l'endroit où il avoit été cloué ſi long-tems, il jetta un grand cri, & alla ſe précipiter dans les bras de ſon épouſe qu'il tint étroitement embraſſée ſans pouvoir dire un ſeul mot. Etant enfin revenu de ſon étonnement, il ſaiſit la main du Médecin Chinois, la preſſa contre ſon cœur, & lui proteſta que de ſa vie il n'oublieroit le ſervice important qu'il venoit de lui rendre.

Cette nouvelle s'étant répandue, le peuple accourut en foule aux portes du Palais pour s'aſſurer de la guériſon d'un Souverain dont le malheur l'avoit plongé dans le deuil. Le Sultan ſe montra à ſes ſujets par une des fenêtres

du Palais qui donnoit ſur la grande place, l'air retentit des cris de joie que faiſoient éclater tous les aſſiſtans, toute la Ville fut illuminée en un inſtant, & pendant trois jours, les Grands & le peuple célébrèrent par des fêtes brillantes le retour de la Sultane & le déſenchantement ineſpéré de leur Chef.

Le Sultan, après s'être montré pendant quelques inſtans aux yeux du peuple, rentra dans l'intérieur du Palais; il fit ſigne à tous les Officiers de ſe retirer, & ne garda auprès de lui que la Sultane, le Viſir, le Médecin & ſon fils.

« Chère Zuchiac, dit-il à la Sultane » en la preſſant dans ſes bras, que je » ſuis heureux de pouvoir vous témoi- » gner toute ma tendreſſe ! ce jour eſt » pour moi le plus beau jour de ma » vie. Et vous, dit-il au Médecin, » comment avez-vous pu rompre auſſi » facilement le charme de la cruelle » Abdiara ?

» Seigneur, dit le Médecin, il eſt » déja tard, vous avez ſûrement » beaucoup de choſes à dire à la » Sultane, permettez-moi de me

» retirer, j'ai beſoin auſſi de quelque » repos. Demain, ſi vous le permettez, » j'aurai l'honneur de vous raconter » la manière dont je ſuis parvenu à » vous rendre heureux, & la Sultane » vous inſtruira elle-même de ce qui » lui eſt arrivé depuis le moment où » elle a été ſéparée de vous juſqu'à » l'inſtant où j'ai eu le bonheur de la » remettre entre vos mains. » Il ſe leva auſſi tôt, & après avoir poſé ſur une table de bois de cèdre, la phiole qu'il avoit préſentée au Sultan, il alla ſe repoſer dans un appartement magnifique que le grand Viſir lui avoit fait préparer.

HISTOIRE

De Zuchiac.

LE Sultan, après s'être abandonné aux premiers mouvemens de ſa tendreſſe, pria Zuchiac de lui raconter ce qu'elle étoit devenue depuis le jour fatal où ils avoient été tous deux victimes de la haine de la perfide Abdiara.

J'étois, mon cher Seigneur, lui dit-elle, couchée ſur le ſopha ſur lequel vous m'avez vue, je réfléchiſſois au bonheur dont je jouiſſois auprès de vous ; jamais vous ne m'aviez paru plus aimable. A l'inſtant je fus tirée de la douce rêverie dont mes ſens étoient enivrés, par la préſence de la cruelle Abdiara. Cette Magicienne ſe préſenta à mes yeux la fureur peinte ſur le viſage, ſa main étoit armée d'un glaive étincelant, elle s'élança ſur moi, & m'enleva par les cheveux. L'horreur dont je fus ſaiſie à ſon aſpect, me fit jetter un cri qui fut vraiſemblablement entendu des femmes qui étoient dans la ſalle voiſine de mon appartement. Je ne vis plus rien, & je perdis abſolument l'uſage de mes ſens.

Je ne vous dirai pas combien je ſuis reſtée de tems dans cette léthargie, mais, je ne puis vous exprimer ma ſurpriſe, lorſque ce matin je me vis dans une ſalle obſcure, au milieu de laquelle étoit une lampe lugubre qui n'éclairoit ce lieu qu'autant qu'il le falloit pour inſpirer l'horreur. Le Médecin, auteur de ma délivrance, me préſenta une eſſence qui remit le calme

dans mes esprits extraordinairement agités par le spectacle dont j'étois témoin. Il me présenta la main pour m'aider à me relever, & me conduisit dans une pièce voisine de celle où j'étois, & m'apprit que victime de la jalousie de la perfide Abdiara qu'il venoit de punir, il y avoit six mois que j'étois plongée dans un sommeil assez semblable à la mort. Il me présenta ensuite des pastilles dont le goût étoit admirable, & qui servirent à me fortifier.

La Magicienne, me dit-il, votre ennemie est actuellement hors d'état de vous nuire. Il me présenta ensuite la phiole que vous voyez sur cette table, & me montrant une grenouille qui y est renfermée, voici, me dit-il, la malheureuse qui vous a persécutée. Le génie qui vous a délivrée par mon moyen, l'a condamnée à rester dans cette phiole jusqu'au moment où la Fée Malicie, sa sœur, qui est changée en épagneule en punition de ses forfaits & qui restera sous cette forme pendant l'espace de tems fixé par le destin, vienne la délivrer. En même tems ayant secoué violemment le vase, le

Château

Château disparut à nos yeux, & nous nous trouvâmes dans un char magnifique qui nous conduisit à votre Palais.

Le Sultan ne pouvoit revenir de sa surprise. Il s'approcha de la phiole, & vit la grenouille faire des contorsions horribles. La liqueur dont ce vase étoit rempli, se troubla tout d'un coup, & se noircit au point qu'on n'y découvroit plus rien. Le Sultan la fit porter à l'instant dans son cabinet d'Histoire naturelle, & peut-être y est-elle encore. Il revint ensuite auprès de la belle Zulchiac, & l'histoire ne nous instruit point sur ce qui se passa entre eux le reste de la nuit.

Le lendemain, le Sultan s'étant éveillé de bonne heure, assembla son Conseil, & après avoir terminé les affaires les plus pressées, il envoya chercher le Médecin Chinois, curieux de sçavoir par quels moyens il étoit venu à bout de lui procurer sa délivrance.

HISTOIRE

De To-ſul, Médecin Chinois.

LE Médecin s'étant proſterné devant le Sultan, ce Prince le releva avec bonté, le tint quelque tems ſerré dans ſes bras, & l'ayant invité à s'aſſeoir, vous m'avez promis hier, lui dit-il, de me faire le récit de vos aventures, ne différez pas de ſatisfaire mon impatience & celle de la Sultane, ce ſera un ſervice de plus que vous nous aurez rendu.

Seigneur, reprit le Médecin, je ſuis né à Pekin, Capitale de la Chine, mon père qui étoit le premier Médecin de l'Empereur, me deſtina, dès mon enfance, à la profeſſion qu'il exerçoit avec beaucoup de ſuccès & d'honneur. Comme il n'ignoroit pas que cette ſcience toute conjecturale demande des connoiſſances infinies, il me donna de bonne heure des Maîtres qui m'inſtruiſirent de tout ce qui pouvoit avoir des rapports à cet objet. La

Chymie fut une des ſciences qui m'attacha le plus. Mon père, flatté du goût que je témoignois pour les connoiſſances ſublimes qu'on peut ſe prouver par les procédés de cet art merveilleux, joignoit aux préceptes de mes maîtres les découvertes qu'il avoit faites dans cette ſcience, mais, plus j'avançois dans mes connoiſſances, plus je voyois de choſes dont je voulois découvrir les cauſes qui m'échappoient, & comme je ne voyois perſonne dans la Capitale qui put m'en inſtruire, je réſolus de parcourir le monde, & de conſulter tous les ſavans que je pouvois rencontrer. Je trouvai beaucoup de Charlatans qui, par de prétendus ſecrets puiſés dans les vieux livres de Médecine oubliés depuis des ſiècles & qu'ils tâchoient de rajeunir, cherchoient à ſe faire une réputation aux dépens de la crédulité du peuple toujours avide de la nouveauté; mais étant arrivé à l'Iſle de Sumatra, je fus bien dédommagé de mes courſes par la connoiſſance que j'y fis d'un homme qui, outre les connoiſſances ordinaires, poſſédoit à fond les ſecrets de la cabale. Il n'y avoit pas de Génie tant du

premier que du ſecond ordre avec lequel il n'eut des relations, & ſi j'avois eu le bonheur de le connoître un peu plus long-tems, je ne doute pas qu'il ne m'eut découverts les ſecrets merveilleux de ſon art. Je le fréquentois aſſiduement, & je faiſois tous les jours de nouveaux progrès dans les ſciences que je cultivois avec toute l'application dont j'étois capable.

Un jour que nous nous entretenions de la pierre merveilleuſe des Philoſophes, il s'apperçut combien je deſirois être au nombre des adeptes, & que toutes mes opérations tendoient à découvrir quel pouvoit être la première matière : l'Alchymie, lui diſois-je, eſt la première des ſciences. « Détrompez-vous, mon fils, me dit-il, l'Alchymie eſt de toutes les ſciences la plus vaine & la plus fauſſe; c'eſt même profaner le nom de ſcience que de le donner à une invention ridicule qui a fait tant de malheureux. Défiez-vous de ces Charlatans qui ſe vantent de poſſéder le ſecret du grand Œuvre.

La pierre philoſophale eſt le nom d'une choſe qui n'a jamais exiſtée; elle reſſemble au Phœnix, dont on raconte

tant de merveilles, & que perſonne n'a jamais vu. Les creuſets & les alembics ſont les inſtrumens de la pauvreté & non pas de l'opulence. La ſeule tranſmutation qu'ils opèrent eſt celle de changer les richeſſes de l'Alchymiſte en une affreuſe indigence. »

« Si quelquefois le Diſciple d'Hermès eſt aſſez heureux dans ſes opérations pour imiter la couleur de l'or, il ſe croit enfin arrivé au terme heureux après lequel il ſoupire, & poſsède déjà en imagination, des tréſors immenſes : mais l'eau forte ou la coupelle ne tardent pas à le détromper. Le déſeſpoir ſuccède à l'eſpérance. Les fourneaux qui cuiſent l'or dans les entrailles de la terre, ſont d'une autre nature que ceux de la main des hommes : c'eſt envain qu'un téméraire mortel veut paſſer les bornes qui lui ont été preſcrites, & qu'il prétend imiter les œuvres du Créateur. »

Conſidérez d'ailleurs combien le ſort d'un Alchymiſte eſt triſte ? condamné à paſſer le jour dans des ſouterrains de peur d'être découvert, il n'en ſort que quand les étoiles commencent à paroître ; il ne connoît ni les doux

plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce. Des fourneaux, des ſoufflets, des bocaux de verre, & des baſſins de terre remplis de diverſes liqueurs, ſont ſa ſeule compagnie. Enfin, après avoir paſſé la plus grande partie de ſa vie à faire d'inutiles expériences, il en termine le cours dans le ſein de la miſère.

Les ſciences occultes qui ſont mes délices, ſont bien au-deſſus de toutes les autres ſciences. Elles nous approchent de la Divinité; auſſi faut-il être pur comme elle, pour être digne d'entrer dans ſes myſtères.

Je vous avouerai, Seigneur, que c'eſt à ce ſavant que je dois une grande partie de mes connoiſſances : quand il s'apperçut que par ſes bons avis, j'avois renoncé à mes opérations Alchymiques, il s'attacha plus fortement à moi : nous ne nous ſéparions plus. Son amitié pour moi augmentoit à chaque inſtant, & j'étois ſur le point d'obtenir de lui le prix de mon zèle & de mes travaux, lorſque j'eus le malheur de le perdre par un de ces événemens dont je n'euſſe jamais ſoupçonné qu'il put être la victime.

Un jour je le trouvai dans son laboratoire occupé à faire des préparations extraordinaires pour une opération qu'il méditoit. Je n'ai pas le tems de vous écouter aujourd'hui, me dit-il avec bonté, venez demain au lever de l'aurore, & vous serez témoin de la plus belle expérience qu'aucun mortel ait tenté jusqu'ici. Je n'osai pas le questionner sur le genre de cette expérience, & je me retirai avec la plus vive impatience de me trouver au lendemain pour voir l'effet de ses promesses; mais, de quelle horreur ne fus-je point saisi lorsque vers le milieu de la nuit je fus éveillé par un bruit confus qui vint frapper mes oreilles. Ce bruit croissoit à chaque instant, je me levai promptement, & je vis le peuple se porter en foule vers la rue où demeuroit mon philosophe. Je descendis sur le champ. Après m'être informé de la cause de ce tumulte, j'appris que la maison de mon ami étoit réduite en cendres, & que l'incendie étoit si considérable, qu'on désespéroit de sauver les édifices voisins.

Rien ne peut exprimer le trouble dont je fus saisi à cette triste nouvelle. Les forces m'abandonnèrent, je perdis

connoiſſance, & l'on eut toutes les peines du monde à me faire revenir. C'eſt après avoir repris l'uſage de mes ſens, que j'appris que l'incendie étoit appaiſée, & que le Philoſophe & tout ce qu'il poſſédoit, avoient été la proie des flammes.

Je regrettai bien ſincèrement la perte de ce grand homme : je quittai quelques jours après Balſora, ne pouvant ſoutenir la vue d'une Ville où tout me retraçoit la perte que j'avois faite. Je m'embarquai pour Cachemire, où j'eſpérois trouver un autre Philoſophe de qui je puſſe tirer de nouvelles lumières; mais, il étoit mort depuis quelque tems, & n'avoit laiſſé qu'une fille charmante dépoſitaire d'une partie de ſes ſecrets. Je cultivai ſa connoiſſance, j'eus le bonheur de lui plaire, je l'épouſai, & j'en eus ce jeune homme qui a eu le bonheur de vous procurer le ſommeil pendant mon abſence. La naiſſance de cet enfant me coûta bien des larmes, puiſqu'elle occaſionna la perte de ſa mère, que je ne pus ſauver malgré tous les ſecrets de mon art. Je quittai bientôt ce lieu funeſte, & parcourus pluſieurs Royaumes toujours occupé à me procurer de nouvelles connoiſſances, & je me trouvai

par hasard dans votre Capitale où je fus instruit de vos malheurs.

Me ressouvenant alors d'un Génie bienfaisant dont le Philosophe de Balsora m'avoit parlé souvent, je résolus de courir les risques d'un voyage aussi périlleux que celui qu'il falloit entreprendre pour parvenir jusqu'à lui, dans le dessein de vous secourir.

Après avoir traversé la majeure partie des mers de l'Asie & de l'Afrique & cotoyé quantité de terres inconnues, que je soupçonne même être habitées par des peuples, qui, comme nous, doivent avoir des Villes & des loix, j'arrivai dans l'Isle fameuse où résidoit le Génie puissant que je cherchois. On m'indiqua la montagne sur le sommet de laquelle il demeuroit. Jugez de ma surprise, en l'abordant, de reconnoître en lui un vieillard que je me rappellois avoir vu en songe. Il me reçut à bras ouvert, & m'appellant par mon nom : je t'attendois, me dit-il, avec impatience. Je sçais quel est le sujet de ton voyage. Tes peines ne seront pas infructueuses. Il est écrit dans les Tables du destin, que toi seul, au moyen de cette phiole, peut détruire les enchantemens

de l'indigne Magicienne Abdiara, qui ne s'eſt jamais ſervi du pouvoir que les Génies lui avoient confié, que pour tourmenter les malheureux mortels de qui elle avoit juré la perte. C'eſt moi, continua-t'il, qui t'ai inſpiré dans un ſonge l'art de guérir le fils du Derviche de la ville de Zalika, qui, ſans ton ſecours, ne pouvoit être rappellé à la vie.

Comment, interrompit le Sultan, vous ne nous avez rien dit de cette aventure. — Pardonnez moi, Seigneur; ſi votre Hauteſſe l'exige, je ſuis prêt de lui obéir. Le Sultan fit un ſigne d'approbation, & le Médecin s'exprima de cette manière.

Aventure du Sultan Sandjar.

L'Orient a vu régner peu de Princes auſſi renommés pour leur équité que le Sultan Sandjar. Quinze jours, après être ſorti de vos Etats, Seigneur, j'arrivai à la ville de Zalika. Les rues & les places publiques étoient remplies de monde. Je m'informai ce qui cauſoit la joie que je voyois paroître ſur tous les viſages. J'appris que le Sultan Sandjar, après une guerre ſanglante où il avoit

donné les preuves les plus éclatantes de ſa valeur & de ſon habileté, entroit en triomphe dans cette Capitale. Son armée victorieuſe le ſuivoit; le peuple, empreſſé de revoir ſon Prince & d'être témoin d'une pompe auſſi auguſte, étoit ſorti de ſes foyers.

Le Prince qui avoit été élevé dans tous les exercices de la Gymnaſtie, excelloit ſur-tout dans l'art de tirer de l'arc. Il y avoit aux environs de cette Ville un Dôme d'une hauteur prodigieuſe; il étoit porté ſur quarante colonnes de marbre. Comme les troupes défiloient au pied de ce Dôme, le fils d'un pauvre Derviche, pour mieux obſerver leur marche, étoit monté tout au haut, & s'étoit mis à califourchon ſur le croiſſant qui le terminoit.

Le Sultan, en paſſant auprès du Dôme, apperçut quelque choſe qui étoit perché ſur l'extrêmité. Il s'imagina que c'étoit un oiſeau; & comme il voulut faire voir à ſon peuple ſon adreſſe, il banda ſon arc, & la flèche décochée avec violence, atteignit l'enfant qui tomba à terre, baigné dans ſon ſang. Quel fut l'étonnement, ou plutôt quel fut le déſeſpoir du Prince, lorſqu'il vit ce

ſpectacle funeſte, car il étoit auſſi humain qu'adroit. Il mit pied à terre, & ſe précipitant ſur le corps de l'enfant qui reſpiroit encore, il s'abandonna à la plus vive douleur. Il fit venir auſſitôt le père de ce malheureux enfant, & le conduiſit par la main dans ſa tente, où il s'enferma ſeul avec lui.

Auſſi curieux que les Citoyens de Zalika, j'avois vu le Sultan & ſa nombreuſe armée. Fatigué d'avoir reſté long-tems debout, j'étois ſorti hors des murs de la Ville pour me repoſer. A peine fus-je endormi, qu'un vénérable vieillard s'apparut à moi, & me tint ce diſcours. To-ful, il n'eſt pas tems de dormir, lève-toi, & cours à la tente du Sultan Sandjar, qui vient de priver un malheureux Derviche, de ce qu'il avoit de plus cher, de ſon fils un que. Ce jeune homme eſt perdu pour jamais ſi tu tardes un moment. Aucun remède ne peut lui être adminiſtré, il n'y a que les paroles que je vais t'apprendre qui lui rendront la vie : tu les lui diras à voix baſſe dans la bouche, & s'il peut les entendre, il ſera guéri ſûr le champ. Garde-moi le plus grand ſecret ſur ces paroles; je ne te les révêle que pour

ſauver les jours d'un enfant, dont le père eſt chéri de notre ſaint Prophète. Voila, Seigneur, les lettres initiales de ces paroles que je n'oublierai jamais: A. A. T. E. S. A. T. Le vieillard diſparut auſſi-tôt. Je me réveillai tout étourdi encore de mon ſonge. Je courus à la tente du Sultan : tout le peuple paroiſſoit conſterné du malheur qui venoit d'arriver, & j'entrai dans la tente avec l'enfant que l'on y tranſportoit par ordre de Sandjar, à qui le pauvre Derviche l'avoit demandé pour l'embraſſer encore une fois s'il reſpiroit encore.

Le fils du Derviche, au cri que fit ſon père en l'appercevant, ouvrit les yeux. Son père, fondant en larmes, court l'embraſſer : le Sultan, attendri, prenant une bourſe rempli d'or, & tirant enſuite ſon ſabre qu'il poſa ſur une table à côté de la bourſe, lui dit, pénétré de la plus vive douleur, vous voyez dans moi le meurtrier de votre fils. Je pourrois me juſtifier en vous aſſurant que je n'ai pas tué cet enfant de deſſein prémédité. Mais mon crime, pour être involontaire, ne vous accable pas moins du coup le plus funeſte

que l'on puiſſe porter à un père. Vous ſçavez la loi, ſi comme elle vous en donne la liberté, vous voulez me permettre de racheter le ſang de votre malheureux fils ; voici de l'or : mais ſi vous voulez uſer de toute la rigueur de la loi, & que vous exigiez du ſang pour ſang, voici mon ſabre, ôtez-moi la vie. Ah ! Seigneur, s'écria le Derviche, en ſe jettant aux pieds du Monarque, ſi vous êtes au-deſſus des autres hommes par votre rang, vous l'êtes encore plus par votre équité. Mon fils reſpire, mais quand il ſeroit mort, à Dieu ne plaiſe que je porte une main ſacrilége ſur mon Prince, qui eſt l'ame & la vie de ſon Royaume. Si mon fils meurt, c'eſt qu'il devoit ſubir le ſort qui étoit écrit ſur le Livre des deſtinées. Votre Majeſté n'eut pas été coupable de ſa mort, & quelqu'en ſoit l'évènement, je n'en recevrois jamais le prix. Je m'eſtimerois heureux moi-même, ſi je pouvois ſacrifier ma vie pour conſerver celle d'un Prince auſſi bon & auſſi équitable.

Ton déſintéreſſement, lui répondit le Sultan étonné, mérite récompenſe. Le Gouverneur de Zalika eſt mort

depuis deux jours. Je te donne ſa place. Les hommes ſupérieurs aux autres par les ſentimens, ſont faits pour les commander.

Dans ces entrefaits, je m'occupai à exécuter ce qui m'avoit été preſcrit par le vénérable vieillard que j'avois vu en ſonge. Je m'approchai de l'enfant, qui, effectivement, étoit moulu. Je viſitai ſes bleſſures, il avoit pluſieurs membres de caſſés, je les lui remis; & après avoir employé ce que mon art exigeoit pour opérer ſa prompte guériſon, j'examinai de près la plaie profonde que lui avoit fait la flèche du Sultan. La bleſſure étoit mortelle. Je ſuçai la plaie, & enſuite, après m'être recommandé au ſaint Prophète, je dis au Sultan, qu'inſpiré par Mahomet, je venois d'apprendre le malheur qui venoit d'arriver au fils infortuné du Derviche, & que j'allois le guérir ſur le champ : ſeroit-il poſſible, dit le Sultan ? oui, Seigneur. Il ſe fit un grand cercle par ſes ordres; j'ouvris la bouche de l'enfant, & je prononçai avec confiance d'une voix baſſe les paroles qui m'avoient été révélées par le vieillard. O merveille ! ô prodige !

l'enfant, comme s'il revenoit d'un long évanouiſſement, s'échappa de mes bras pour courir dans ceux de ſon père, qui, auſſi-tôt, ſe jetta dans les miens : le Sultan s'informa qui j'étois. Je lui dis que j'exerçois depuis long-tems la Médecine. Il m'offrit une place honorable auprès de lui, ne doutant pas de mon ſçavoir, après le prodige dont il venoit d'être le témoin. Je le remerciai, en l'inſtruiſant du ſujet de mon voyage. Il me donna, pour me prouver ſon eſtime, l'anneau qu'il portoit au doigt, & je pris congé de lui.

Fin de l'Aventure du Sultan Sandjar.

Il m'eſt arrivé, Seigneur, dans mon voyage, quelques autres aventures que le tems ne me permet pas de vous raconter. J'ajouterai ſeulement que le Génie auquel je m'adreſſai, connoiſſoit parfaitement bien l'état dans lequel vous étiez réduit. Il me donna une phiole qui eſt préciſément celle que vous avez dépoſée dans votre cabinet d'Hiſtoire naturelle. Il me dit qu'auſſi-tôt que je ſerois en préſence d'Abdiara, je n'oubliaſſe point de la lui

découvrir, & qu'à l'inſtant elle recevroit la juſte punition de ſes crimes.

Je partis auſſi-tôt, & au bout de trois mois, je parvins au Château qu'habitoit cette furie. Je lui préſentai la phiole, le cachet qui la fermoit s'ouvrit à l'inſtant. Le bracelet qu'elle portoit au bras ſe briſa ſur le champ en mille morceaux, & cette malheureuſe transformée tout-à-coup en grenouille, pouſſée par une force ſurnaturelle, ſe précipita dans le vaſe qui ſe referma à l'inſtant.

La Sultane vous a ſans doute inſtruit des autres circonſtances dont elle a été témoin & de la manière dont elle a été délivrée de ſon enchantement. Il ne me reſte plus qu'à former des vœux pour votre commune félicité, trop heureux d'avoir pu vous donner des marques de mon zèle à vous ſervir!

Comment, lui dit le Sultan, en le tenant étroitement ſerré dans ſes bras, pouvons-nous nous acquitter envers vous du ſervice ſignalé que vous nous avez rendu? parlez, dites-moi ce que vous ſouhaitez, je vous donne ma parole royale que je vous l'accorderai, ſi cela eſt en mon pouvoir.

Seigneur, répondit le Médecin, ce

n'eſt point par l'eſpoir d'aucune récompenſe que j'ai entrepris votre délivrance. Je ne demande que votre amitié. Les connoiſſances que j'ai acquiſes me mettent au-deſſus du beſoin, & les richeſſes ſeroient abſolument inutiles à un homme tel que moi.

Ce grand homme reſta encore quelque jours à la Cour du Sultan. Toujours poſſédé du deſir de s'inſtruire, il en partit comblé de préſens qu'il n'oſa refuſer de peur de déplaire, pour aller dans les pays éloignés puiſer de nouvelles connoiſſances. Si nous pouvons recouvrer le manuſcrit qui contient la ſuite de ſes aventures, nous les publierons d'autant plus volontiers, qu'elles pourront être fort utiles à ceux qui, à l'exemple de notre Philoſophe, ne cherchent à acquérir de vaſtes connoiſſances que pour ſe rendre utiles & ſoulager les hommes dans leurs maladies en leur procurant la ſanté, ſans laquelle il n'eſt point de bonheur dans ce monde.

FIN.

TABLE DES HISTOIRES

Contenues dans ce volume.

CONTINUATION de l'Hiſtoire du Sultan Raſibillak. Page 1
Hiſtoire de l'Aventurier de Bagdad. 3
Les Aventures merveilleuſes d'Aloph. 9
Premiere Aventure d'Aloph. 17
Hiſtoire de la Princeſſe des Aigues vertes. 22
Seconde Aventure d'Aloph. 32
Troiſieme Aventure d'Aloph. 44
Quatrième Aventure d'Aloph. 50
Cinquième Aventure d'Aloph. 62
Sixième Aventure d'Aloph. 96
Hiſtoire de Saiffalh, Prince d'Adir, & d'Alchamein, Princeſſe de Carſur. 110
Septième & derniere Aventure d'Aloph. 125
Fin de l'Hiſtoire d'Aloph & de Gulnachar. 152
Hiſtoire du jeune Porteur-d'eau & de la belle Ghulnaz. 154
Hiſtoire des cruautés inouies de Mohallek. 172
Aventure de Behloul dans l'Iſle des Genies. 184

Fin de l'Hiſtoire du Porteur-d'eau & de la belle Ghulnaz, de l'Hiſtoire de Mohallek & de l'Aventure de Behloul. 191
Les Aventures merveilleuſes de Nadir. 193
Hiſtoire d'Aboulmacar, Prince de Tefflis, & de Nagibé, Princeſſe de Perſe. 239
Suite des Aventures merveilleuſes de Nadir. 283
Hiſtoire du Mage Zopal-Jaffer, Adorateur du Feu. 292
Suite & Concluſion des Aventures merveilleuſes de Nadir. 297
Hiſtoire de Numan & de Zëineb. 306
Hiſtoire des Pantoufles d'Aboucazem. 318
Hiſtoire du malheureux Taï. 333
Trait de généroſité & de liberalité d'Hatem. 340
Concluſion de l'Hiſtoire du Sultan Raſibilluk. 355
Hiſtoire de Zuchiac. 358
Hiſtoire du Médecin Chinois. 362
Aventure du Sultan Sandjar. 370

Fin de la Table.

553002